

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

SIR PHILIP SIDNEY EN FRANCE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

Albert W. OSBORN

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

1932

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

SIR PHILIP SIDNEY EN FRANCE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

Albert W. OSBORN



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

1932

*La Faculté n'entend donner aucune approbation ni
improbation aux opinions émises dans les Thèses;
ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.*



AVANT-PROPOS

En écrivant cette étude, nous nous sommes efforcé de mettre en lumière quelques aspects des débuts de la pénétration de la littérature anglaise en France. Sir Philip Sidney est le premier en date des grands romanciers anglais traduits en français. Le succès remarquable obtenu en France est dû peut-être à l'influence de ce pays sur lui en même temps qu'à la notoriété dont il jouissait à la Cour d'Angleterre, et qui eut sa répercussion immédiate en Europe au moment où la politique anglaise comportait des guerres continentales.

Sir Philip Sidney est déjà connu par de nombreuses et brillantes études dont celles de MM. JUSSE-
RAND, LEGOUIS et ASCOLI. Nous nous sommes souvent inspiré de ces ouvrages pour placer dans son cadre cet aspect particulier qui nous occupe.

Il nous est agréable de remercier ici MM. ASCOLI et BALDENS-
PERGER qui ont bien voulu s'intéresser à nos travaux, et qui, en même temps que mon ami M. HAINSWORTH, de l'Université de Leeds, nous ont fourni à maintes reprises de précieux renseignements. M. HAZARD nous a fait l'honneur d'accepter ce volume dans la belle collection qu'il dirige. M. VAN TIEGHEM nous a heureusement suggéré diverses améliorations à ce travail. A tous nous tenons à exprimer nos sentiments de profonde gratitude.

Paris, mai 1932.

SIR PHILIP SIDNEY

EN FRANCE

CHAPITRE PREMIER

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

Philip Sidney est né en 1554 au Château de Penshurst dans le Kent, domaine dont la beauté naturelle est si parfaite que maint poète l'a estimé digne de ses éloges. Ce vieux château et son parc délicieux exercèrent sûrement une profonde influence sur lui, car il se trouve peu de châteaux en Angleterre plus aptes à inspirer à l'esprit d'un jeune garçon sensible, aussi bien que le sens historique, l'amour de la noblesse et de la beauté de la nature. Le berceau de Philip, cependant, n'avait pas été celui de ses ancêtres, car son grand-père ne le possédait que depuis deux ans. Avant 1552, le domaine des Sidney était depuis longtemps le manoir de Sutton, dans le Surrey, d'où certains ont dérivé le nom de Sidney (Sutton Heath aurait donné Sidney tout comme Stephen's Heath est devenu Stepney), tandis que d'autres ont cru y voir une corruption de « Saint Denis ». Quant à la généalogie de Philip Sidney, il est amusant de noter que celui-ci était fier de ses origines aristocratiques. Sa mère, Mary Dudley, n'était-elle pas fille du puissant duc de Northumberland qui avait placé Lady Jane Grey sur le trône d'Angleterre à la mort d'Edouard VI, et les Dudley ne descendaient-ils pas de ce Robert de l'Isle, un des barons qui avaient fait signer la Grande Charte à Jean Sansterre ? Philip y ajoutait une foi entière, et peut-être n'était-ce pas sans raison.

De même pour sa descendance paternelle, Philip n'était pas modestement fier d'une charte (qui est toujours conservée à Penshurst) octroyant le manoir de Sutton à un nommé Guillaume de Sidne, qui avait accompagné Henry Plantagenet d'Anjou en Angleterre, et qui, en récompense de ses services, reçut ces terres et plus tard la charge de Chambellan. Philip se vantait aussi donc de ses aïeux paternels, et en cela il ne se montrait pas plus crédule que tous ses biographes sauf les plus récents. Le père de Philip, Sir Henry Sidney, devenu vice-roi d'Irlande, voulut une extraction digne de son rang. Il en commanda une à un généalogiste marron nommé Robert Cooke, et celui-ci exécuta si bien sa tâche que la supercherie n'a été dévoilée que depuis quelque vingt ans par la Commission d'Enquête sur les Manuscrits Historiques. La famille Sidney était descendue, en effet, d'un certain Jean de Sydenie, humble franc tenancier qui, sous le règne d'Edouard I, habitait dans une ferme à Alford dans le Surrey, et ses descendants vécurent pendant deux siècles également dans l'obscurité. Dans la fausse généalogie il n'est plus question, bien entendu, de ces origines. Les roturiers sont transformés en une longue lignée de chevaliers, dont l'existence est habilement établie par des contrats aussi faux que la généalogie elle-même. Si le père de Philip Sidney savait sans doute à quoi s'en tenir sur la véridicité de ces parchemins nouvellement acquis, il n'en reste pas moins vrai, pourtant, que Philip avait des deux côtés des aïeux français, puisque Jean de Sydenie, le véritable fondateur de cette famille illustre, était d'origine française.

Philip avait donc des aïeux français, mais il ne faut pas s'étonner si trois siècles de résidence en Angleterre, et des unions avec des familles de sang mêlé, avaient diminué la part française de ses dons héréditaires, à un tel degré qu'on ne peut apercevoir dans leur illustre descendant aucun signe marqué du génie français.

Ainsi, issu d'une grande famille, élevé dans le milieu à peu près parfait de Penshurst (il faut ajouter « à peu près » parce que les charges que remplissait son père en Irlande, et sa mère à la Cour, les tenaient trop souvent éloignés de Penshurst), la jeunesse de Philip se passa sans événements notables ; elle fut sans doute heureuse. A l'âge de dix ans, il fut inscrit au collège de Shrewsbury. Son père ayant conçu une haute estime pour le directeur Thomas Ashton, il tenait à ce qu'il devînt le professeur de son fils. Le

programme des cours, comme celui de tous les collèges de cette époque, consistait presque exclusivement en l'étude des auteurs classiques, mais on faisait pour Philip une exception très significative et d'une importance capitale : il y apprit même le français, et il l'apprit sûrement avec une facilité extraordinaire, car à l'âge de douze ans il reçut de son père une lettre qui débute ainsi : « Mon fils Philip, j'ai reçu deux lettres de ta part, l'une écrite en latin, l'autre en français. » Malheureusement cet essai de première jeunesse n'a pas été conservé.

Après Shrewsbury, Oxford. Il est fort à regretter que nous ayons peu de renseignements sur les études qu'il y fit. Il faut supposer que, comme les autres étudiants, il suivit d'abord des cours de Grammaire (c'est-à-dire l'étude linguistique d'auteurs latins), de Rhétorique et de Logique, puis de Mathématiques, de Philosophie et Métaphysique. Il est presque certain qu'il étudia aussi à Cambridge après avoir quitté Oxford, mais quelle que soit la nature de ses études, il est tout à fait sûr que l'instruction qu'il reçut valait infiniment moins que le développement de son esprit et de son caractère au contact de ses amis et de ses professeurs.

Quand Philip atteignit dix-sept ans, Sir Henry Sidney et son beau-frère, le comte de Leicester, favori de la reine, décidèrent qu'il devait continuer son éducation, selon la coutume des riches anglais, en faisant son tour d'Europe. Il sollicita la permission d'Elisabeth, et le 25 mai 1572, Sa Majesté lui accorda une licence « pour sortir de l'Angleterre avec trois valets et quatre chevaux, et passer à l'étranger les deux années suivant son départ, pour parfaire sa connaissance des langues étrangères ».

Philip était déjà grand, beau, bien fait, et malgré sa jeunesse, apte à tous les exercices virils. Il avait la mine douce et réfléchie de sa mère, tandis qu'il tenait de son père un grand cœur et une vive intelligence. On peut se figurer sans peine avec quelle ardeur et quelle impatience il attendait alors, tel un chevalier d'antan, le moment de se lancer dans la lice.

Sidney quitta l'Angleterre dans la suite du comte de Lincoln, qu'Elisabeth envoyait comme ambassadeur extraordinaire auprès de Charles IX. Le comte était chargé d'entériner un traité qui établissait les secours que la France et l'Angleterre devaient prêter aux Néerlandais révoltés. L'ambassade arriva à Paris le 8 juin.

et l'on donna une série de fêtes magnifiques en son honneur. Cette nouvelle ligue avec l'Angleterre contre l'Espagne remplit le roi d'une joie sans bornes, et il combla les envoyés de superbes cadeaux. Le bruit courait, cependant, qu'il y avait une autre raison encore pour cette réception fastueuse : on voulait conclure, disait-on, un mariage entre le duc d'Alençon et la reine Elisabeth.

La paix régnait par toute la France. Depuis deux ans Catholiques et Huguenots gardaient l'épée au fourreau et paraissaient amis. Ceux qui avaient naguère pris part à une guerre civile atroce s'embrassaient avec une franchise et une cordialité qui ne pouvaient qu'être sincères. D'ailleurs, la paix et l'amitié devaient être confirmées par le mariage du jeune roi Henri de Navarre avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, et tous les chefs huguenots se rendaient joyeusement à Paris pour assister à la cérémonie.

A peine Philip pouvait-il fixer son attention parmi tant d'hommes célèbres qu'il y trouvait réunis ! Tout autour de lui, aux banquets du Louvre, le frôlant dans l'enfilade des salons royaux, il rencontrait des personnages que ses yeux charmés ne se lassaient jamais de contempler. Peut-être s'intéressait-il d'abord au jeune Henri de Navarre qui, plus âgé que lui de moins d'un an, était depuis trois ans un des chefs de son parti, et avait même chargé à la tête des troupes dans une bataille rangée. Qu'Henri de son côté se prit d'une sincère amitié pour le jeune anglais, nous en sommes assurés par le témoignage de Fulke Greville, Lord Brooke, le célèbre biographe de Sidney, qui affirme qu'Henri le trouvait digne de l'amitié d'un roi, et qu'il le traitait sur un pied d'égalité.

Le vieil amiral de Coligny éveilla en lui des sentiments non moins profonds qui tenaient plutôt de la vénération que de l'amitié, car ce digne chef huguenot jouissait alors de la confiance et de l'intimité du roi. C'est là que Philip connut aussi Henri de Guise, hardi et subtil comme son père, et le jeune duc d'Anjou dont les belles victoires de Jarnac et de Montcontour avaient fait naître des espérances qui devaient être bientôt si misérablement déçues. Henri de Navarre honora Sidney de son amitié, mais la plus insigne marque de faveur vint de Charles lui-même, lorsque le 9 août il le nomma Gentilhomme Ordinaire de la Chambre et Baron de Sidenay. Le brevet de noblesse est toujours conservé à Penshurst, et le double de l'acte se trouve à la Bibliothèque Natio-

nale (fonds français n° 5134, fol. 162, v°). Ce document, remarquable par le fait que Sidney n'était qu'un jeune étranger et un simple gentilhomme dans son pays natal, porte l'en-tête suivant : « Retenue du Baron de Sidenay d'Angleterre en estat de gentilhomme de la Chambre du Roy ». On y trouve énumérées certaines des raisons qui avaient poussé le roi à lui faire cet honneur singulier : « en nous considérant combien est grand la maison de Sidenay en Angleterre, et le rang qu'ilz ont tousjours tenu pres la personne des Roys et des Roynes leurs souverains... et pour les bonnes et louables vertuz qui sont en luy, suivant la bonne et parfaite amitye qui est entre la Royne d'Angleterre nostre bonne sœur et cousine sa souveraine et nous... pour ces causes et autres a ce nous mouvans, avons nous icelluy retenu et retenons par ces presens en l'estat de gentilhomme ordinaire de nostre chambre. » Le Roi l'investit non seulement d'un titre creux, mais il adjoignit à cette dignité, dit le manuscrit, des « honneurs, autoritez, gages, droictz, hostellages, profficts et esmolemens accoustumez et qui y appartiennent tant qu'il nous plaira. » Quelles que fussent « les bonnes et louables vertuz » du jeune gentilhomme, il est assez évident qu'il faut chercher ailleurs la vraie cause. Charles IX voyait en Sidney non seulement un charmant jeune gentilhomme, mais aussi le neveu, héritier et protégé du comte de Leicester, favori et conseiller le plus intime de la reine Elisabeth, et celle-ci ne ferait-elle pas un parti excellent pour son frère cadet, le duc d'Alençon ? Il fallait donc à tout prix concilier le puissant oncle de Sidney, et quel moyen plus élégant, plus gracieux aurait-on trouvé que celui d'honorer le neveu tant aimé ?

Il est vraisemblable que Philip lui-même devina le vrai mobile du Roi, car ni lui ni ses amis intimes ne semblent avoir jamais été éblouis par ce titre que nous ne trouvons guère employé que par quelques-uns de ses amis allemands et néerlandais, exception faite de la lettre de Charles de l'Ecluse (déc. 1575) à l'adresse du « Baron Sidney ».

Si l'on prenait le poète anglais Francis Davison au pied de la lettre, on croirait que le jeune Sidney reçut à la cour de Charles IX un autre honneur bien différent mais non moins flatteur, celui d'être encensé par un poète de la Cour, Estienne Jodelle. Dans le recueil (publié à Londres en 1611) intitulé « *A Poetical Rapsodie* »

(p. 162) nous trouvons une « Epigramme au Chevalier Philip Sidney en vers élégiaques, traduite de Jodelle le poète français ». Puisque Jodelle ne mourut qu'un an après que Sidney eut quitté Paris, ne serait-il pas bien naturel de supposer qu'il avait tenu, de son côté, à louer celui que son maître royal avait daigné honorer ? Mais il n'en est rien : le morceau est traduit effectivement sur des vers de Jodelle, mais ces vers avaient été adressés à « Madame Marguerite de France, sœur du Roy Henry, devant qu'elle fust mariée » en 1559, et ils débutent : « Vierge, la France te veut par ces vers consacrer un autel ». L'on a beau chercher dans toute l'œuvre de Jodelle, on ne trouve pas d'épigramme dédiée au futur auteur d'Astrophel et Stella.

Parmi les célèbres savants qui se trouvaient alors dans la ville, il faut citer les noms de Hubert Languet, du Plessis Mornay, et Ramus, le grand mathématicien et philosophe que ses attaques de la logique aristotélicienne avaient rendu célèbre dans l'Europe entière, et qui devait se trouver parmi les victimes de la Saint-Barthélemy. Sidney jouissait de l'intimité de Ramus. En effet, Theophilus Banosius dans sa dédicace à Sidney de son livre, « *Petri Rami Commentariorum de Religione Christiana Libri Quatuor...* Francofurti, 1577 », écrit que Sidney avait aimé tendrement Ramus de son vivant, et qu'aussi après sa mort il l'estimait et le révérait.

Que Sidney ait été ou non présenté à Michel de L'Hôpital, Chancelier de France, nous ne pouvons en être sûr, quoique ses biographes le croient très vraisemblable. Il est vrai que Philip a exprimé, après la mort de L'Hôpital, l'opinion que la France n'avait « jamais donné naissance à un jugement plus accompli ni plus fermement fondé sur la vertu », mais ce n'est guère une preuve qu'il l'ait jamais connu. Espérons pour lui cependant que Sidney fit la connaissance non seulement de Michel de L'Hôpital, mais aussi du plus grand poète de l'époque, qui avait alors un appartement au Louvre. Croyons avec M. Jusserand (*Shakespeare en France*, p. 54), qu'il lui arriva peut-être de gravir avec Ronsard les interminables escaliers du Louvre pour visiter « la docte de la cour », Hélène de Surgères, fille d'honneur de Catherine de Médicis et maîtresse de Ronsard, qui a rendu son nom immortel dans ses sonnets, tout comme Sidney lui-même devait immorta-

liser plus tard les traits de Penelope Devereux sous le nom de Stella.

Au même moment vivaient à Paris, et Sidney a pu les rencontrer, le jeune prince de Condé, Téligny, Tavannes, de la Ferrière et de Retz, les meilleurs soldats de leur époque, et le jeune comte Louis de Nassau, l'esprit le plus vif et le plus hardi de son temps. Il est probable qu'il eut des occasions de juger de leurs prouesses militaires, au cours de la série de tournois qu'on avait organisés pour fêter le mariage de Henri de Navarre avec Marguerite de Valois. — le premier grand mariage entre Catholiques et Huguenots, lequel, espérait-on, allait rétablir une paix stable et équitable en France. Au Louvre même Sidney fit sans doute la connaissance d'un autre gentilhomme ordinaire de la chambre nommé Antoine du Verdier qui avait déjà fait ses débuts littéraires en donnant une tragédie *Philoxène, Le Mysopolème, ou discours contre la guerre* et les *Antithèses de la paix et de la guerre*, et qui allait se faire une grande réputation d'historien littéraire par sa célèbre *Bibliothèque*. Nous aurons l'occasion de revenir à ce savant écrivain au cours de notre chapitre VI.

Ce n'est ni à la Cour ni aux tournois que Sidney rencontrait du Plessis Mornay, qui, si bien connu dans l'histoire de France comme chef religieux des Huguenots, fut surnommé plus tard leur « Pape ». Il n'avait alors que 22 ans, mais il s'était déjà signalé par ses principes chrétiens, son savoir et son jugement. Il fréquentait les gens de lettres, méprisait les divertissements frivoles de la Cour et se méfiait des professions d'amitié du roi. Cependant, le grand nombre des Catholiques, aussi bien que les partisans de la « religion » avaient des pensées toutes différentes, et jusqu'au dernier moment, malgré l'atroce attentat sur la vie de l'amiral, ils continuaient leur train de vie insouciant, ne pressentant point quel dénouement funeste devait mettre fin à leurs fêtes et à leurs folies. Et Sidney comme tant d'autres se plaisait dans ce rêve trompeur.

Le réveil fut rude. Le soir du dimanche 24 août, le roi donna le signal du massacre qui a rendu son règne infâme, dans les annales de la France. Il dura sept journées entières, pendant lesquelles plus de cinq mille personnes trouvèrent la mort à Paris seulement. Sidney se réfugia à l'ambassade d'Angleterre ; Mornay trouva un

abri et y resta caché jusqu'à ce que le danger fût passé. On épargna le roi de Navarre, le prince de Condé et le comte de Nassau, mais Montgomery ne dut la vie sauve qu'à la vitesse de son cheval. Henri de Guise avec une troupe de cavalerie le poursuivit pendant plusieurs lieues sur le chemin de Normandie. Mais le vieil amiral, Téligny, La Rochefoucault et des centaines d'autres hommes distingués furent du nombre des victimes.

Les scènes d'horreur dont Sidney fut témoin, quoiqu'il ne fût nullement en danger chez Walsingham, firent une impression profonde et ineffaçable sur son esprit. On ne peut douter que cette terrible épreuve n'ait changé entièrement et immuablement son opinion du catholicisme, car désormais il ne devait pas seulement le détester, mais aussi l'exécrer avec une haine vive et amère.

L'épouvante et le profond dégoût que la nouvelle du massacre inspira en Angleterre, l'inquiétude qui tourmenta les parents de Philip, on les imagine aisément. On n'est point étonné d'apprendre que l'ambassadeur Walsingham reçut incontinent de la part du Conseil Privé d'Elisabeth l'ordre de demander au roi un sauf-conduit pour Philip Sidney, pour qu'il pût rentrer tout de suite en Angleterre. Walsingham, pourtant, avait déjà agi, et fait partir son jeune protégé pour l'Allemagne dans la suite du doyen de Winchester. Quelques semaines plus tard Philip, ayant passé par Strasbourg et Heidelberg, arriva sain et sauf à Francfort, et s'installa chez l'imprimeur André Wéchel, où selon les biographes de Sidney, il fit la connaissance d'Hubert Languet.

Est-ce vrai, cependant ? Si la parole de Languet lui-même est digne de confiance, nous pouvons répondre catégoriquement que non. Voici ce qu'il écrivit en juin 1577 à l'Electeur de Saxe (1) : « Monseigneur, la reine d'Angleterre envoya depuis quelques mois à l'Empereur un jeune Ambassadeur sorti d'une grande naissance parmy les siens, et d'un esprit si bien fait que je n'ay jamais conçu plus d'espérance de la vertu d'un homme que de la sienne. Il y a quatre ans que, s'en allant en Italie, il conçut à Vienne une si grande amitié pour moy apres une frequentation de peu de jours,

1. *Lettres de Monsieur de Languet écrites en latin à S. A. S. Monseigneur Auguste Electeur de Saxe*, traduites en français par Jean Chrétien Lunig. Cologne, 1695, 8°, p. 162.

qu'à son retour d'Italie, il a demeuré quelque temps chez moy. » Nous allons voir que ce signalement ne peut s'appliquer qu'à Sidney. Donc nous voyons dans cette lettre la preuve concluante que ce fut non à Francfort, mais à Vienne que se rencontrèrent Languet et Sidney. Et c'est surtout cette grande amitié avec Languet qui devait l'imprégner de la culture française, amitié qui, bien qu'elle fût conçue en quelques jours, dura jusqu'à ce que la mort du vieux savant séparât les deux amis.

Philip avait quitté pour jamais le sol français : il n'est donc pas nécessaire de faire un récit détaillé de sa vie postérieure, il suffit d'exposer les faits saillants qui allaient perpétuer sa mémoire. Tous les biographes de Sidney sont d'accord pour croire que Languet et lui se tenaient compagnie pendant une partie au moins de son séjour à Francfort. Nous avons déjà cité le témoin le plus véridique possible, Languet lui-même, pour constater un fait contraire, à savoir que c'est à Vienne et non à Francfort que Philip Sidney « conçut une si grande amitié pour lui après une fréquentation de peu de jours ». De cette amitié singulière, comme de ses autres amitiés françaises, nous parlerons plus loin, pour continuer ici l'esquisse biographique.

En 1573, Languet était ambassadeur de l'Electeur de Saxe auprès de l'Empereur à Vienne, ce qui lui permit d'initier Sidney aux affaires de la Cour, et de le présenter à plusieurs savants. Au mois de novembre Philip se rendit à Venise, malgré les instances de Languet, pour qui l'Italie était comme une sorcière qui corrompait les mœurs et empoisonnait la source limpide et pure de la vérité chrétienne. Il arracha au jeune Anglais la promesse qu'il n'irait pas à Rome, et en effet Philip se contenta d'un tour comprenant des séjours à Padoue, à Florence et à Gênes, d'où il revint à Venise. C'est alors que grâce à Du Ferrier, l'ambassadeur auprès du Doge, il put être présenté au nouveau roi de France Henri III, naguère roi de Pologne. Celui-ci rentrait dans son pays natal pour ceindre la couronne de feu son frère Charles IX, et il confirma gracieusement au jeune Anglais la charge de Gentilhomme de la Chambre. Il paraît, par une lettre que Languet écrivit à Sidney un peu avant cet événement, que le jeune homme était encore un peu timide en présence des grands. Languet essaie donc d'un côté de l'enhardir, et de l'autre il prie ses amis à Venise

d'aplanir le chemin à son protégé. « Je vous conseille, lui dit-il, de faire votre possible pour vous faire connaître au roi. Vous parviendrez à cela avec l'aide de Du Ferrier, de Montmorin, de Pi-brac ou de Bellièvre. Vous connaissez bien le premier, Montmorin vous connaît et vous aime. J'ai parlé de vous à Bellièvre et à Pi-brac dans les termes seyants, et j'ai reçu de tous les deux la plus forte expression de bienveillance envers vous. Vous vous souviendrez, cependant, qu'au milieu du tumulte il vous faudra guetter l'occasion de vous faire présenter et vaincre votre timidité (1). »

De Venise, Philip s'en revint à Vienne, mais presque aussitôt il quitta la capitale pour faire un long voyage en compagnie de Languet jusqu'en Pologne, où, suivant son biographe Aubrey il participa aux guerres. On a longtemps cru qu'il était candidat au trône de Pologne, mais cette supposition est maintenant tout à fait discréditée. Il retourna à Vienne pour y passer l'hiver, et il fit la connaissance de Banosius (biographe de Ramus) et de Charles de l'Ecluse, le célèbre botaniste. Au printemps de 1575, Languet prit congé du jeune homme pour qui il sentait un amour paternel, et Philip commença son voyage de retour, suivant l'itinéraire Dresde, Heidelberg, Strasbourg et Francfort. Finalement, le 31 mai, il s'embarqua à Anvers pour passer dans son pays natal, après une absence de trois ans. Il l'avait quitté garçon assez instruit mais peu expérimenté : il revenait homme du monde, possédant non seulement une connaissance étendue des littératures anciennes et modernes, mais aussi, ce qui était beaucoup plus rare chez un Anglais de son époque, une idée large et juste de la politique européenne.

L'année suivante Philip la passa presque entièrement à la Cour, et ce n'est qu'au mois de septembre 1576 qu'il lui arriva un événement digne d'être signalé. Ce mois-là, la reine l'envoya auprès de l'Empereur Rodolphe, qui venait de succéder à son père Maximilien II, pour exprimer ses condoléances et ses félicitations. Le but véritable mais secret de sa mission était d'affermir et de consolider la cause protestante dans le Saint Empire Romain. La façon éclatante dont il accomplit sa tâche le mit au premier rang

1. Pears, *Correspondence of Sidney and Languet*, p. 83.

des diplomates européens, quoiqu'il n'eût alors que vingt-deux ans. Au cours de ce même voyage il fit connaissance de l'orgueilleux Espagnol Don Juan d'Autriche, qu'il charma avec ses manières gracieuses et engageantes, et ensuite, sur l'ordre de la reine, il fit un détour pour présenter ses hommages à Guillaume, prince d'Orange, à Delft. Cette fois, cependant, ce fut Philip qui fut saisi d'admiration pour le Taciturne. Ces devoirs accomplis, Sidney rentra dans la vie privée, et à part une petite excursion diplomatique à Anvers en 1582, huit ans entiers s'écoulèrent avant qu'il entreprît une mission sérieuse à l'étranger, lorsque en 1585, il fut nommé Gouverneur de Flessingue.

Il y a peu d'événements importants à signaler dans ces huit années qu'il passa pour la plupart à la Cour ou chez lui. En 1580, Elisabeth, pour des raisons de politique européenne plutôt que par inclination personnelle, se complaisait dans l'idée d'un mariage possible entre elle et le duc d'Anjou. Malgré l'avis de ses ministres et en particulier de Leicester, qui tâchaient de l'en dissuader, elle semblait résolue à cette union. L'Angleterre patriotique et protestante redoutait déjà l'avènement imminent d'un prince catholique et étranger ; il lui fallait un esprit audacieux capable d'ébranler la volonté de la reine. Sidney entreprend cette mission dangereuse et expose dans une lettre à sa souveraine les vérités politiques, religieuses et même sentimentales de la situation. Outrée d'une telle témérité, blessée dans son amour-propre, la reine congédia le jeune homme. Mais le coup avait porté : elle changea brusquement d'avis, et le duc d'Anjou dut repartir pour son pays sans le moindre espoir de pouvoir un jour régner sur la perfide Albion.

C'est cet épisode qui valut à Sidney d'être mis en lumière, à tel point que son nom fut cité dans un pamphlet que l'on traduisit en français. Le fait vaut la peine d'être rapporté, car c'est le premier ouvrage français où il est fait mention de Philip Sidney. Il avait écrit sa lettre à la reine sous l'influence de son oncle, le comte de Leicester. Or Leicester était en ce moment en butte aux attaques les plus véhémentes de la part des Catholiques. L'expression la plus violente de la haine dont il était l'objet est sans conteste le pamphlet de 1584, qu'on publia en France en 1585 sous le titre « *La Vie Abominable, Ruses, Trahisons, Meurtres, Impostures, Em-*

poisonnements, Paillardises, Atheismes et autres tres iniques Conversations, des quelles a Usé et use Journallement, le my Lord de Lecestre, Machiavcliste, contre l'Honneur de Dieu, la Majesté de la Royne d'Angleterre, sa Princesse. » Ce document, intéressant en ce qu'il est une des premières traductions d'anglais en français, ne l'est pas moins pour ce qui nous concerne. On y lit que le comte de Leicester, après la mort de sa première femme Amy Robsart (dans des circonstances suspectes, il faut l'avouer), se remaria et eut en secondes noces un fils à qui l'on décerna le titre de Lord Denbighe. Naturellement Sidney put être frustré de l'héritage de son oncle. « Mais quant à cette controversie, à sçavoir si le susdit mariage est valable ou non, je la laisse pour estre cy après debatue entre le jeune seigneur de Denbighe *son fils* et Monsieur Philippes Sydney *son neveu*, auquel la chose touche de plus pres, *pour estre en branle et danger de perdre un bel héritage*, si un tel mariage avoit lieu. » Si l'on compare avec l'original : « I leave it to be tried hereafter, between my young L. of Denbighe, and M. Philip Sidney, whom the same most concerneth », on voit que le traducteur insiste fortement sur le dommage causé à Sidney et semble lui prêter des intentions peu bienveillantes dans un but intéressé.

Entre 1577 et 1585, malgré quelques interventions dans la vie politique ou diplomatique, il faut voir en Sidney un homme de lettres. La littérature n'était pas pourtant sa vocation : il était né pour l'action, et il écrivit son *Apologie de la Poésie*, son *Arcadie*, ses sonnets et ses traductions surtout pour occuper ses loisirs. Il ne faut donc pas juger de l'homme seulement d'après ses ouvrages écrits, quoiqu'ils aient longtemps joui d'une haute réputation, et qu'ils aient souvent une beauté qui échappe à la critique ordinaire. Nous y remarquons aussi un profond respect pour les choses sacrées, et cet esprit doux et noble qui ne laissait jamais de lui attirer l'amitié de tous les hommes qui avaient le bonheur de le connaître.

La dernière année de sa vie mérite d'être relatée. La reine Elisabeth ayant enfin décidé de prêter main forte aux Provinces Unies, elle y expédia en 1585 une armée commandée par le comte de Leicester, dont l'incapacité et l'arrogance mettaient son neveu Sidney à une pénible épreuve. Notons à propos de cette campagne

aux Pays-Bas que le traducteur de « *La Vie Abominable...* » citée plus haut, y trouve l'occasion de diffamer Sidney dans une « Addition du Traducteur » introduite à la fin du livre. Il déclare que le comte envoya son parent diplomate auprès du prince d'Orange pour le provoquer contre les Français avec un message où des menaces étaient à peine voilées : « Voilà le sommaire du message de son neveu, affirme l'aimable « traducteur », ce qu'il fait bien soigneusement, suivant le commandement et instructions de son oncle, *y adjoustant des propos assez contumelieux, et pleins d'injure pour déroger à la grande vertu et honneur de son altesse...* » Pour qui connaît les manières charmantes, la sensibilité délicate et l'expérience diplomatique de Sidney, cette calomnie grossière est d'une absurdité impayable.

Philip se distingua aussi bien dans le domaine militaire que dans ceux de la diplomatie et de la littérature. Il semblait qu'une carrière brillante sur les champs de bataille des Pays-Bas s'ouvrît devant lui, car il montrait toutes les qualités militaires : il inspira à ses hommes une vive affection pour sa personne et une entière confiance en son jugement, et il donna une preuve frappante de son énergie et de son courage lors de son entreprise contre la ville d'Axel, où il remporta un succès éclatant. Mais le sort en avait décidé autrement. Le 22 septembre 1586, au cours d'un engagement acharné avec les Espagnols à Zutphen, en faisant des prodiges d'audace et de vaillance, il reçut une blessure à la cuisse gauche. Puis s'ensuivit cet incident qui plus que toute autre chose a rendu son nom universellement célèbre. Dévoré d'une soif brûlante par suite de l'hémorragie, il demanda à boire. Il approchait de ses lèvres l'eau qu'on s'était empressé de lui apporter, lorsqu'il aperçut un pauvre soldat plus cruellement blessé que lui, et qui fixait des regards avides sur la boisson offerte à son général. Sidney lui fit remettre aussitôt la bouteille, en lui disant : « Mon ami, tu en as plus besoin que moi. »

Il mourut seize jours après, ayant montré jusqu'à sa dernière heure l'héroïsme du guerrier, la philosophie du vrai sage et la résignation du chrétien. Il sut même se moquer de son sort en composant un poème en français sur « La Cuisse Rompue », qu'il fit mettre en musique et chanter devant lui. Malheureusement cette vétille, qui fut peut-être son dernier écrit, ne nous a pas été

transmise. Au milieu du deuil national, il fut enterré dans la cathédrale de Saint-Paul après des funérailles magnifiques. Les éloges faits par ses contemporains rempliraient de nombreux volumes. Savants et soldats, ennemis et amis, Anglais et étrangers (1), à l'envi les uns des autres, rendirent hommage à sa mémoire, et son renom est devenu une légende même en dehors de son pays natal.

1. Même Philippe II, roi d'Espagne, fut ému en lisant la dépêche qui contenait la nouvelle de la mort de Sidney, car il écrivit sur le verso : « Il était mon filleul. »

CHAPITRE II

SES AMITIÉS FRANÇAISES

Dans l'esquisse qui précède, nous nous sommes borné à donner les faits saillants de la vie de Sidney, plutôt que de tracer le portrait de l'homme même. Nous avons donc laissé de côté l'examen de l'influence exercée sur lui par les amis de sa jeunesse et de son âge d'homme. Ils étaient de toutes les nations de l'Europe occidentale, ils étaient catholiques ou protestants. On compte parmi eux les plus grands savants, les diplomates et les écrivains les plus célèbres, et même des princes les plus puissants de l'époque. Au milieu de tant d'éléments divers, on reconnaît facilement que c'est l'influence française qui a été prépondérante sur son caractère et son esprit, quoiqu'il n'ait fait qu'un très court séjour en France, et que son départ prématuré fût occasionné par un horrible massacre, qui lui fit haïr désormais la religion dominante du pays et ses principaux adhérents.

Les trois mois que Philip passa à Paris lui suffirent sans doute, comme nous l'avons déjà indiqué, pour faire la connaissance de la plupart des hommes célèbres à la Cour de Charles IX, et pour former parmi eux des amitiés durables. L'attachement le plus étroit, cependant, se noua avec un homme d'un âge bien mûr et en pays étranger, car Hubert Languet vivait alors presque comme un exilé, remplissant les fonctions d'ambassadeur d'un prince étranger, l'Electeur de Saxe. Languet, alors âgé de 54 ans, originaire de Vitteaux en Bourgogne, avait fait des études à diverses universités françaises et italiennes ; puis, pendant un séjour de trois ans à Wittenberg, il avait connu Mélanchton, et embrassé la religion réformée. Il fit beaucoup de voyages, le plus souvent comme envoyé d'un des princes protestants d'Allemagne, de

sorte que, au moment où Sidney se lia d'amitié avec lui, Languet avait acquis une profonde connaissance, fondée sur son expérience personnelle, des mœurs et du caractère de chacune des nations européennes occidentales. C'était donc à la fois un grand savant, et en même temps un observateur très avisé de toutes les affaires politiques de son temps. Attaché au protestantisme, il était sans contredit parfaitement sincère dans ses professions de foi, mais il n'avait nullement l'étoffe d'un martyr, et il combattait pour la cause moins par zèle que par l'art de la diplomatie. Il était pourtant d'un courage résolu, car, lorsqu'en 1572 il représentait certains princes allemands à la cour de Charles IX, il avait parlé si franchement au roi, qu'il courut un grand danger le jour de la Saint-Barthélemy, et il dut la vie sauve grâce à la protection de l'évêque d'Orléans. C'est donc un des incidents les plus remarquables de la carrière de Philip que cette rencontre avec le vieux Bourguignon, et il n'est pas moins notable qu'un jeune homme aussi inexpérimenté ait su s'attirer l'intérêt et le dévouement de cet homme du monde. Désormais, jusqu'à la fin de sa vie, Languet témoigna pour son jeune ami un dévouement tout paternel et Philip de son côté, mû par une affection non moins profonde, se pénétrait de sa sagesse et de son idéal élevé pour la conduite de la vie.

Il serait oiseux de décrire ici les menus détails des voyages qu'ils firent ensemble, même la visite de Languet chez Sidney en Angleterre au commencement de 1579, les projets d'itinéraire, ou de faire le compte de l'argent que Languet lui prêtait. Ce qui importe, c'est son influence sur son esprit et sur son caractère. De cette influence nous avons heureusement de très nombreux indices dans leur correspondance et dans les œuvres de Sidney.

La première lettre de Languet à Sidney est datée de Vienne le 19 novembre 1573, et la dernière d'Anvers le 28 octobre 1580. Donc, sauf plusieurs mois qu'ils passèrent ensemble dans l'Europe centrale ou en Angleterre, ils échangèrent pendant sept ans une correspondance soutenue, mais qui, au grand chagrin de Languet, fut très irrégulière de la part du jeune homme. En effet, nous trouvons dans la plupart des lettres du vieux savant à la fois des expressions superlatives de son amitié et de sa sollicitude et aussi des plaintes maussades (qu'un des biographes de Sidney

a comparées à celles d'une maîtresse jalouse) parce que Philip néglige de lui écrire régulièrement et de conformer ses projets aux idées de Languet.

Nous avons déjà parlé de la promesse qu'il lui arracha de ne pas visiter Rome. En cela il ne faisait qu'obéir à un préjugé partagé par tous les Protestants de son époque. En Angleterre surtout, l'Italie jouissait d'une fort mauvaise réputation : c'était, croyait-on, le foyer de l'irrégion, de l'hypocrisie, de l'indolence et de l'immoralité la plus ignoble. Cette idée que nous jugeons naïve, il faut l'attribuer moins à Languet qu'au fanatisme de son temps. Les voyages de Sidney en Italie ne laissèrent en lui aucune trace de ses graves défauts, peut-être dira-t-on, parce qu'il ne se soumit pas à cette suprême épreuve de se rendre à Rome. C'est sans doute aussi parce que Sidney, jeune homme sérieux et savant, se consacrait avec ardeur aux études que Languet lui recommandait. A son avis, son but principal était de pouvoir écrire le latin avec facilité, car c'était le moyen indispensable de continuer les amitiés étrangères qu'il contractait partout. Il l'engage à lire les lettres de Cicéron, non seulement comme modèle de style, mais afin de se rendre compte des causes de la chute de la république romaine. Il lui conseille en outre de perfectionner sa prononciation de cette langue, pour mieux s'entretenir avec ses amis savants. Il le félicite de la facilité avec laquelle il parle et écrit le français, et de sa prononciation d'une excellence tout à fait rare chez les Anglais de son temps. Il lui recommande l'étude de l'histoire, indispensable aux hommes qui se destinent à la vie politique, et celle de l'astronomie pour comprendre la cosmographie. « Sans ces deux sciences, dit-il (lettre de Vienne le 1^{er} janvier 1574), ceux qui étudient l'histoire sont comme des gens qui voyagent dans les ténèbres. » Il est intéressant de lire que Languet approuve l'étude des éléments de la géométrie, à cause de son utilité pratique dans les opérations militaires, mais qu'il craint qu'une étude très appliquée des mathématiques ne nuise autant à sa bonne disposition d'esprit qu'à sa santé. Il a peur aussi que son protégé n'ait pas le temps d'apprendre assez de grec pour justifier l'effort qu'il exige : il serait peut-être plus utile d'acquérir une connaissance superficielle de la langue allemande. Cependant, c'est sur l'importance de la philosophie, de l'histoire et de la poli-

tique contemporaine qu'il insiste le plus fortement. Après la chose la plus essentielle de toutes, à savoir la connaissance de la voie du salut que l'Ecriture sainte nous apprend, Languet croit qu'il n'y a rien de plus indispensable pour son jeune ami que l'étude de cette branche de la philosophie morale qui traite de la justice et de l'injustice.

Finalement, Languet ne se lasse jamais d'appuyer sur la valeur éducative du commerce des grands. Il donne de longs comptes rendus des événements politiques du jour, d'abord et surtout pour former l'esprit du jeune homme en les reliant aux grands mouvements qu'ils expliquent. Languet n'était pas seulement un homme bon et intègre, c'était aussi un homme d'Etat distingué, et en lisant ses lettres on sent qu'il se propose, tout en perfectionnant autant qu'il est possible le caractère et en formant l'esprit de Sidney, d'en faire un homme d'Etat aussi. Il veut donc le préparer à une vie active, il se préoccupe de sa santé, et lui déconseille de pousser trop loin les études purement savantes. Il avance sans cesse, ce que Sidney lui-même a soutenu plus tard avec tant d'éloquence, l'idée que le plus haut but de la science est de faire connaître l'homme même, afin qu'on puisse, non seulement bien savoir, mais aussi bien faire.

Tous ces conseils comprenaient de quoi assagir et alourdir l'esprit d'un jeune homme des plus légers et des plus insoucians. Partout, Languet taquine Sidney sur sa gravité précoce, et le jeune Anglais s'excuse en déclarant qu'il n'est jamais moins assujetti à la mélancolie que quand il exerce son faible esprit à viser quelque but élevé et difficile. Languet se réjouit des amitiés que fait son protégé, lui rappelle le dire de Cicéron que l'amitié est le sel et l'assaisonnement de la vie, mais en son cœur il craint que les nouveaux amis ne lui dérobent sa part à l'affection de Sidney.

Cette peur semble souvent justifiée, car Philip, malgré la promesse qu'il avait faite à Vienne de lui donner de ses nouvelles tous les huit jours, laisse passer quelquefois plusieurs semaines entières sans lui écrire. Cette conduite insouciante blesse profondément le bon vieillard, et il la lui reproche, plus plaintivement que sévèrement, il est vrai, parce qu'il ne veut pas blesser à son tour, mais il fait bien un reproche en déclarant que tout ce qu'il demande, c'est un petit mot disant : « Je suis vivant et bien portant. » Mais

toutes ces craintes et toute son irritation se dissipent, lorsqu'il reçoit de Sidney une lettre pleine d'affection et d'égards, et alors il chante un hymne de louange en l'honneur du jour où il a eu le bonheur de rencontrer pour la première fois un jeune homme aussi bon, aussi noble, aussi aimable.

Que Sidney, en homme vif et impulsif, ne soit souvent rien moins qu'aimable, bien des épisodes de sa vie en fournissent un témoignage indiscutable. La jeunesse aussi lui inspire quelquefois une sévérité excessive, voire même une injustice flagrante. Pour ne citer qu'un seul exemple où la conduite et le caractère d'un Français étaient en cause, disons quelques mots de Pibrac. Ce digne homme d'Etat, défenseur de la religion catholique, avait cherché (dans une lettre à Stanislas Elvidius) à excuser le massacre de la Saint-Barthélemy. Philip fit sa connaissance à Venise, et là-dessus écrivit à Languet une lettre condamnant rigoureusement cette apologie de Pibrac, et critiquant amèrement et sévèrement son auteur. Il est intéressant de lire la réponse de Languet, et d'y voir avec quelle habileté il se sert de cet événement fâcheux pour instruire le jeune homme. Il lui explique modestement comment lui, Languet, juge les hommes à moins qu'ils ne soient foncièrement dépravés. Languet les estime suivant leurs bonnes qualités, essaie plutôt d'en ignorer les mauvaises, et ne condamne pas en entier leur caractère à cause d'une faute ou d'une faiblesse particulière. Il fait l'éloge de Pibrac (quoique moins son ami que son ennemi), loue son génie, son érudition, son éloquence et la bonté de son cœur, et rappelle à Sidney avec quelle franchise téméraire Pibrac avait engagé le roi, au milieu même du massacre, à faire cesser cette affreuse effusion de sang, tandis que tous les autres conseillers, en vrais courtisans, approuvaient ce crime monstrueux. D'ailleurs, la lettre que Pibrac avait écrite à Elvidius où il défendait le massacre, il avait été contraint de l'écrire pour sauver sa vie. Languet n'approuve point la conduite de Pibrac, mais tous les péchés ne sont pas égaux, et il trouve que celui de Pibrac est bien pardonnable.

Le seul reproche que nous ayons à faire à Languet dans son influence sur Philip, c'est qu'on reconnaît en lui une qualité qui n'est point d'accord avec la fière intégrité qu'il conseillait à son protégé, à savoir la mondanité, témoin les conseils qu'il lui pro-

digue dans sa lettre du 10 mars 1575, où il l'engage à cultiver l'amitié et la bienveillance de ceux qui pourraient exercer une influence décisive sur sa fortune.

Que Sidney n'ait pas été un correspondant très assidu, qu'il ait négligé souvent le vieux Français pour savourer les joies d'amitiés nouvelles, que parfois il ait ignoré volontairement ses conseils quand il avait des projets qui promettaient mieux, il faut avouer tout cela et même davantage. Cependant, personne ne saurait l'accuser d'ingratitude. Dans le plus grand nombre de ses lettres à Languet, il a exprimé ses sentiments d'estime, d'affection et de reconnaissance. Mais il a encore mieux fait. Il a laissé le témoignage public et durable de son admiration dans les *Eglogues* de son *Arcadie*. Là, le berger Philisides (c'est Philip Sidney lui-même, bien entendu) chante ainsi à ses moutons :

« The song I sang old Languet had me taught,
Languet, the shepherd best swift Ister knew. »

et ainsi de suite dans les quinze vers qui suivent. Ce n'est pas seulement dans cette églogue de l'*Arcadie* que nous voyons clairement la trace du vieux Languet. Nous y trouvons son portrait merveilleusement peint. Il est souvent question, dans le roman pastoral et chevaleresque, de l'art de bien gouverner les Etats. Or, si l'on cherche dans les pages de l'*Arcadie* les faits et gestes d'Euarque, roi de Macédoine, et qu'on écoute les nobles préceptes éthiques et politiques qu'il avance, on est d'abord étonné de les reconnaître parfaitement. Puis, soudain, un éclair de la mémoire illumine tout : c'est Languet qui a dit tout cela dans ses lettres à Sidney, et celui-ci montre si peu d'originalité ici, qu'on pourrait se figurer le vieux Huguenot en train de jouer le rôle du roi de Macédoine. La ressemblance est si frappante qu'il me semble hors de doute que Languet servit de modèle à Sidney, et que celui-ci se plut à dépeindre son Mentor sous les traits d'un roi, philosophe et sage.

Sidney n'était pas le seul jeune homme qui sentît pour Languet une sincère vénération, approchant d'un amour filial. Il est à remarquer que celui-ci avait rencontré, cinq ans avant la Saint-Barthélemy, un autre jeune homme du même âge que Sidney

jors de sa rencontre avec Languet. Ce jeune homme, comme Sidney, était en voyage, et lui aussi s'appelait Philippe. Languet et Du Plessis Mornay conçurent très vite une profonde amitié l'un pour l'autre, de même que Sidney et Languet en 1572. Il y a bien d'autres circonstances encore qui permettraient d'établir un parallèle entre les carrières des deux Philippe, et grâce à cette attraction réciproque qui existe souvent entre des hommes dont les affections sont fortement engagées dans la même cause, ils se lièrent ensuite d'une amitié des plus étroites.

Déjà, à l'âge de vingt-deux ans, Sidney s'était fait une haute réputation à l'étranger pour différentes raisons, dont une des plus considérables était qu'il faisait tout son possible pour rendre service aux Protestants étrangers qui visitaient l'Angleterre. Quelques semaines avant le retour de Sidney de sa mission auprès de l'Empereur en 1577, Henri de Navarre envoya Du Plessis Mornay en Angleterre pour solliciter le secours d'Elisabeth pour les Huguenots, sa confiance en son ambassadeur étant telle qu'il lui donna carte blanche. Du Plessis portait aussi une lettre pour Sidney, et un étroit attachement fut le fruit de leur rencontre, comme Languet l'avait déjà prédit dans une lettre à Sidney du 15 juillet 1577. « Si M. Du Plessis, dit-il, est avec vous, comme d'aucuns disent ici, et si la ressemblance qui existe entre vos caractères vous a lié d'amitié, je vous prie de le saluer respectueusement en mon nom. Adieu. » Puis il ajoute un trait qui exprime sa plainte habituelle : « et répondez à ma lettre ». M^{me} de Mornay nous en a parlé aussi dans ses *Mémoires* (I, pp. 117-118). Pendant les dix-huit mois et plus qu'elle passa à Londres avec son mari « ses plus confidens amys estoient messire Francoys Walsingham, secretaire d'Estat, et sir Philip Sidney filz du Viceroy d'Irlande, nepveu du conte de Lecestre, et depuis gendre du dit sr Walsingham, le plus accompli gentilhomme d'Angleterre, qui luy fit ceste honneur, quelque temps après, de traduire en anglais son œuvre de la vérité de la Religion Chrestienne ». Pendant l'hiver de 1577-1578, donc, Du Plessis et Sidney jouirent d'une amitié si intime que, lorsque la fille des Mornay, Elisabeth, naquit au mois de juin 1578, Philip Sidney fut nommé un des deux parrains (*Mémoires*, p. 120). Languet fut très content de cette amitié, car il écrivit à Sidney : « Je suis ravi d'apprendre que vous êtes devenu

l'ami intime de Du Plessis, car il vous est impossible d'avoir un meilleur ami. » Cette louange n'a rien d'exagéré, car de Mornay était un des plus nobles des Huguenots. Tout le monde louait ses manières gracieuses, son profond savoir, sa grande sagesse et sa parfaite bonté de son cœur.

Nous savons que lui et Sidney s'écrivaient souvent, mais que leur correspondance était irrégulière comme celle de Languet avec Sidney. Sans doute c'était ce dernier qui encore une fois était en faute, témoin une lettre de 1583, qui donnera aussi une idée de leurs propos écrits. Henri de Navarre envoya cette année-là le sieur de Segur auprès de la reine d'Angleterre pour traiter d'une alliance protestante. Du Plessis saisit cette occasion pour écrire à Sidney une recommandation chaleureuse de M. de Segur, et pour lui demander en même temps de ses nouvelles. C'est la fin de cette lettre qui nous intéresse le plus : « Au reste, dit-il, faites moy cest honneur de croire, que je suis et seray à jamais vostre serviteur. Je desire sçavoir si estes marié, ou non ; j'estime qu'ouy, parce que j'ay esté trois mois sans avoir lettres de vous ; et je presupose que cela ne peut estre sans une occupation notable. Monsieur je vous baise humblement les mains, et supplie le créateur vous avoir en sa sainte garde. De Nerac etc » (*Mémoires de Du Plessis Mornay*, s. l., 1624, 4^o, vol. I, p. 162).

Du Plessis se trompait, car Sidney n'était pas marié. Cependant, cette plaisanterie taquine n'était pas éloignée de la vérité, car Sidney épousa Frances Walsingham moins de deux mois plus tard. Voilà sans doute « l'occupation notable » dont Mornay parlait : c'était plutôt la préoccupation du mariage, qui semblait vouloir desserrer les liens de l'amitié.

L'attachement qui existait entre les deux Philippe, cependant, était assez fort pour résister à des chocs rudes, car il survécut au mariage de Sidney. M^{me} de Mornay nous en a déjà indiqué une preuve, en disant que Sidney traduisit l'œuvre de son mari intitulée : « *De la vérité de la Religion Chrestienne* ». Cette traduction qui parut en 1587, quelques mois après la mort de Sidney, n'était pas entièrement de sa main : loin de là. Enchanté de ce traité composé et publié par son ami, tenant à ce que ses sages préceptes et doctrines fussent vulgarisés en Angleterre, Sidney se mit incontinent à le traduire. Malheureusement, après qu'il eut achevé

quelques chapitres, les affaires publiques réclamèrent son attention, et il dut consacrer tout son temps à la politique. L'ouvrage lui paraissait pourtant trop précieux pour être ainsi abandonné, et il chargea un nommé Arthur Golding d'en compléter la traduction. Il est probable que les amis de Sidney, pour ne pas blesser les de Mornay, leur cachèrent avec circonspection cette infidélité littéraire, et il faut croire que le secret était bien gardé, car Fulke Greville même, son ami intime et plus tard son biographe, ignorait que Sidney avait laissé l'ouvrage inachevé.

Il est probable, donc, que Du Plessis ne l'apprit jamais. On ne peut pas en parler avec certitude, mais ce qui est parfaitement sûr, c'est que leur profonde amitié dura jusqu'à la mort de Sidney, qui fut pour lui un coup des plus rudes de sa vie. Voici la lettre qu'il écrivit à sir Francis Walsingham au mois de janvier 1587, un peu plus de deux mois après cet événement funeste. Elle mérite d'être citée en entier, parce qu'on ne saurait trouver ailleurs l'expression d'un plus profond chagrin, ni des accents plus sincères rendant un hommage plus éloquent ni plus personnel à la mémoire du mort :

« Monsieur, dit-il, J'ay sçeu la triste nouvelle de la mort de M. de Sidney. J'ay eu des travaux et des traverses en ce misérable temps, mais rien qui m'ait tant pesé, ny tant percé le cœur, rien qui m'ait plus vivement touché ny en particulier, ny en publiq. Je le pleure encore et le regrette, non pour l'Angleterre seulement, mais pour la Chrestienté. Dieu le nous a plaint, Monsieur. Et peut-estre, parcequ'il eust mérité un meilleur siècle, Mais certes à nul ne pouvait-il mieux convenir qu'à cestuy-cy. si la volonté de Dieu estoit de l'amender. C'est ce qui me fait désespérer de mieux, quand le bon s'en va, et la lie nous demeure, Et c'est trop aussi en une année, d'en avoir perdu deux ; Je dis feu M. le comte de Laval et M. de Sidney, tels en leurs personnes, tels à leurs amis, tels au publiq. Désormais je suis tenté ou de n'aimer personne, ou de haïr moy-mesmes. Toutesfois je me resouls en fin de les aymer, et honorer en tout qui les touche, et veux redoubler particulièrement vers vous en affection, en honneur, en service...

Concluons par ce mot, La volonté de Dieu soit faite. » (*Mémoires*, t. I, p. 542).

Pour Sidney, Du Plessis Mornay était donc un ami des plus constants et des plus fortement attachés, quoique, à partir de 1579, les exigences de la politique aient empêché toute intimité entre eux. Ce qui constituait un malheur pour eux, était cependant un sujet de bonheur pour un autre Français, Jean Hotman de Villiers, qui est passé en Angleterre quelques mois après que son plus illustre compatriote l'eut quittée. Il était fils du célèbre jurisconsulte et publiciste huguenot, François Hotman, et il venait de terminer ses études de droit. Sidney, en sa qualité de protecteur des Protestants français visitant l'Angleterre, avait été averti de son arrivée, et lui fit un accueil bienveillant, témoin une lettre qu'il lui écrivit à cette occasion et qui nous a été conservée. Puisqu'elle est en français, et que presque toutes les autres lettres de Sidney sont soit en anglais, soit en latin, elle mérite d'être citée en entier. Elle est à l'adresse de « Monsieur Hotman, en Oxford », où il allait faire des études. « Monsieur, dit-il, J'ay reçu vos lettres et vous remercie infiniment pour m'avoir este liberall de vostre cognoissance et amitié. Je vous assure que je la tiens treschere, tant pour vostre propre vertu que pour l'amour de cest excellent personnage vostre pere. Je vous en donnerai la preuve quand il vous plaira m'employer, ce pendant je prierai Dieu, Monsieur, vous donner en santé longue et heureuse vie. De la court ce 12^{me} Fevrier 1581. Vostre tres affectionné ami pour vous faire plaisir et service ¶

Ph. Sidnei.

Grâce surtout à Sidney, et aussi à Lord Paulet chez qui Hotman est devenu précepteur, il s'est fait de nombreuses relations parmi les aristocrates et les savants anglais. En effet, tout comme les amis de Languet s'étaient liés d'amitié avec son protégé, de même l'amitié de Sidney a ouvert à Hotman les portes de tous ses amis. Elle a fait mieux encore. Toujours prêt à rendre des services d'ordre pratique à ses amis, Sidney a usé de son influence sur son oncle, le comte de Leicester pour lui faire donner en 1581 un poste de secrétaire à son service. Si l'on cherche dans la correspondance de Hotman, on y trouve une lettre qui reconnaît sa dette à Sidney ; elle est datée de Londres au mois de septembre 1588, et adressée à Camden. « Septem fere anni sunt, ex quo me in Comitibus

Illustrissimi Heri mei Clientelam dedi, Sidneio et Pauleto, Nobilissimis Viris et Patronis olim meis auctoribus, id que maximé suadentibus » etc. (1).

A partir de ce temps-là jusqu'à la mort de Sidney en 1586, Hotman a joui non seulement de son amitié, mais souvent aussi de son intimité, puisque les relations du neveu avec l'oncle et son entourage étaient en général assez étroites. Nous trouvons par conséquent qu'il est souvent question de Sidney dans la correspondance de Hotman. Tel prie ce dernier de saluer Philip Sidney de sa part (2). Tel autre, comme « A. Gentilis », dans deux lettres écrites au commencement du mois de juin de la même année, donne un témoignage intéressant à la fois de son estime pour Sidney, et des relations amicales qui existaient entre le neveu et le secrétaire de Leicester (3).

On peut se figurer ainsi les deux amis habitant quelquefois la même maison, ou se rencontrant chez Leicester, se consultant l'un l'autre sur les questions politiques auxquelles le comte prenait le plus vif intérêt, se faisant part surtout des nouvelles venues de leurs amis français, et s'arrangeant pour faire le meilleur accueil possible aux Huguenots qui se rendaient en Angleterre.

Leur attachement a été rendu encore plus étroit par les exigences de l'expédition anglaise aux Pays-Bas en 1585-1586. Son chef, le comte de Leicester, à qui Elisabeth offrait par là une belle occasion pour exercer des talents diplomatiques et militaires, ne s'y est pourtant nullement distingué. Au contraire, il s'est montré presque incompetent. Les ennuis qui en naissaient, cependant, faisaient voir de quelle étoffe était fait son neveu Sidney, son plus fort appui, et celui-ci trouvait à son tour un soutien des plus sûrs et des plus solides dans son ami, le secrétaire Hotman, dont le concours était quelquefois indispensable, quand Sidney cherchait à savoir le fond des pensées et des intentions de son chef.

Cette heureuse entente ne se bornait pas, pourtant, aux tâches que leurs fonctions officielles leur imposaient. C'étaient de vrais

1. *Francisci et Joannis Hotmanorum patris ac filii et clarorum viro-
rum ad eos Epistolae*. Amstelodami, 1700, 4°, p. 349, epistola CIII.

2. *Epistolae*, n° LXXVIII, p. 329.

3. *Ibid.*, n° LXXIX, p. 329.

amis en ce sens qu'ils passaient leurs loisirs ensemble, partageaient leurs plaisirs, et se communiquaient leurs pensées, leurs sentiments intimes. Nous en avons un témoignage fort curieux dans une lettre que Hotman reçut à la fin du mois de septembre 1586 (mais avant que son auteur eût appris la funeste nouvelle de Zutphen), de la main de Louise de Coligny, veuve de Guillaume le Taciturne, de laquelle nous reparlerons plus loin. C'est un tout petit post-scriptum, mais des plus significatifs et des plus éloquents, car il nous révèle quelle étroite amitié liait Sidney d'un côté à Hotman, et de l'autre à la malheureuse fille de l'amiral. « Je plains la dame oubliée, lui dit-elle. Je m'assure ce lui est autant d'affliction que à M. de Sidney et à vous de consolation, de voir souvent, comme me mandez, les belles dames (1). »

Un autre correspondant illustre qui témoigne (quoique cette déposition vaille peu à côté de celle que nous venons de citer) de l'amitié de Sidney et de Hotman, c'est le comte Palatin qui, au mois de février, 1586, écrit à Hotman une lettre où il exprime d'abord son contentement que son cadeau ait plu à Philip Sidney, puis son regret que ses affaires le retiennent à Londres, et l'empêchent d'aller voir l'Anglais qui administre la ville de Flessingue. Il paraît, par cette lettre, que les amis de Sidney qui étaient en relation à la fois avec lui et avec son oncle, ne se donnaient pas la peine d'écrire deux lettres, mais qu'ils écrivaient une seule lettre à Hotman qui, on en était assuré, ne manquerait pas de tenir Sidney au courant.

Nous avons parlé plus haut de Banosius, biographe de Ramus et traducteur de ses *Commentaires*, qu'il publia en 1577 avec une dédicace à Philip Sidney. Peut-être Hotman se rappelait-il ce compliment fait à son ami, qu'il estimait « le plus docte chrétien et courtois gentilhomme d'Angleterre », quand il a écrit à son père qui était alors en train de préparer une édition de ses œuvres complètes : « Aussy, si vous aviez quelqu'un de vos petits ouvrages terminés, je désireray que vous l'eussiez dédié à M. Sidney ». Il ne paraît pas que cette petite manœuvre amicale ait réussi, car François Hotman ne lui a dédié aucun, pas même le plus petit de

1. *Correspondance de Louise de Coligny*, recueillie par Paul Marchegay, publiée par Léon Marlet. Paris, 1887, 8^o, p. 31.

ses ouvrages. Il faut ajouter, cependant, que François mourut avant de finir son travail, que Jean a achevé et publié en 1593.

Il est prudent, bien sûr, de se méfier un peu des éloges qu'on a l'habitude de faire des morts. Nous ne trouvons que trop souvent des panégyristes entichés de la maxime : « De mortuis nil nisi bonum », qui savent faire du plus médiocre défunt le modèle de toutes les vertus. Peu d'hommes ont jamais reçu après la mort des louanges aussi éloquentes que celles dont on a comblé les cendres de Sidney, et pourtant nous osons croire que la plupart de ces hommages étaient sincères. Nous avons déjà cité la lettre envoyée par Du Plessis Mornay au beau-père de Sidney quelques semaines après sa mort, lettre qui exprime une douleur profonde, voisine du désespoir. Jean Hotman était non moins affligé, témoin cette lettre écrite à Juste Lipse, le célèbre philologue belge, lettre dont la sincérité ne saurait être révoquée en doute même par le misanthrope le plus sceptique. Il lui dit que tout le monde avoue y avoir fait une grande perte, Hotman lui-même la plus grande perte imaginable et dans sa vie privée et dans sa vie publique; qu'il ne saurait le regretter assez, quoiqu'il verse des larmes, mais qu'il espère recevoir quelque consolation de Lipse. Quant à la vie de Sidney, il y trouve une chose extraordinaire par-dessus tout : c'est que Sidney avait été à l'abri de l'envie et de la malice de tous les hommes, bien que ses vertus eussent été si hautes qu'il méritait d'être appelé « les délices du genre humain ». Puis il ajoute un trait qu'on trouve souvent ailleurs, dans Camden par exemple : « Deus nos tanti viri praesentia indignos judicavit. » (1)

Dans notre esquisse biographique nous avons dit que Sidney fit à Vienne la connaissance de Banosius, le biographe de Ramus, et celle de Charles de Lescluse, le célèbre botaniste, tous deux amis dévoués de Languet. Banosius est devenu tout de suite un des admirateurs les plus enthousiastes du jeune homme, et pendant un certain temps son correspondant le plus infatigable. Nous trouvons, conservées au British Museum, non moins de huit de ses lettres écrites à Sidney au cours de quelques mois. Il y est surtout question de son édition des œuvres de Ramus, et de sa dédicace à Sidney, et en même temps, comme les lettres de Languet, elles

1. *Epistolae*, n° XCV, p. 341.

renseignent le jeune Anglais sur les affaires de Pologne, par exemple, ou sur les mouvements militaires du comte Palatin, Casimir. Elles contiennent en outre des nouvelles personnelles des amis de Sidney, et des récits des événements de la vie sociale, tel que le mariage du comte de Hanau. Cependant, la preuve la plus insigne de son amitié, il la donne au monde entier dans la dédicace dont nous venons de parler. « Je me rappelle vivement, y dit-il, l'occasion où je vous ai vu pour la première fois, où j'ai contemplé avec admiration vos rares dons d'esprit et de corps ; je me rappelle bien, dis-je, les paroles de Grégoire qui avait déclaré que les *Angli* ou Anglais qui se trouvaient à Rome, étaient en vérité des *Angeli* ou des Anges. » Banosius a promis de lui envoyer le premier exemplaire de son livre, parce qu'il savait combien le jeune homme en aimait le sujet, et combien son influence serait utile pour faire connaître le livre aux savants anglais.

Les lettres de Lescluse à Sidney ont je ne sais quoi de plus charmant et de plus familier. Après le départ du jeune Anglais pour son pays natal, Charles de Lescluse lui écrivit fréquemment de Vienne. La vie de ce savant ressemble en tant de points à celle de Languet, qu'il est intéressant d'en noter quelques détails. Il a suivi d'abord des cours de droit, s'est mis à voyager, ensuite à étudier la médecine et la botanique. Plus tard, comme Languet, il a parcouru l'Europe dans tous les sens (exception faite de l'Italie, si néfaste pour les Protestants), étudiant la flore de tous les pays qu'il traversait, tandis que Languet, de son côté, en sa qualité de politique, en étudiait plutôt la faune, l'espèce humaine en particulier. Comme Languet encore, il est entré au service d'un prince étranger, car l'Empereur Maximilien II l'a appelé à Vienne et lui a confié la direction de son Jardin des plantes.

En décembre 1575, il envoya à Sidney en Angleterre une longue lettre très amicale, où il est surtout question d'un portrait que le jeune Anglais désire se procurer, et qu'un certain Abondius croit pouvoir acheter (C'est probablement le même portrait que, six mois plus tard, Languet aura tenté vainement d'obtenir, parce que son coquin de possesseur ne veut pas s'en séparer). Au mois de mai suivant, Lescluse se réjouit que le livre qu'il a expédié à Sidney lui ait plu, et en juin il lui fait le compte-rendu d'un dîner où l'on a bu à la santé de Sidney un très bon vin d'Autriche, et où l'on

s'est promis d'y boire un encore meilleur vin de Hongrie quand on se réunira de nouveau. Par la lecture de ces lettres à la fois charmantes et familières, on sent quelle profonde impression Sidney avait faite sur ces hommes, qui occupaient un rang élevé parmi les savants européens.

Le nom du plus grand savant qui ait dédié un grand ouvrage à Sidney, cependant, reste à citer. C'est Henri Estienne, le célèbre helléniste et lexicographe, qu'il avait rencontré à Heidelberg pendant son tour d'Europe, et qu'il avait charmé non moins que Lescluse et Banosius. Estienne lui a dédié son *Novum Testamentum*. Pourrait-on trouver un plus beau témoignage de son estime que celui-là ?

Certains critiques croient qu'il faut ajouter le nom de Saluste Du Bartas à la liste des amis français de Sidney. La question est un peu épineuse, et les quelques renseignements sûrs que nous avons sur la vie du poète huguenot nous permettent seulement d'affirmer qu'il est très vraisemblable qu'il a connu son confrère anglais. M. Jusserand, par exemple, nous assure (1) que Du Bartas connaissait personnellement Sidney et qu'il était en correspondance avec lui. C'est très probable, avouons-le tout de suite, à cause des relations que Sidney entretenait avec les Huguenots français qui se rendaient en Angleterre, au nombre desquels il faut compter Du Bartas comme un des plus célèbres ; mais malheureusement les biographes de ce poète, pas plus que ceux de Sidney, ne nous en fournissent aucune preuve. Quoi qu'il en soit, il est certain que Sidney était un des trois hommes de lettres qu'avant de visiter l'Angleterre il connaissait le mieux de réputation, témoin sa *Seconde Sepmaine* (2) où il parle ainsi de la littérature anglaise :

« Le parler des Anglois a pour ferme pilier
Thomas More et Bacon, tous deux grands chanceliers,
Qui sevrant leur langage, et le tirant d'enfance,
Au savoir politique ont conjoint l'éloquence,
Et le mylord Sidné, qui cygne doux chantant,
Va les flots orgueilleux de Tamise flattant,
Ce fleuve gros d'honneur emporte sa faconde
Dans le sein de Thétis, et Thétis par le monde. »

1. *Shakespeare en France*. P. 1898, 180, p. 30.

2. Deuxième jour, deuxième partie, éd. Paris, 1610, p. 211.

Ce compliment, quelque bien troussé qu'il soit, ne vaut à peu près rien, si l'on réfléchit un peu. Thomas More ne composait pas en anglais mais en latin, et Bacon, c'est le garde des sceaux, Sir Nicholas Bacon, non son fils mille fois plus célèbre, le philosophe Francis Bacon, qui, au moment où Du Bartas écrivait son poème, n'avait que vingt-trois ans et fort peu de renommée. Or, Sir Nicholas Bacon n'a jamais joui d'une grande réputation littéraire même en son propre pays. Donc, on aurait tort d'ajouter beaucoup de foi et de signification à ces vers élogieux, encore qu'ils aient été estimés infiniment plus haut à cette époque-là que de nos jours.

Le poème épique de Du Bartas a soulevé en Angleterre, comme dans les autres pays protestants, un enthousiasme sans bornes, et c'est peut-être pour cette raison, aussi bien que pour rendre le compliment que le poète lui avait fait, que Sidney s'est mis à traduire ses vers en anglais. Malheureusement, entre l'année 1584 et celle de sa mort, 1586, Sidney a eu peu de temps à consacrer à la littérature, et il n'a achevé qu'une partie du poème. On admirait beaucoup sa traduction en manuscrit ; peu s'en faut qu'elle n'ait été publiée avec l'*Arcadia*, car Ponsonby, l'éditeur du roman, a obtenu avec celui de l'*Arcadie* en 1588, un privilège pour imprimer « Une traduction de Saluste du Bartas faite par Sir Philip Sidney en anglais ». Quinze ans plus tard, Florio, en dédiant le second livre de son Montaigne à Lady Rutland, la fille, et à Lady Rich, l'amie de Sidney, déclare avoir vu cette traduction de la *Première Semaine* de l'archi-poète Du Bartas, et il les supplie de la faire publier. Mais c'est en vain : elle n'a jamais été publiée, et depuis ce temps-là on n'a retrouvé aucune trace du manuscrit.

Pour se faire une idée de l'étonnante diversité des intérêts de Sidney, il est fort utile d'examiner les différentes occupations de ses amis de race et de culture françaises. Languet était surtout diplomate, Du Plessis Mornay (entre autres choses) théologien, Hotman jurisconsulte, Estienne philologue, Du Bartas poète. En voici encore un autre : Jacques le Moine était artiste. Attaché comme dessinateur à l'infortunée expédition huguenote de Landdonnières en Floride, il a échappé au massacre du fort Caroline. Revenu en Europe avec les dessins qu'il avait exécutés sur les lieux, il s'établit plus tard en Angleterre. Sidney, comme un des princi-

paux bienfaiteurs de la cause huguenote, a fait sa connaissance, et s'est imprégné même sous son influence de certaines de ses aspirations coloniales. L'artiste a exprimé gracieusement sa reconnaissance envers son bienfaiteur en dédiant à Lady Sidney une collection de ses dessins d'oiseaux, d'animaux, de fleurs et de fruits, et sa renommée, grâce un peu à une protectrice si distinguée, s'est répandue si loin que Théodore de Bry, le célèbre éditeur et graveur de Francfort, fit exprès un voyage à Londres pour lui acheter son portefeuille de croquis de la nature floridienne.

Des amitiés françaises de Sidney, nous avons parlé de toutes, sauf de celle-ci, que nous avons laissée à la fin pour ces deux raisons : chronologiquement elle était la dernière, et par la nature même des choses, elle devait être bien différente des autres : à savoir son amitié avec Louise de Coligny. Elle était fille de l'amiral, et elle a été mariée, en 1571, à Charles de Téligny, son compagnon d'enfance. Il est donc permis de supposer que Sidney lui fut présenté lors de son séjour à Paris avant la Saint-Barthélemy. Elle-même échappa par miracle au massacre, mais il fut néanmoins funeste pour elle, car elle y perdit, à l'âge de dix-sept ans, son père et son mari. Elle se réfugia en Suisse jusqu'à la pacification de 1576, année où elle se retira dans ses terres de Lierville, qu'elle ne quitta plus guère que pour aller épouser, en 1583 Guillaume d'Orange, surnommé le Taciturne. Une année de bonheur, puis encore un coup de la fatalité : son second mari, comme le premier, fut assassiné sous ses yeux. Elle consacra le reste de sa vie à la fortune des enfants du premier lit du Taciturne, et à celle de son propre fils, futur grand-père du prince d'Orange qui, en 1688, devait devenir roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III.

Puisque son mari avait toujours professé la plus grande estime pour le caractère et les brillantes qualités de Sidney, avec qui il avait eu des relations personnelles, elle accueillit très favorablement la nomination du neveu de Leicester au gouvernement de Flessingue, dont il prit possession au mois de novembre 1585. Il fut suivi à quelques semaines d'intervalle, lorsque Sidney l'eut assuré que l'état des affaires aux Provinces Unies était favorable, par son oncle et chef, le comte. Louise de Coligny se réjouissait que Sidney se trouvât aux côtés de Leicester, parce que, en véritable femme d'Etat qu'elle était, elle comptait sur lui pour soute-

nir, auprès du comte, ses propres intérêts et ceux des enfants du Taciturne. La correspondance de Louise ne nous laisse aucun doute sur ses intentions, car nous trouvons, dans le recueil fait par Groen de Prinsterer de la *Correspondance de la maison d'Orange-Nassau* (1), le curieux mémoire suivant : elle savait parfaitement que le comte « n'avait alors aucun sien parent, ou personne de qualité sur qui il se reposât de ses principales affaires, et à qui il communiquât ses secrets, de qui il fût aimé, secondé et assisté, qui fit l'honneur de sa maison, qui servit de moyenneur ès différends et querelles et de solliciteur agréable pour tous et envers tous, comme estoit le dit sieur de Sidney, à l'endroit des plus grands et mesmes des plus farouches, desquels, par sa douceur, affabilité et dextérité, il savoit gagner les cœurs et se faire croire et respecter par eux ». Et il faut ajouter que quand il pouvait lui rendre service, elle ne se gênait pas trop pour le lui demander. Pour la soutenir auprès de Sidney, elle n'hésitait pas de solliciter son compatriote Hotman aussi. Vous prendrez la peine, lui dit-elle, « comme je vous en prie, continuant vos bons offices, d'en parler ensemble à Son Excellence, suivant ce que j'ai écrit à mondit sieur de Sidney » (2). Elle était même une correspondante très assidue de Hotman, et les lettres qui nous sont conservées nous renseignent non seulement sur ses sentiments d'amitié pour Sidney, mais aussi sur le très vif intérêt qu'elle prenait aux moindres détails de la situation politique et militaire. Citons quelques exemples. Le 22 septembre 1585, elle lui écrit : « Je mande à Monsieur de Sidney les belles promesses que le baron de Wilbé (Willoughby) m'a faytes touchant lesdits prisonniers (3) », et un peu plus loin : « je me fye que M. de Sidney et vous scaurés bien trouver les occasions à propos pour y continuer vos bons offices comme je vous en prie. J'ay appris aujourd'hui par une lettre de M. de Sidney comme son Excellence et les Estas sont maintenant en voye d'accord ». Il faut bien croire que, ou bien la personne, ou bien le rang et le

1. Deuxième série, tome I, p. 67.

2. Lettre du 11 novembre 1585. *Louise de Coligny*. Delaborde, p. 168.

3. *Louise de Coligny : Lettres Inédites*, publiées par la Société de l'Histoire du Protestantisme français : *Bulletin historique et littéraire*, 3^e série, VIII, 38, année 1889, p. 404.

pouvoir de Sidney l'intéressaient profondément, parce qu'elle parle de lui encore une fois dans le post-scriptum, qui, chez elle, contient souvent les matières les plus importantes ou les plus curieuses (témoin celui que nous avons cité plus haut où elle parle des belles dames que Sidney et Hotman se plaisaient à aller voir). Cette fois-ci, ce n'est pas une réflexion sentimentale qu'elle y glisse, c'est un avertissement contre ceux « qui sont curieux de jouir des lettres » et une prière de bien regarder si le paquet de lettres qu'il recevra lui « aura été donné bien fermé ».

Au temps des amazones, Louise de Coligny aurait probablement atteint le grade de générale. En tout cas, elle ne craint pas de donner des conseils sur l'art de la guerre, conseils qui sont, d'ailleurs suivis ou du moins écoutés avec grand respect. Citons à cet égard encore une de ses lettres à Hotman : « Je vous prie solliciter bien Monsieur de Sidney à ce qu'il pourchasse plus tost ce gouvernement que de s'aler jeter en lyeu ou je ne prévoy pas qu'il puisse acquérir ce qu'il espère (1). » (Il s'agit de prendre Arnheim d'assaut). Soit que ce conseil ait contenu la fine fleur de la stratégie militaire, soit que le galant chevalier Sidney n'ait pas su résister à cet appel avisé, toujours est-il que l'Anglais renonça à cette entreprise qu'elle jugeait imprudente. Dans une autre lettre elle en exprime son contentement. « Je suys bien ayse, dit-elle, que Monsieur de Sidney ait perdu la volonté de se mettre dans Arnheim ; y me semble que c'estoit chose qui luy pouvait apporter plus de dommage que d'honneur (2). »

Il se passait donc peu de choses importantes aux Provinces Unies sans qu'elle en fût avisée, et il est évident qu'on avait une très haute opinion de son jugement, même lorsqu'il se portait sur des choses censées regarder exclusivement les hommes. Elle n'oubliait pas cependant ses talents plus féminins, car elle nous offre bien des preuves qu'elle savait cajoler les hommes. Est-il question de faire une petite excursion où l'on a le choix entre deux ou trois routes ? Elle prie Hotman de donner à Sidney la volonté de passer chez elle. Il lui semble par la lettre que Philip lui a écrite qu'il

1. *Ibid.*, p. 406.

2. *Ibid.*, p. 409.

n'est pas résolu quel chemin il prendra. Elle tranche cette question pour lui d'une manière irrésistible. « Pour moi, dit-elle, il me semble qu'il n'en peut prendre d'autre que celui-ci ; et s'il fait autrement je croirai que lui et vous fuirez la vue de vos amis. Ne permettez que je conçoive cette opinion, je vous prie (1). »

Il paraît par là qu'elle aussi, comme tant d'autres, était charmée par le plus courtois gentilhomme d'Angleterre, que ses grandes et rares vertus et son dévouement lui avaient rendu particulièrement cher. Certains ont cru même à une liaison amoureuse entre eux, ce qui nous semble témoigner d'une lamentable ignorance de leurs caractères. Quelque peu digne que sa femme ait été de lui, il nous est impossible de croire que Sidney ait pu la tromper, même avec une femme aussi noble, charmante, intelligente et malheureuse que la fille de Coligny, et il est certain que celle-ci chérissait l'honneur de Sidney non moins que le sien. Bref, leurs relations étaient comme celles qui existent normalement entre frère et sœur, comme elle le dit elle-même dans la lettre de condoléances qu'elle envoya au comte de Leicester peu après la mort de Sidney. Là nous voyons quelle profonde émotion cet événement tragique lui causa, et elle y exprime en termes saisissants ses grands regrets et sa sympathie pour l'oncle, désormais privé d'un appui si ferme et si affectueux. « J'ay esté advertie du trespas dudit sieur, lequel j'ay déploré et déplorerai toute ma vie, autant que si c'estoit mon propre frère, pour raison de ses grandes et rares vertus,... du suport que vostre Excellence en avoyt en ses grandes affayres. Et d'autant que je m'en estimay heureuse, en ceste misérable viduité, que Dieu l'avoit adressé en ce pays, la vertueuse et honneste conversation duquel me foisoit porter mes ennuis plus patiemment. » Elle espère que Dieu renouvellera souvent, en son cœur, « la mémoire de son amitié », pour qu'elle puisse « rabattre une partie de la tristesse dont je suis remplie, d'avoir perdu un si bon et honorable amy (2). »

Avec ce bel hommage à la mémoire de celui qui avait été le « plus beau fleuron de la couronne d'Angleterre », nous pouvons

1. *Correspondance*, recueillie par Marchegay, p. 31.

2. *Ibid.*, p. 36.

quitter la galerie des portraits de ses amis français, dont l'amitié profonde constitue en elle-même le plus magnifique éloge, pour mettre au jour l'influence que la France a exercée sur ses œuvres littéraires.

CHAPITRE III

L'INFLUENCE FRANÇAISE SUR SIDNEY

Depuis une centaine d'années, il a été souvent question de l'originalité de Sidney dans les ouvrages critiques sur la littérature élisabethaine. Les opinions de ceux qui se sont prononcés là-dessus se trouvent partagées, en grande partie parce qu'il est difficile de s'entendre sur le mot « originalité ». Nous suivrons ici principalement les études de Sir Sidney Lee (1) et de M^{lle} Janet Scott (2), parce que ces travaux sont les derniers en date et les plus approfondis. Au surplus, ces deux critiques s'étaient sans doute assimilés les arguments et les opinions de leurs devanciers.

La position de Lee est nette, son jugement est catégorique. Sidney n'est guère qu'un imitateur : il emprunte aux auteurs anciens, aux Italiens, à la Pléiade leurs idées, leurs phrases et même leur style. Et ce n'est pas là un jugement prononcé à la légère, basé sur une lecture hâtive ou sur un rapprochement superficiel. Au contraire, Lee fournit des témoignages qui sont, sinon concluants, du moins extrêmement sérieux, auxquels d'ailleurs nous en ajouterons d'autres par la suite.

Examinons d'abord les œuvres poétiques de Sidney, nous réservant de considérer plus tard son *Arcadie* et son *Apologie de la Poésie*.

Une des curiosités littéraires de la Renaissance française, c'est

1. *Introduction à ses Elizabethan Sonnets*, Westminster 1904, et son ouvrage plus détaillé consacré à *The French Renaissance in England*, Oxford, 1910.

2. *Les Sonnets Elisabethains*. Paris, 1929.

la réforme poétique proposée par Antoine de Baïf. Il cherchait à introduire les rythmes quantitatifs de la poésie latine classique, avec leurs syllabes longues et brèves, leurs spondées, dactyles, anapestes et iambes, leurs hexamètres, élégiaques, saphiques et alcaïques. Il condamnait également la rime et l'accent, principes qui avaient exercé jusqu'alors une autorité incontestée sur la prosodie française. Sous les auspices de l'Université de Paris, il fonda une académie où les vers quantitatifs, non rimés, devaient recevoir une notation musicale. Mais l'expérience, qui violait le génie même de la langue, échoua et fut vite oubliée en France.

Cependant, un des amis de Sidney, Gabriel Harvey, séduit par les idées de Baïf, voulut répéter l'expérience en Angleterre. Il dénonça la rime et l'accent comme des barbarismes, et ne se borna pas seulement à écrire des vers quantitatifs, mais il poussa ses jeunes admirateurs, Philip Sidney et Edmund Spenser, à former avec lui un cénacle littéraire. Celui-ci se réunissait chez le comte de Leicester, l'oncle de Sidney, et fut baptisé l'Aréopage. Ces trois membres principaux discutaient de l'excellence de la théorie classique de la prosodie, et composaient même de nombreux exemples pour démontrer la justesse de leurs opinions. Mais il faut avouer que la plupart de leurs essais étaient malheureux. Peut-être ces deux illustres disciples se rendirent-ils compte que ce système, quelque excellent qu'il eût été pour la langue latine, leur faisait écrire surtout de mauvais vers en anglais, car ils abandonnèrent bientôt le cénacle et ses innovations, et cet avorton littéraire mourut dès sa première enfance.

Cette expérience manquée, Sidney ne se laissa pas trop décourager, car il en fit bientôt d'autres. Selon Lec (1), c'est Sidney qui introduisit en Angleterre une stance imitée du quatrain octosyllabique des poètes français contemporains. Il cite le « Baiser » tiré de Du Bellay :

« Quand ton col de couleur de rose
Se donne à mon embrassement,
Et ton œil languist doucement
D'une paupière à demi-close, »

1. *French Renaissance*, p. 240.

Sidney a, paraît-il, copié le sentiment et la mesure de cette stance dans les vers suivants :

« Have I caught my heavenly jewel
Teaching sleep most fair to be ?
Now will I teach her that she
When she wakes is too, too cruel ».

Sans doute, on peut constater une ressemblance, mais elle n'est pas des plus saisissantes.

Pour ce qui est de la forme du sonnet, cependant, les données, mathématiques dans leur précision, sont peu sujettes aux erreurs d'une interprétation individuelle. Un examen rapide, même superficiel, nous montre que Sidney, plus que tous ses contemporains anglais, Shakespeare surtout, a suivi le chemin tracé d'abord et principalement par Pétrarque, et ensuite par la Pléiade. Sidney choisit la forme italienne et française où les vers du double quatrain riment ensemble (a b b a, a b b a). Dans le sixain il nous présente en général quatre vers qui riment alternativement, suivis d'un distique final (c, d, c, d, e, e). Et cependant il adopte assez souvent le plan orthodoxe de Ronsard (c, c, d, e, e, d). Quant au vers qu'il emploie, on peut discerner facilement l'influence française dans certains sonnets où il s'est servi de l'alexandrin, le plus souvent avec un effet des plus heureux.

Un des caractères les plus remarquables des sonnets de Sidney, c'est la précision et la force du trait final.

« Foole, said my muse to me, looke in thy heart and write ».
« The love indeed, who dare not say they love.
« Then love is sin, and let me sinfull bee ».

Est-ce qu'il faut voir là une imitation de Du Bellay et d'autres Français qui s'efforçaient, souvent avec un succès considérable, de « faire sentir au sonnet son épigramme » ? Ou est-ce plutôt l'influence de Pétrarque et de ses successeurs ? C'est probablement l'un et l'autre, et puisque la Pléiade tenait ce trait des Italiens, il vaut mieux dire que Sidney l'a employé sous l'influence italienne.

Il n'est pas de même, pourtant, d'un autre trait fréquent chez

Sidney : l'alternance des rimes masculines et des rimes féminines. Cette caractéristique que nous ne trouvons guère ailleurs que chez lui, il l'a tirée sans aucun doute des poètes de la Pléiade.

La vogue du vocable composé, si chaleureusement, recommandée par Ronsard, après avoir connu un gros succès en France, traversa la Manche et, établie en Angleterre, y laissa un témoignage durable de l'influence de la Pléiade. Certes, la nature du sol était favorable à sa croissance, car cette fleur de rhétorique avait déjà existé en anglo-saxon et disparu au cours du moyen-âge, peut-être sous l'influence du normand. Quoi qu'il en soit, on accueillit favorablement cette nouveauté à l'époque d'Elisabeth, et c'est Philip Sidney qui l'introduisit dans son pays natal. Le satirique Joseph Hall consacre plusieurs vers (Satire VI) à la description de « cette nouvelle élégance que le doux Philisides apporta récemment de France ». Il déconseille l'emploi exagéré de ce trait qui consiste à joindre deux mots en un seul, parce qu'il est trop facilement gâté par un excès de liberté. L'innovateur même n'est pas irréprochable à cet égard. Les sonnets, et même la prose de son *Arcadie*, sont parsemés de ces « vocables composés ». Sans doute, il y en a de bons, quoique, ici, encore une fois, les avis soient partagés, puisque le goût personnel est le seul arbitre. On écrivit alors des mots de ce genre : « love-acquainted », « self-condemning », « past-praise », « sour-hearted ». Les plus célèbres sont ceux qui, ne convenant point au génie de la langue, attirent notre attention par leur bizarrerie. Dans cette catégorie on a coutume de citer surtout les perles suivantes : « rose-enamelled (skies) », « mark-wanting (shafts) », et « kiss-worthy (face) ». D'autres plus heureux, tels que « self-condemning », se sont tout de suite naturalisés en anglais, et ils ont servi de modèle à une infinité d'autres. Sidney lui-même semble avoir cru que son innovation conférerait un bienfait durable à la langue anglaise, car dans son « *Apologie de la Poésie* », il en a très fortement recommandé l'emploi, déclarant que ces composés de deux ou trois mots joints ensemble constituent une des plus grandes beautés qui puissent orner une langue. Sous sa protection la nouvelle mode se répandit vite dans la poésie élisabethaine. Elle fut adoptée notamment par Spenser, et par Daniel, auteur de la plus célèbre de toutes les épithètes composées, à savoir « care-charmer sleep », qui n'est pas de sa propre invention,

mais une traduction du français « sommeil chasse-souci » (ou chasse-soin) (1).

Une autre imitation qu'il convient de citer ici, c'est l'emploi exagéré de l'adjectif « sweet ». Cette manie lui est venue vraisemblablement de ses lectures françaises, dont Lee (2) nous présente un exemple intéressant, tiré de Claude de Pontoux (*L'Idée*, sonnet XXXII).

« Baiser plus doux que le nectar des Dieux,
Que miel, que sucre, que manne éthérée,
Baiser sucré d'une bouche sucrée ».

Ce maniérisme a peut-être inspiré à Sidney les vers fades qui suivent :

« Sweet kiss, thy sweets I fain would sweetly endite,
Which even of sweetness sweetest sweetner art ».

Quant à la matière, aux thèmes des sonnets, Sir Sidney Lee affirme que quiconque (3) est versé dans les sonnets de Ronsard et de Du Bellay s'aperçoit inévitablement des échos étrangers dans les sonnets de Sidney. Les invocations au sommeil, au rossignol, à la lune, à son lit, au chien de sa maîtresse, dit-il, ressemblent de trop près aux apostrophes des sonnettistes étrangers pour qu'on puisse douter de leur inspiration étrangère. Pour ce qui est de la part française dans cette influence exercée sur lui, nous allons voir jusqu'à quel point cette sévère condamnation est justifiée par les faits.

Sidney a-t-il prévu une pareille accusation de plagiat ? En tout cas il s'en est défendu d'avance.

« Fool, said my muse to me, look in thy heart and write ».
« I am no pick-purse of another's wit ».

Et en vérité, la franchise, la probité, la véracité de Sidney ayant été toujours été reconnues sans reproche, il faut l'en croire, à

1. Exemples cités par Lee, *French Renaissance*, p. 248.

2. *Elizabeth Sonnets*. Introduction, p. XLVI.

3. *French Renaissance*, p. 256-257.

moins qu'on ne possède des preuves irrécusables du contraire. Or, les preuves qu'on peut avancer sont les suivantes :

L'Ode de Du Bellay contre les Pétrarquistes (I) débute ainsi :

« J'ay oublié l'art de Pétrarquizer,
Je veulx d'amour franchement devizer,
Sans vous flatter, et sans me deguizer :
Ceux qui font tant de plaintes,
N'ont pas le quart d'une vraye amitié,
Et n'ont pas tant de peine la moitié,
Comme leurs yeux, pour vous faire pitié,
Jettent de larmes feintes. »

Sidney, sans doute, n'a pas traduit ou paraphrasé ces vers et fait passer sa version pour une poésie originale. Mais il nous semble incontestable qu'il en a laissé une adaptation dans son sonnet LIV d'*Astrophel*.

« Because I breathe not love to every one,
Nor doe not use sette colours for to weare :
Nor nourish speciall locks with vowed haire,
Nor give each speech a full point of a grone,
The Courtly Nymphs acquainted with the mone
Of them, which in their lips Loves Standard beare ;

What he, (say they of me) no I dare sweare,
He cannot love ; no, no, let him alone.

.
Dumbe Swans, not chattering Pyes doe Lovers prove,
They love indeede, who dare not say they love. »

Il est très vraisemblable que Sidney, en bon disciple d'outremer de Pétrarque qu'il était, ait fait une étude particulière de cette Ode contre les Pétrarquistes. Celle-ci ne le condamnait-il pas entre tant d'autres ? En tout cas, il semble en avoir tiré profit dans deux autres sonnets. Citons d'abord celui dont on se sert toujours pour défendre l'originalité de Sidney, le sonnet I.

1. *Œuvres françaises*, éd. Marty Laveaux, vol. II, p. 333.

« I sought fit wordes, to paint the blackest face of woe,
 Studying inventions fine, her wittes to entertaïne,
 Oft turning others leaves, to see if thence would flowe,
 Some fresh and fruitfull showre, upon my Sunne-burnt braine.
 But wordes came halting out, wanting inventions stay,

 Foole, said My Muse to mee, looke in thy heart and write. »

Voici maintenant le passage (1) de Du Bellay d'où Sidney semble avoir tiré cette défense de sa propre originalité :

« Noz bons Ayeulx, qui cest art demenoient,
 Pour en parler, Petrarque n'apprenioient,
 Ains franchement leur Dame entretenoient
 Sans fard ou couverture. »

Chez Du Bellay, qui s'était souvent abreuvé à la source de Pétrarque, ce trait d'ingratitude a beaucoup de piquant, mais Sidney ne fut-il pas mille fois mieux inspiré par sa muse lorsqu'elle lui fit trouver en son propre cœur ces vers qui semblent imités de l'Ode de Du Bellay !

Le troisième exemple de l'adaptation par Sidney de cette Ode est bien moins frappant, mais non moins certain. Le voici. Après avoir parlé des imitations de poètes latins comme Ovide, Tibulle et Catulle, Du Bellay s'exprime ainsi :

« Quelque autre encor la terre dedaignant
 Va du tiers ciel les secrets enseignant,
 Et de l'Amour, ou il va se baignant,
 Tire une quinte essence. »

Ces vers paraissent avoir inspiré à Sidney le passage suivant du sonnet XXVIII :

« I beg no subject to use eloquence,
 Nor hidden waies to guide Philosophie,
 Looke at my hands for no such quintessence. »

Sans doute, les idées sont loin d'être identiques, mais la ressemblance entre les deux morceaux est évidente.

1. *Ibid.*, p. 336, l. 36 et suiv.

Nous avons déjà affirmé que lors de son séjour à Paris en 1572, il est probable que Sidney fit la connaissance d'Hélène de Surgères, immortelle maîtresse de Ronsard, qui lui adressa entre tant d'autres beaux sonnets, celui-ci, le premier du second livre des *Sonnets pour Hélène* :

« Soit qu'un sage amoureux, ou soit qu'un sot me lise,
Il ne doit s'esbahir, voyant mon chef grison,
Si je chante d'amour : volontiers le tison
Cache un germe de feu sous une cendre grise.
Le bois verd à grand peine en le soufflant s'attise,
Le sec sans le souffler brusle en toute saison. »

Il nous semble que Sidney s'est inspiré de ces vers de Ronsard en écrivant un des plus beaux poèmes de son *Arcadie*, celui où le vieux roi Basilius, amoureux de la jeune amazone Zelmane, chante ainsi sa passion (1) :

« Let not old age disgrace my high desire,
O heavenly soul, in humaine shape conteind :
Old woode inflamde doth yeeld the bravest fire
When younger dooth in smoke his vertue spend. »

La situation est pareille, les images se ressemblent de très près : à notre avis, il n'existe nul doute que Sidney a imité Ronsard.

Sidney a consacré un sonnet au chien de sa maîtresse, est-ce là une raison assez forte pour qu'on l'accuse, comme le fait Lee (2), d'avoir plagié un poète français qui l'avait fait avant lui ? Tout dépend de la façon dont il a traité le sujet. Cependant, quand nous lisons les vers suivants,

« Dear ! Why make you more of a dog, then me ?

.

While yet I languish ; him, that bosom clips,
That lap doth lap, nay, lets in spite of spite,
This sour-breathed mate taste of those sugared lips.
Alas, if you grant only such delight
To witless things, then Love I hope (since wit
Becomes a clog) will soon ease me of it »,

1. Ed. Feuillerat, t. I, p. 149.

2. *Eliz. Sonnets*, p. XLIV.

n'est-il pas légitime d'y voir l'influence de ce morceau de Ronsard (*Amours*, I, 78) :

« Petit barbet, que tu es bienheureux,
Si ton bonheur tu sçavois bien entendre,
Et de dormir en son sein amoureux !
Où moy je vy chetif et langoureux... »

Ensuite Ronsard se plaint d'avoir trop de sentiment et d'esprit en son amour, et déclare envier ceux qui vivent sans entendement ni raison.

Evidemment ce n'est ni une traduction ni une copie que Sidney a faite là, mais la ressemblance remarquable nous permet de conjecturer que son sonnet est une réminiscence de Ronsard.

Il existe beaucoup d'autres ressemblances entre les thèmes de ces deux poètes, et entre leur façon de les traiter, mais si l'on cherche des imitations, la question devient extrêmement compliquée. La plupart du temps on peut trouver un original italien qui a pu les inspirer tous les deux. Parlons donc plutôt des cas où Sidney, semble-t-il, a subi l'influence d'un poète français, et où un original italien n'a pas encore été découvert. Dans le recueil des *Diverses Amours* de Desportes (n° XXI) nous trouvons ce premier vers :

« Six jours, ah ! dieu, c'est trop, six jours sans l'avoir veuë »,

Nous en trouvons peut-être un écho chez Sidney, au sonnet LVI :

« What ! a whole week without one piece of look ! »

Cependant, puisque les autres vers des deux sonnets ne se ressemblent point, c'est peut-être le hasard qui a joué le plus grand rôle dans cette ressemblance. Il n'en est pas de même, pourtant, pour le sonnet XCI d'*Astrophel*, qu'on peut rapprocher du sonnet LXIX de *Diane* (livre II). Voici les trois derniers vers de chacun :

« Las ! je n'aime que vous, ny ne sçaurois aimer ;
Je despote autre amour qui me sçeut enflamer :
Mon cœur est une roche à toute autre sargette. »

Sidney exprime des idées pareilles avec un peu plus de finesse :

« Dear ! Thêrefore be not jealous over me,
If you hear that they seem my heart to move.
Not them, O no ! but you in them I love (1). »

En lisant la *Dêlie* de Maurice Sève, nous nous sommes aperçu que les traits généraux, les thèmes, certaines images et surtout le style de ces poèmes, sont un peu du genre de Sidney, mais d'un Sidney plus sobre, plus austère. Cette ressemblance échappe en général à l'analyse, sauf pour quelques exemples qu'ils ont tirés tous les deux des Italiens, et un seul où les vers de Sève paraissent avoir influencé le poète anglais. Voici quelques vers du dizain 243 :

« Ces tiens, non yeulx, mais estoillês celestes
Ont influence et sur l'Ame, et le Corps :
Combien qu'au Corps ne me soient trop molestes
En l'Ame, las, causent mille discordz,
Mille débats, puis soudain mille accordz,
Selon qu'est ma pensée agitée. »

Sidney a dit quelque chose d'analogue au sonnet XXVI :

« Though duskie wits doe scorne Astrologie
.....
For me I nature every deale doe know,
And how great causes, great effects procure,
And know those ladies high, raigne on the low,
And if these rules did fall, prooffe makes me sure,
Who oft bewraies my after following case
By onely those two stars in Stella's face. »

Nous y voyons la même image astrologique : — les yeux de la bien-aimée sont des étoiles qui exercent une influence profonde sur les corps et les âmes. Sans doute ce n'est pas un cas unique de son emploi, mais dans ces vers le traitement est assez semblable chez l'un et l'autre pour nous y faire entendre un écho du poète lyonnais (2).

1. Rapprochement cité par M^{lle} Scott, *Les Sonnets Elisabethains*, p. 307.

2. Cité par M^{lle} Scott, *Les Sonnets Elisabethains*, p. 304.

Comme tant d'autres poètes, Du Bellay et Sidney ont écrit chacun un poème ayant pour thème le poète rêvant à sa maîtresse. Le sonnet XXXVIII de Sidney ressemble de très près au sonnet XIV de l'*Olive* de Du Bellay, du moins pour ce qui concerne la forme et la disposition des idées, mais il diffère d'avec lui par sa chasteté, sa discrétion et par l'absence d'images concrètes. Sidney a opéré par là un changement qui est caractéristique de sa race.

Terminons notre rapprochement des poésies de Sidney avec celles de ses contemporains français, en citant le début du sonnet C :

« O Tears ! no tears but rain from beautys skies. »

Cette jolie image rappelle un vers d'Antoine de Baïf :

« Yeux, non plus yeux, mais source d'eau coulante ».

La ressemblance est claire, mais le vers de Sidney est tellement plus beau qu'on peut dire que s'il nous y a laissé un souvenir de Baïf, ce souvenir a reçu une empreinte toute personnelle.

Pour ce qui est des « Baisers », des aventures de Cupidon, des conflits entre la passion et la conscience, de la beauté de la sagesse, et ainsi de suite, nous constatons pour tous ces sujets des circonstances pareilles. Les thèmes avaient été amplement traités d'abord par les Italiens (qui, eux, les tiraient souvent des auteurs grecs ou latins), ensuite par des poètes français. Il est certain que Sidney était aussi versé dans les œuvres de Pétrarque et de ses imitateurs que dans celles de la Pléiade. Il était donc influencé simultanément par les deux écoles, ou par l'une d'elles. Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse de morceaux anacréontiques, de vers adressés aux yeux noirs de Stella, d'une invocation au sommeil ou au lit du poète, ou simplement d'un poème à un « Amour mouillé », il est impossible de dégager l'influence italienne de l'influence française, sauf les quelques traits français que nous avons cités plus haut, et d'autres traits italiens que nous n'avons pas besoin de discuter dans cette étude. On voit donc que l'influence nettement française se borne à quelques traits qu'on saisit par ci par là dans les poésies de Sidney, des traits qui ont été quelquefois si bien remaniés par lui qu'on s'aperçoit à peine de leur origine étrangère, et qu'on peut dire qu'ils sont devenus siens.

De même que pour ses poèmes, Sidney s'est servi pour son *Arcadie* de divers éléments étrangers qu'il a adaptés à ses propres fins. Il s'est inspiré surtout des *Ethiopiques* d'Héliodore (probablement par l'intermédiaire de la traduction d'Amyot), et des *Amours de Leucippe et de Clitophon* d'Achille Tatius. Il était pourtant au courant d'œuvres plus modernes, et a subi l'influence de l'*Arcadia* de Sannazar et de la *Diane* de Montemayor.

Or pour l'influence française, la question dépend en grande partie d'un problème dont on n'a pas encore trouvé la solution. L'*Amadis de Gaule* était-il à l'origine la traduction portugaise ou castillane d'un roman français ? Ou était-ce un roman composé à l'aide de morceaux de divers anciens romans français qu'on a liés ensemble ? Ou, d'un autre côté, était-ce un roman qui mérite la qualification d'« original », quoiqu'il soit évidemment d'une inspiration française ? Quoi qu'il en soit, il est certain que beaucoup de la matière de l'*Amadis* dérive des romans français de la Table Ronde. Or, il est hors de doute que cette épopée de la féodalité, « le meilleur de tous les livres de ce genre qu'on ait jamais écrit » comme Cervantes l'a si bien dit, Sidney l'a lu soit dans l'original espagnol (parce que Sidney savait cette langue), soit dans une traduction française, et l'a apprécié à sa très haute valeur. A ce propos, citons ce qu'il en a dit lui-même dans son *Apologie*. « Truly I have knowen men, that even with reading *Amadis de Gaule* (which God knoweth wanteth much of a perfect Poesie) have found their hearts mooved to the exercise of courtesie, liberalitie and especially courage (1). » Profondément attiré qu'il était par son esprit chevaleresque et par son côté moral, il n'en imite cependant dans son *Arcadie* ni les éléments surnaturels, ni ce qui lui paraissait d'une invraisemblance absurde. Au contraire, dans ces épisodes tels que le renvoi de Phalantus par Artesia, et le combat entre Dametas et Clinias, Sidney semble tourner en ridicule certains aspects de la chevalerie du moyen âge.

Depuis une quarantaine d'années, bien des études ont été consacrées à l'examen des sources de l'*Arcadia* de Sidney, parmi les-

1. *An Apologie for Pœtrie*: éd. E. Shuckburgh, Cambridge, 1928, p. 26.

quelles il faut mentionner surtout celles de Wolff (S. L.) (1), de F. Brie (2), de Brunhuber (K.) (3) et de Moody (W. V.) (4). Celui-ci affirma le premier que Sidney a trouvé dans l'*Amadis* l'intrigue principale de son *Arcadie*, et la plupart des épisodes les plus frappants, composant, dans l'ensemble, à peu près le tiers de l'ouvrage entier. Moody parle ici de la nouvelle *Arcadie* seulement, mais il en était déjà de même pour l'ancienne, quoique Sidney, en refaisant son roman, y ait ajouté plusieurs épisodes (livre I, chapitres 10, 11, 15-17, par exemple) qu'il a tirés de l'*Amadis*. Résumons ici les conclusions auxquelles ces chercheurs ont abouti.

En premier lieu, citons le fait que Sidney a trouvé bon de donner deux héros à son *Arcadie*, Musidorus et Pyrocles. Cela n'a rien d'extraordinaire, sans doute, mais l'histoire de beaucoup de leurs faits et gestes trouve déjà son pendant dans le onzième livre du roman de Lobeira. Au chapitre 3 on nous raconte la naissance et l'éducation de Rogel de Grèce et de son cousin Agésilan, et il faut remarquer que ces deux princes ont les mêmes relations de sang et de caractère que les deux héros sidnéiens. Écoutons le traducteur Jacques Gohory (5) à ce propos : « Or n'y eut en son temps Chevalier au monde que Rogel ne devançast beaucoup de courtoisie et prouesse, fors Agesilan son cousin, lequel en toutes bonnes parties le costoyoit de si pres, qu'ils sembloient à maintes gens voler quasi tout d'une aelle ». Et encore (*ibid.* f. XI) « Au bout du sixième an [Agesilan fut] de son gré mené à Athenes, et assorty de bons maistres... Comme Agesilan estoit si attentif à ses estudes : le fort Anaxartes envoya pareillement son filz a Athenes nommé dom Erlanges d'Espagne à fin qu'ilz aprinsent ensemble ». Au chapitre XV du même livre nous trouvons en tête le résumé suivant : « Comme le prince Agesilan s'enamoura de Diane par la seule veuë de son ymage [de même l'*Arcadie*, livre I, où Pyrocles s'éprend de Philoclea à la première vue de son portrait]. Et du

1. *The Greek Romances in Elizabethan Prose fiction*, New-York, 1912.

2. *Sidneys Arcadia*, Strassburg, 1918.

3. *Sidneys Arcadia und ihre Nachlaufer*. Nürnberg, 1903.

4. *An Inquiry into the Sources of Sir Philip Sidney's Arcadia*. Thesis, (unpublished) Harvard, 1894.

5. Paris, 1560, in-8°, feuille VIII.

conseil que Dom Erlanges d'Espagne son compagnon luy donna ». Et voici le sage conseil (1) : « Nous sommes tous deux encores sans poil au menton : nous nous acoustrerons en damoysselles et en ce habit nous irons presenter nostre service à la royne Sidonie pour nous donner à sa fille. » (Ils se donnent pour des ménétriers. De même Zelmane joue souvent du luth). Dans l'*Arcadie* de Sidney, les aventures de Musidorus et de Pyrocles suivent le plus souvent un train pareil. Mais, nous objectera-t-on, Sidney a changé bien des détails dans son récit. Soit. La raison n'en est pas difficile à trouver. Sidney s'est inspiré en même temps d'autres épisodes de ce même onzième livre qu'il a mêlés aux précédents. En voici les plus importants, résumés par le traducteur lui-même (2). « Comme Darayde partye du Royaume de Tessalie, fut par fortunal lancée au Royaume de Galdap, et de ce qui l'y avint. » (Il faut ajouter que Darayde est jetée sur la côte à la suite d'un orage en mer, comme Musidorus et Pyrocles le seront plus tard). « Du roy Galinides de Galdap amoureux de Daraide, jusques à en perdre le sens » (3), et finalement le chapitre suivant : « Des tours d'extreme affection dont usa la royne Salderne à Daraide » (4). N'est-il pas évident que Sidney a été tellement séduit par cet épisode ingénieux, qu'il a copié fidèlement cette situation, et a rendu Basilius et Gynecia tous les deux amoureux fous de Zelmane (Pyrocles) ? Il a copié cette intrigue pour en faire le nœud de son roman, mais il a supprimé bien des détails qui pouvaient choquer le goût anglais. Nous lisons dans l'*Amadis* (5), par exemple, que le roi « continua ceste rigoureuse diette et abstinence, sans prendre aucun repos nuyt ne jours, dont fut son cerveau tant mat et attenué... que son sens se troubla, se mit à faire tant de folies et grimaces hydeuses qu'on l'enferma en une chambre. » Basilius, certes, commet bien des folies dans son amour pour Zelmane, mais il ne devient pas fou à enfermer ! Sidney en a fait de même pour Gynecia. Salderne, la reine amoureuse de Daraïde, perd tout

1. *Amadis*, trad. Gohory, livre XI, feuillet XLVIII v^o.

2. *Ibid.*, livre XI, ch. 83, feuillet CCXLVI.

3. *Ibid.*, ch. 84, feuillet CCXLVIII.

4. *Ibid.*, ch. 85, feuillet CCLIII.

5. *Ibid.*, feuillet CCLII.

sentiment de modestie dans l'excès de son ardeur. Elle met ses plus riches atours et s'en va rendre une visite nocturne à la chambre de Daraïde. Lorsque celui-ci l'a repoussée à plusieurs reprises, « elle se jette sur son lit auprès de luy, l'embrassant derechef, toute tremblant d'ardeur » (1) et l'implore d'étancher sa soif. Sidney a créé dans le personnage de Gynecia, une reine qui paraît à côté de Salderne, un véritable parangon de modestie.

Voilà donc pour l'intrigue principale. Une lecture rapide des chapitres du premier livre de l'*Arcadie* dans lesquels l'élément chevaleresque domine, nous donne à penser que, pour la plupart des épisodes, Sidney a tiré son inspiration de l'*Amadis*. Voici à ce propos quelques précisions. Lorsque Palladius accompagné d'un seul écuyer Clitophon, s'en va à la recherche de son cousin qui a disparu on ne sait où, ils rencontrent au cours de leurs aventures un carrosse gardé par douze Chevaliers qui leur livrent combat et qui sont vaincus (c'est l'équipage de la reine Hélène de Corinthe, qu'ils trouvent en train de contempler de toute la force de son amour le portrait de son bien-aimé Amphialus qui l'a fuie); (*Amadis*, I, 22. Il ne s'agit pas en fait d'un portrait, mais d'un tombeau de marbre orné de l'effigie d'un roi couronné); lorsque Pyrocles essaie de protéger le chevalier infidèle Pamphilus, des tortures infligées par neuf femmes qu'il a trompées, Sidney n'a fait qu'adapter des épisodes qu'il avait lus dans l'*Amadis* (2). Ce dernier épisode nous offre encore un exemple d'un changement de détails fait par égard pour la bienséance. Tandis que dans l'*Amadis* le chevalier infidèle est tout nu, chez Sidney il porte une chemise. Il nous semble que ce petit changement est très significatif.

Une des plus belles parties de l'*Arcadie* est celle qui décrit les tournois qui ont lieu près de la loge de Basilius. Phalantus, champion de la beauté d'Artesia, vient défier les chevaliers d'*Arcadie* de défendre l'honneur de leurs dames en combattant avec lui en lice. Il les vainc l'un après l'autre jusqu'à ce que l'amazone Zelmane le défasse à son tour. Ces épisodes (qui ont sans doute inspiré Scott pour ses romans historiques deux siècles plus tard), il

1. *Ibid.*, feuillet CCLV.

2. *Amadis*, livre XI, ch. 72. Brunhuber, p. 16.

semble que Sidney les ait trouvés dans les livres VII et XI de l'*Amadis*. Voici le résumé du chapitre 38 (livre XI). « Comme arriva à la cour un beau jeune Chevalier menant la duchesse de Baviere : et de la requeste qu'ilz firent à la royne Sidonie. » Ici même genre de situation, mêmes défis, mêmes combats dont Sidney s'est servi pour composer un beau récit dans le meilleur goût des romans de chevalerie du moyen âge.

Nous nous apercevons de pareils échos de l'*Amadis* lorsque Zelmane donne un rendez-vous à Basilius, et qu'il y envoie à sa place Gynecia déguisée dans les vêtements de l'amazone (1) ; lorsque le chevalier Amphialus, tout mélancolique, s'en va dans la forêt chercher la solitude, lorsqu'il ordonne à son écuyer de le quitter sous peine de mort, et qu'il abandonne son armure que Pyrocles trouve et revêt (2) ; lorsque celui-ci se bat avec Ismenius au sujet de cette armure ; lorsque Musidorus et Pyrocles, quoique prisonniers de la reine Andromana, reçoivent la permission de combattre contre les chevaliers de Corinthe (3) ; lorsque Artesia dédaigne son chevalier Phalantus parce qu'il vient d'être vaincu (4) ; lorsque, enfin, Sidney donne à Pyrocles (déguisé en amazone) le nom de Cleophila dans l'ancienne *Arcadie* (Zelmane dans la nouvelle), il a emprunté le nom d'une reine qui figure souvent dans les livres dixième et suivants de l'*Amadis*.

Pour tous les incidents que nous venons de citer, il est vraisemblable que Sidney ait tiré la notion principale de l'*Amadis*, mais quand on regarde la question de plus près, on voit qu'elle est si compliquée à cause des nombreuses sources où il aurait pu s'inspirer, qu'il est impossible de rien affirmer avec certitude. Voici un exemple très clair et très simple, qui montre combien la question est difficile à résoudre. Pyrocles aperçoit chez Kalandier le portrait de Philoclée et en reçoit le coup de foudre. Voilà, disent les chercheurs de sources, Sidney avait lu l'*Amadis*, et avait trouvé un incident pareil au livre onze, chapitre XV, où « Agesilan s'enamoura de Diane par la seule veuë de son ymage », qu'il a copié et

1. *Amadis*, IX, 3. Brunhuber, p. 16.

2. *Amadis*, II, 2, 3, 6.

3. *Amadis*, XI, 8.

4. *Amadis*, I, 14.

inséré dans son *Arcadie*. C'est possible, mais est-ce certain ? Nullement, et pour plus d'une raison. N'est-ce pas là un de ces thèmes éternels qui appartiennent à tous les temps et à tous les peuples, une de ces situations qui sont connues de tout le monde telles que n'importe qui pourrait les concevoir ? Supposons cependant que Sidney manquât tellement d'originalité qu'il ait emprunté cette situation à une de ses lectures. Il avoue avoir lu l'*Amadis* : nous y trouvons un épisode pareil. S'ensuit-il qu'il se soit inspiré de ce roman ? Il est évident que non, si nous trouvons quelque chose de pareil dans un autre ouvrage qu'il avait pu lire. Or, pour ne parler que d'un roman publié à la même époque, nous lisons dans *Primaléon de Grèce* (1), « Comme dom Douard fils aîné du Roy d'Angleterre s'enamoura de la belle Gridonie, voyant son pourtrait contre un mur ». Voilà précisément la même idée exprimée en termes pareils à ceux de l'*Amadis*. Qui oserait soutenir que Sidney se soit inspiré de celui-ci et non du *Primaléon* ? On verrait par la suite, par d'autres épisodes, nous répondra-t-on. Peut-être bien, mais nous allons voir que la question n'en deviendra pas plus facile à trancher. Dans l'*Arcadie*, Pyrocles se déguise en amazone pour se faire recevoir dans la société de Philoclea, et Musidorus se métamorphose en berger pour faire sa cour à la princesse Pamela. Dans l'*Amadis*, Agesilan et Erlanges s'accoutrent en demoiselles et se donnent pour des ménestrières à la cour de Sidonie. Dans le *Primaléon* nous n'avons que le seul héros Edouard, mais ses faits et gestes, bien plus que ceux des deux princes de l'*Amadis*, nous semblent susceptibles d'inspirer Sidney. Nous apprenons comme il « print le chemin de Constantinople et ce qu'il fait pour avoir veuë de la Princesse Fleride (2) ». Et ce qu'il fit ressemble bien aux manœuvres de Musidorus devenu le berger Dorus dans l'*Arcadie*, car Edouard persuada à la jardinière du palais de le présenter à Fleride, « luy faisant croire que c'estoit un de ses filz, qui s'estoit departit du pays (3) ». Ce qui est plus frappant encore, c'est la situation qui résulte de ce déguisement. Fleride s'éprend de lui et,

1. Traduction française par François de Vernassal. Orléans, 1572, livre I, ch. 50.

2. Version française par G. Landre. Anvers, 1577, livre II, 15.

3. *Ibid.*, II, 16.

de même que Pamela amoureuse de Dorus, elle commence à soupçonner que le paysan est en vérité un prince de haute lignée, et son cœur éprouve le même conflit d'amour et de doute auquel l'âme de Pamela sera livrée plus tard précisément dans les mêmes circonstances. On voit donc bien par ces rapprochements que Sidney aurait pu s'inspirer aussi bien du *Primaléon* que de l'*Amadis*.

M. Brie (p. 308) et M. Brunhuber (p. 19) nous semblent bien hardis d'affirmer que, pour la rencontre du chevalier noir avec le chevalier du phénix, Sidney a tiré son inspiration de l'*Amadis*. M. Brie ne donne aucune indication du chapitre ni même du livre, mais M. Brunhuber, de son côté, cite l'*Amadis* V, ch. 8 et XI, ch. 10. Nous trouvons bien un chevalier noir au livre V, et un chevalier du phénix au livre XI, mais ils ne se rencontrent point, aucun combat n'est livré entre eux. C'est donc sur le seul fait que nous trouvons les désignations « chevalier noir » et « chevalier du phénix » dans l'*Arcadie*, comme dans son célèbre prédécesseur dans la littérature de chevalerie, que MM. Brie et Brunhuber basent leur assimilation ! Mais oublient-ils donc que de tels déguisements fourmillent dans les romans du moyen âge, à tel point qu'ils semblent constituer un trait essentiel du genre ? De même, lorsque M. Zandvoort (1) prétend que le combat de Pyrocles avec le géant de la montagne trouve déjà son pendant dans un des quatre premiers livres de l'*Amadis*, nous voulons bien admettre qu'il y ait dans l'*Amadis* des géants montagnards qui essaient en vain de l'emporter sur les nombreux héros du roman. Mais nous touchons là seulement à un lieu commun littéraire, puisque de tout temps les héros ont été appelés à combattre des géants (qui peuvent habiter dans les montagnes, ou dans d'autres régions suivant les intentions de l'auteur), témoin le combat de David avec le Philistin ! Aucune accusation d'avoir imité l'*Amadis* ne saurait se soutenir en ce cas cité par M. Zandvoort, vu l'absence complète de détails semblables.

Cette question de chercher les sources de certains épisodes peut être encore plus embrouillée et plus épineuse que nous ne l'avons déjà démontré. Nous avons cité d'abord une situation éternelle

1. *Sidney's Arcadia*. Amsterdam, 1929, p. 195.

que Sidney avait conçue vraisemblablement par lui-même, ou qu'il aurait pu puiser aussi bien dans le *Primaléon* que dans l'*Amadis*. Un autre soi-disant emprunt fait à l'*Amadis*, nous venons de le constater, doit être plutôt interprété comme un trait conventionnel du genre. Nous abordons maintenant un épisode que M. Brie prétend rapprocher du chapitre 34 du premier livre de l'*Amadis*, tandis que, de notre côté, nous y voyons une imitation de deux chapitres du livre II ! Voici les faits. Cecropia, voulant se saisir des personnes des deux princesses d'Arcadie, envoie six jeunes filles pour les inviter à aller jouer avec elles dans la forêt. Arrivées à une clairière, elles sont capturées par des soldats de Cecropia et conduites à son château dont la première défense est une rivière. M. Brie (p. 308), fait remonter cet épisode à l'*Amadis*, I, 34, où une demoiselle en deuil paraît à la cour du roi Lisuart, et le prie de lui envoyer des secours pour libérer ses père et oncle prisonniers d'une dame nommée Galdende. Amadis et Galaor s'en vont avec elle accomplir cette mission chevaleresque, mais arrivés chez Galdende, qui habite dans des tentes situées au milieu d'une forêt, ils sont désarmés et faits prisonniers : la demoiselle n'ayant été envoyée que pour leur tendre un piège destiné à les mettre au pouvoir de Galdende. On voit bien que l'idée fondamentale, celle d'enlèvement, est ici la même que dans l'épisode de l'*Arcadie* que nous avons cité plus haut. Mais les enlèvements sont la banalité la plus rebattue des romans de chevalerie, et dans l'exemple présent les différences de traitement sont si manifestes que nous avons cherché ailleurs une source plus vraisemblable. Nous croyons l'avoir trouvée au livre II, ch. 16 et 17 de l'*Amadis*. Nous y lisons (1) « comme le roy Cildadan, et Galaor, à leur deceu furent emportez par douze Damoysselles : et mis l'un en une forte tour environnée de mer, et l'autre en un jardin clos de haultz murs, ou ilz pensoient estre en prison ». Nous n'osons pas soutenir que Sidney ait imité cette partie de l'*Amadis* : ce que nous affirmons ici, c'est que le nombre des demoiselles (douze ici, là où Sidney en introduit six, tandis que M. Brie cite un épisode où il n'y en a qu'une seule), la destination des chevaliers (un château

1. *Amadis* (trad. Herberay), livre II, feuillet CVII, v^o.

fort protégé par une rivière dans l'*Arcadie*, ici « une forte tour environnée de mer », alors que Galdende enferme les chevaliers enlevés dans de simples tentes mobiles situées dans une forêt), nous permettent de croire que si le romancier anglais a été influencé ici par l'*Amadis*, et nous en doutons fort, c'est plutôt dans le livre II que dans le premier qu'il a trouvé sa source.

On a parfois essayé d'expliquer l'*Arcadie* comme un roman à clef. Cette théorie aussi intéressante qu'invraisemblable devient tout à fait séduisante quand on l'applique au personnage sinistre qui domine tout le troisième livre, à Cecropia. Cette femme, proche parente du roi Basilius, mère du prince Amphialus, ambitieuse pour lui, athée, douée d'une subtilité diabolique en même temps que d'une volonté inébranlable, cette femme qui cherche à gouverner Basilius et son pays en contraignant la princesse Philoclea (ou bien sa sœur Pamela, cela lui est complètement indifférent) d'épouser bon gré, mal gré, son fils Amphialus, cette femme machiavélique n'est autre que Catherine de Médicis ! Celle-ci ne veut-elle pas pousser Elisabeth d'Angleterre à épouser un de ses fils (n'importe lequel !) afin par ce moyen d'assujettir son pays à son propre pouvoir ? Avouons que c'est là un rapprochement ingénieux !

Les faits que nous avons cités plus haut semblent prouver à l'évidence que pour l'intrigue aussi bien que pour bien des épisodes chevaleresques de son roman, Sidney a souvent puisé à la source de l'*Amadis*, œuvre qui, si elle n'était pas d'origine française, avait dans une très large mesure tiré son inspiration des romans français du moyen âge. L'*Arcadie*, toutefois, n'est pas simplement un roman : c'est en même temps un traité politique et moral. Ici encore Sidney s'est montré emprunteur assidu, car on trouve la plupart de ses idées chez les Grecs et les Romains. Il est très difficile de retrouver l'influence de prosateurs français, tels que Bodin et Du Plessis Mornay, chez lui. Bien qu'on soit certain qu'il les ait lus (il a même conseillé à son frère Robert de lire Bodin avec une attention particulière), on ne trouve dans l'*Arcadie* nulle trace de ce qu'ils avaient écrit d'original. Si par exemple, Sidney insiste sur les liens qui doivent exister entre la politique et l'éthique, il tient cette idée plutôt d'Aristote que de l'auteur des *Six Livres de la République*. Il en est de même pour Scali-

1/ ger (1). Celui-ci parle, dans sa *Poétique*, avec un profond mépris des trois sortes de Multitudo, Agrestis, Urbana et Militaris. On a souvent reproché à Sidney de partager cette conception étroite de la société humaine. Il la tirait pourtant des anciens, plutôt que de l'éminent philologue du xvi^e siècle, quoiqu'il ait parlé avec grand respect de Scaliger dans son *Apologie*. Or, il est possible que, d'un autre côté, l'auteur des *Poetices Libri Septem* ait exercé une profonde influence sur la nouvelle *Arcadie*. Sidney en refaisant son roman a changé son style narratif qui, de direct qu'il était en général, est devenu presque toujours indirect. En d'autres termes, tout le récit se fait par l'intermédiaire d'un observateur qui décrit les impressions qu'il reçoit. Or, on peut se demander ce qui a poussé Sidney à adopter cet autre style si compliqué, si difficile à cause des nombreux fils qu'il faut tisser ensemble. Il est indiscutable qu'en refaisant son roman de fond en comble, il a eu les *Ethiopiennes* d'Héliodore devant les yeux, et qu'il les a imitées comme un modèle du style narratif. Il nous semble vraisemblable qu'il a suivi les conseils de Scaliger, qui avait déclaré dans sa *Poétique* (III, ch. 96) qu'Héliodore nous présente un excellent modèle de style. « Hanc disponendi rationem splendidissimam habes in Aethiopica historia Heliodori ». Cette donnée est trop ténue pour nous permettre d'y voir plus qu'une probabilité : ce n'est après tout qu'une hypothèse intéressante.

Quoi que nous en décidions, la conclusion générale sur l'originalité de Sidney dans son roman reste la même. Comme pour ses poésies, il a tiré son inspiration d'un peu partout dans ses lectures, et pour le tiers de son *Arcadie*, il n'a fait qu'adapter (pour ne pas dire copié) des épisodes de l'*Amadis de Gaule*. Ce qu'il y a d'original dans l'*Arcadie*, c'est surtout sa façon de traiter tant d'éléments différents, la forme nouvelle qu'il leur a donnée.

Il en est de même pour son *Apologie*. Nous y trouvons les anciens cités partout, et même quelquefois des auteurs modernes.

1. J. C. Scaliger était italien par sa naissance (1484), et par son éducation, mais il habita la France pendant les trente dernières années de sa vie, et c'est à Agen qu'il composa ses œuvres sur Théophraste, Aristote et Hippocrate aussi bien que celles qui sont intitulées : *De Causis Linguae Latinae* et *Poetices Libri Septem*. Nous le considérons ici, donc, comme un auteur français.

Parmi ceux-ci on remarque surtout J. C. Scaliger, qu'il nomme « savant philosophe » et met avec François I^{er} et Théodore de Bèze au rang des protecteurs des muses. Il le cite avec un si grand respect qu'on pourrait supposer que sa *Poétique* a exercé une grande influence sur lui. Pourtant, puisqu'ils se sont tous deux inspirés dans une très large mesure des anciens, l'influence directe de Scaliger lui-même se discerne assez rarement. Voici les quelques endroits où il semble qu'elle se soit exercée.

Lorsque Sidney affirme, par exemple, que c'est le propre du poète « to teach and delight » (1), n'est-il pas loisible de croire qu'il s'est souvenu d'un des préceptes des *Poetices Libri Septem* : « Hic enim finis est medius ad illum ultimum qui est docendi cum delectatione, Namque Poeta etiam docet, non solum delectat » ? De même quand Sidney énonce la thèse que la poésie est supérieure à tout autre art, il l'appuie par cette affirmation que, à l'encontre de l'historien, de l'orateur, ou du médecin par exemple, le poète seul est un véritable créateur, parce qu'il n'est pas comme eux soumis aux lois de la nature, mais qu'il peut, libre de toute restriction, donner carrière à son imagination, à son invention, l'auteur de l'*Apologie* se fait l'écho de Scaliger qui a déjà avancé la même conception dans sa *Poétique* I, 1 (2).

Faut-il qu'un poète écrive en vers ? Sidney (*Apologie*, p. 36), admet bien qu'on puisse être poète sans écrire en vers, et qu'on puisse versifier sans montrer le moindre génie poétique : mais c'est là une réponse de Normand, et il tranche la question en citant le nom de Scaliger et son opinion : « la notion de versification est inséparable d'avec le nom de poète » (cf. *Poet.* I, 2 : En effet Scaliger avait dit : « Poetae igitur nomen non a fingendo, ut putarunt quia fictis uteretur ; sed initio a faciendo versu ductum est »).

Sidney suit Scaliger de très près également lorsqu'il parle de Virgile et d'Enée. Dans la conclusion de l'*Apologie*, l'auteur conjure le lecteur de « croire, avec Scaliger, que les préceptes d'aucun philosophe ne peuvent rendre plus vite un homme honnête que la lecture de Virgile (3) ». Chez celui-ci c'est surtout Enée que Sidney

1. *Apologie for Poetry*. Ed. E. Shuckburgh, Camb., 1928, p. 10 et note p. 86 ; cf. Scaliger, *Poetices* (S. l., 1581, in-8°), liber I, caput I.

2. V. *Apologie*, p. 8 et note p. 83.

3. *Apologie*, p. 62 ; Scaliger, *Poet.*, p. 36.

trouve admirable, car il en parle à plusieurs reprises : « Un excellent homme à tous les points de vue », dit-il de lui, « un modèle parfait à imiter », et encore, « qu'Enée soit gravé sur la tablette de votre mémoire », et il consacre un passage très éloquent à la description de la grandeur d'âme de ce héros dans toutes les vicissitudes de sa vie mouvementée. En tout cela il imite Scaliger, qui fait d'Enée un pareil éloge dans son livre III aux chapitres 2, 12 et 20, surtout au chapitre 12, où Scaliger fait une analyse détaillée des mérites uniques du héros virgilien : « Est autem fortitudinis vel species, vel perfectio magnanimitas. Ea est virtus quae nihil sordidi vel probat, vel patitur (1). »

On voit donc que pour la composition de son *Apologie*, comme pour celle de ses sonnets et de son roman, Sidney ne s'est pas fié uniquement à son propre génie.

En vérité, le seul jugement équitable qu'on puisse formuler sur cette question des influences étrangères sur Sidney, c'est que s'il n'a pas plagié l'esprit d'autrui, il a au moins imité, ou adapté, les œuvres des anciens grecs et romains, des Italiens et des Français. Cependant il a su si bien refondre tous ces éléments étrangers, il a réussi si souvent à donner des formes nouvelles à de vieilles matières, que ses œuvres paraissent bien anglaises, et portent l'empreinte de sa propre personnalité. Bref, quoique souvent un imitateur, il a montré de l'originalité (2).

1. *Poetices*, p. 237.

2. Pour l'influence possible de Marguerite de Navarre et d'Antoine du Verdier sur Sidney, voir notre chapitre VI, sur l'influence de Sidney en France, où il en sera question sous un autre rapport.

CHAPITRE IV

LES TRADUCTEURS FRANÇAIS DE L'ARCADIE DE SIDNEY

Sous le règne d'Elisabeth les relations politiques, commerciales et même savantes entre la France et l'Angleterre semblent avoir été assez étroites. Gouvernée par l'esprit fort et subtil de cette reine admirablement douée, l'Angleterre jouissait d'une considération jusqu'alors inconnue pour elle dans les conseils de l'Europe. De là se fit voir de tous les pays européens un va-et-vient continuel d'ambassadeurs, et envoyés catholiques aussi bien que protestants, chargés de rechercher l'alliance de ce royaume devenu si puissant. Certains d'entre eux avaient même pour mission de négocier un mariage avec sa souveraine, d'autres voulaient simplement s'assurer la neutralité de l'Angleterre si la guerre venait à éclater sur le continent.

Les guerres de religion, quelque néfastes qu'elles aient été pour les pays qui en ont souffert, n'ont fait que resserrer les liens entre la France et l'Angleterre, car de même que les Catholiques anglais proscrits se sont réfugiés à Douai, à Reims, à Paris par exemple, de même de nombreux Protestants persécutés dans les domaines du roi très chrétien, ont passé la Manche et se sont installés dans cette nouvelle terre promise. Les simples curieux étaient, cependant, rares et peu distingués, car ce n'était pas pour leur plaisir d'abord que Ronsard, Brantôme, Du Bartas, Du Plessis Mornay ont entrepris le voyage hasardeux d'Angleterre. Les voyageurs français étaient rares, mais il existait des guides à leur usage, celui de Paradin en latin publié en 1545, et celui de Perlin en français paru en 1558. Il semble néanmoins que l'Angleterre ait été alors pour tout Français un pays inconnu, à part ce qui était

purement superficiel. La preuve, c'est qu'aucun des voyageurs n'a laissé le moindre témoignage d'avoir appris l'anglais, et étudié les richesses littéraires du pays. Sans doute, Du Bartas a fait l'éloge de « milord Cydné », de Sir Nicholas Bacon, et de Sir Thomas More ; nous avons déjà constaté que ce témoignage fait preuve plutôt d'ignorance que de savoir. Il en est de même de Ronsard. Claude Binet, son biographe, affirme que le poète avait appris l'anglais dans la perfection, mais il n'y en a pas le moindre vestige dans ses œuvres. Comme Du Bartas, il chante les cygnes de la Tamise, et fait allusion à un homme d'Etat, mais de la littérature anglaise, pas un seul mot ! Comment auraient-ils appris l'anglais ? Aucune grammaire anglaise à l'usage des Français n'avait encore paru, aucun dictionnaire anglais-français ne sera publié avant 1632. Il semble que le seul manuel utile ait été celui de Jacques Bellot publié en 1580 sous le titre : *Maistre d'escole anglois pour les naturels françois et autres estrangers...* suivi en 1595 par une réadaptation appelée *Grammaire angloise et françoise*, publiée à Rouen. Mais est-il croyable qu'un Français noble, homme du monde ou savant, ait voulu se servir d'un livre destiné à apprendre un anglais commercial aux marchands rouennais ? Nous en doutons fort. Quel besoin y avait-il d'apprendre l'anglais ? Tous les érudits savaient s'exprimer en latin, tous les gens du monde, croyait-on fermement depuis la conquête normande, parlaient un français bizarre mais à peu près compréhensible. Et pour les autres, les Anglais qui ne savaient ni le latin, ni le français, ce n'était pas la peine d'apprendre leur « sot baragouin », leur « patois bourru et vilain » (1), leur ignorance accusait nettement leur insignifiance. Henri Estienne, quoiqu'il ait eu des amis anglais, qu'il ait dédié son *Nouveau Testament* à Philip Sidney, reconnaît, dans la préface de sa *Precellence du langage François*, l'italien et l'espagnol seuls comme des rivaux du français. Il passe l'anglais complètement sous silence. Cet idiome barbare n'avait-il donc pas d'amis parmi les nombreux Français qui étaient en rapports avec ceux qui le parlaient ? Si, mais à en juger par le nombre de livres an-

1. Saint-Amant : *Œuvres complètes*. Paris, 1855, t. II, p. 461 ; expressions déjà citées par M. Ascoli : *La Grande Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle*, t. II, p. 16.

glais qu'ils ont traduits (une simple demi-douzaine), ils étaient infiniment rares. Nous allons voir au surplus, que parmi ces quelques ouvrages traduits en français, pas un seul n'était une œuvre proprement littéraire, et cela à une époque où la traduction d'un livre français était en Angleterre un fait de tous les jours. Ce phénomène paraît presque incroyable, mais il n'en est pas moins vrai.

Il existait pourtant quelques Français assez courageux pour tenter cette entreprise hasardeuse de présenter au public français des livres traduits de l'anglais. Ces premières traductions cependant montrent combien on se désintéressait de l'Angleterre et de sa littérature, car c'étaient des récits de voyages, non pas en Angleterre, mais au Nouveau Monde. En somme, ce fait n'a rien d'étonnant, parce que les traducteurs étaient Huguenots, et le rêve de ceux de la religion réformée, c'était de refaire ailleurs leur vie, d'être indépendants, mais de conserver leur culture française. Or cela n'était possible que dans les pays d'Amérique que les Espagnols n'avaient pas encore rendus leurs. On comprend donc pourquoi un calviniste champenois nommé Nicholas Pithou a traduit le second voyage de Frobisher, sous le titre : *Navigacion du capitaine Forbisher, Anglois, ès régions de West et Nord-west en l'année MDLXXVII* (Genève, 1578) (1). Dix ans plus tard il parut un ouvrage semblable sur les explorations des Anglais menées par Grenville en Virginie, bientôt traduit et publié à Francfort sous le titre : *Merveilleux et estrange rapport, toutesfois fidele, des commodités qui se trouvent en Virginia* (Ascoli, *ibid.*, p. 184). Nous ne savons rien de l'accueil qu'ont reçu ces deux traductions, mais il faut supposer qu'il a été plutôt froid, car elles n'ont pas été rééditées, et personne n'a imité cet exemple.

A part des écrits de polémique traduits en français pour des objets politiques ou religieux, tels que la *Harangue du Chancelier d'Angleterre* (Cologne, 1581, in-4°), et celui que nous avons cité dans notre premier chapitre, *La Vie Abominable, Ruses... de my lord de Lecestre* (S. I., 1585), il ne nous reste qu'à mentionner une *Pieuse Méditation du roy Jacques VI* (La Rochelle, 1589), traduite

1. Ascoli, *La Grande-Bretagne devant l'opinion française, depuis la guerre de Cent ans, jusqu'à la fin du XVI^e siècle*. Paris, 1927, in-8°, p. 183.

de l'écossais par François de Gorris. Il est vrai que Nash s'est vanté d'avoir été traduit en 1594, mais, puisque la traduction de son *Pierce Penniles* a toujours été introuvable, on ne fait point foi à sa prétention. Voilà donc les seuls livres anglais qu'on ait traduits en français jusqu'à la mort d'Elisabeth en 1603. Des ouvrages anglais proprement littéraires on ne pouvait avoir la moindre notion : on ignorait complètement que la littérature anglaise de cette époque n'était nullement inférieure à la littérature française. Nous allons voir maintenant par qui, et par quels moyens, les premières connaissances des ouvrages littéraires anglais ont été propagées outre-Manche.

Peu après la mort d'Elisabeth, Henri IV. envoya M. de Rosny en Angleterre auprès de son successeur. Sa nombreuse suite comptait un jeune Huguenot parisien, de bonne famille, nommé Jean Loiseau de Tourval. Il était fort instruit, possédant le latin, l'italien, l'espagnol et une connaissance étendue de leur littérature, mais comme presque tous les attachés d'ambassade français en Angleterre, il ignorait complètement l'anglais. A l'encontre de ses compatriotes, cependant, Tourval voulait l'apprendre, avec quel succès nous verrons plus loin. Il était protestant et de bonne naissance, donc il lui était facile de se faire des relations avec des Anglais cultivés, et puisqu'il avait été appelé en Angleterre pour servir de traducteur à Jacques I (témoin la dédicace que Tourval a adressée en 1610 au comte de Salisbury, en publiant ses *Caracteres des Vertus et des Vices*, où il affirme avoir été « le premier Estranger qui jamais passa en Angleterre à cet effet »), il avait sans doute ses entrées dans certains milieux officiels.

Il est à craindre que, une fois établi à Londres, ses nouvelles occupations ne lui aient fait oublier ses devoirs d'amitié envers ses compatriotes maintenant si éloignés. Nous avons trouvé à la Bibliothèque Inguimbertaine à Carpentras (1) les copies de quelques lettres que son insouciance avait fait écrire, en 1606, à Peiresc, le grand savant provençal, et à un de ses amis, M. de Montmartin. Peiresc se plaint d'avoir été oublié par Tourval, puisqu'il lui a déjà écrit trois fois sans recevoir de réponse. Il le prie, en usant de termes très flatteurs pour le jeune homme, de bien vou-

1. MSS. vol. n° 1809, fol. 435 et suiv.

loir le mettre au rang de ses correspondants, et lui mander, quand bon lui semblera, des nouvelles d'Angleterre. Recevoir des nouvelles de partout sur tous les sujets imaginables, voilà la grande passion de la vie de Peiresc, et son énorme correspondance conservée jusqu'aujourd'hui, constitue la meilleure preuve du succès qui a couronné sa poursuite du savoir. Peiresc voulait peut-être faire de Tourval son correspondant londonien, honneur que le jeune homme refusa, si l'on en peut juger par l'absence complète d'autres lettres à son adresse parmi les papiers de Peiresc. Celui-ci avait peut-être un autre dessein encore : il se proposait de faire un voyage en Angleterre, et il comptait sur son jeune compatriote pour rendre son séjour aussi agréable et aussi fructueux que possible. Il semble même y avoir tenu beaucoup, car il persuada à leur ami commun, Montmartin, d'envoyer à Tourval une lettre de recommandation en sa faveur. Celui-ci donc, le 5 mai 1606, envoya à « Monsieur mon singulier amy » de Tourval, « chez le docteur Thoris à Londres », une lettre vantant chaleureusement la profonde science et le caractère aimable de Peiresc. Il prie Tourval de présenter le célèbre bibliophile « aux plus nobles esprits », et à ceux qui possèdent « les plus belles Bibliothèques » d'Angleterre (1).

Peiresc montra des égards pour Tourval dans une lettre écrite à Anvers deux mois plus tard, à l'adresse de Barclay, futur auteur de l'*Argenis*. Dans un post-scriptum, le savant français ajoute : « Je vous supplie de permettre que je baise trez humblement les mains à Mr. du Torval. Je luy ay escrit de Rotterdam, par l'un de ceux du train de Mr. de Montmartres (2). » Il est donc clair qu'il tenait beaucoup à l'amitié du jeune Huguenot installé à Londres.

Nous avons lieu de croire que Tourval s'exécuta de bonne grâce, car Peiresc fit ce voyage, et un an plus tard son frère M. de Vallavez a répété l'expérience. Peiresc rédigea alors une liste des visites de courtoisie que son frère devait rendre. « Il y a encores que vous debvez cognoistre en toute façon et saluer de ma

1. Bibliothèque Municipale d'Aix-en-Provence, MSS. n° 1025, f° 187.

2. *Lettres de Peiresc*, Documents inédits sur l'histoire de France, série II, t. VII, p. 349.

part : Monsieur de Torval, gentilhomme françois qui se tient à Strand, à l'aigle noire, devant l'esquichier (1). »

Si Tourval habitait « devant l'esquichier », c'était pour cause. Son protecteur était le grand Cecil, secrétaire d'Etat, par l'intermédiaire de qui Jacques I^{er} transmettait ses ordres à son traducteur de confiance. Ce pédant royal nourrissait alors un grand projet. Non content d'avoir étonné ses propres sujets de son profond savoir, il se proposait d'éclairer la lamentable ignorance de ceux de ses voisins.

Le premier ouvrage considérable que le roi a chargé Tourval de traduire en français, c'était son *Triplici Nodo triplex cuneus* (1607). A l'insu de Jacques I^{er}, deux traductions secrètes en ont paru en 1608 (2), mais Tourval l'a traduit quand même, quoi que Henri IV en eût interdit l'impression en France, et celle de la réponse qu'y avait faite le cardinal Bellarmin. Tourval, bravant ces défenses, s'est même rendu à Paris en juin, 1609, pour l'y faire imprimer. Son entêtement inspira une vive inquiétude à son ami, Pierre de Lestoile, auteur des célèbres *Mémoires-Journaux*, car à la date de 7 août 1609 (3), il nous dit : « J'estois allé voir, ce jour-là, le dit Tourval (que je cognois), pour le divertir (si j'eusse pu) de la traduction qu'on m'avoit dit qu'il faisoit en françois de l'*Apologie du Roy d'Angleterre* ; mais je trouvay que c'en estoit jà fait, et qu'elle venoit d'estre achevée d'imprimer ici ; et pour ce que j'en craingnois quelque recherche et inconvénient pour lui, il me monstra bon adveu et commandement du roy d'Angleterre pour la faire : lequel toutefois, je me desfierois (comme je lui dis) estre suffisant de l'en garantir au cas qu'on en voulust fascher. » Henri IV, cependant, plutôt diverti qu'irrité par les prétentions polémiques de son frère d'Angleterre, qui d'ailleurs soutenait la cause de tous les rois chrétiens contre les revendications du pape, se garda bien d'intervenir dans cette querelle religieuse, et la traduction de Tourval parut, selon l'original même, en 1609 « à Londres, chez Jean Norton, imprimeur du Roy ès langues estrangeres ».

1. *Ibid.*, t. VI, p. 675.

2. Leyde, in-12° ; et S. l. in-8°.

3. Edition publiée par G. Brunet. Paris, 12 tomes, 1875-1896, in-8° ; t. IX, p. 326.

Ces indications sont complètement fausses, cependant, témoin Lestoile (1) qui, chroniqueur d'une véracité scrupuleuse, nous assure que le samedi, 12 septembre 1609, « l'*Apologie du Roi d'Angleterre*, traduite par le dit Tourval en françois, nonobstant les défenses du Roy, instances du Nonce du Pape, remonstrances et crieries des Jesuites, imprimée en *ceste ville* [i. e. Paris] in-8° (et assez mal) couroit et se vendoit ». L'interdiction faisant alors, comme aujourd'hui, la meilleure réclame pour les œuvres littéraires, les premiers exemplaires se sont vendus à un prix exagéré. Lestoile nous dit qu'il a attendu une semaine pour acheter deux exemplaires au tiers du premier prix.

Ce volume publié par Tourval ne contenait pas seulement l'*Apologie*, mais aussi une longue *Préface*, et une *Refutation des Mensonges et Faussetez de Tortu* (le cardinal Bellarmine). A en croire Tourval lui-même (lettre du 2 juin 1610 au comte de Salisbury) (2), notre truchement de langues étrangères avait été jusqu'alors employé par le roi en sept notables ouvrages. Il nous reste donc à expliquer quels étaient les quatres autres. Il est vraisemblable que Tourval ne parle pas seulement d'ouvrages de Jacques 1^{er}, mais aussi d'autres traductions faites sous ses ordres, par exemple deux opuscules de l'évêque Joseph Hall, dont il avait publié la traduction trois mois auparavant. Or, cet évêque étant alors chapelain du prince de Galles, nous croyons que c'est le roi même qui a donné à Tourval l'ordre de les traduire. Quoi qu'il en soit, celui-ci donne à Lestoile, le lundi 15 mars, 1610, « les *Caracteres des Vertus et des Vices*, avec son *Senèque Chrestien*... dans lequel a force beaux traits et dignes d'estre recueillis, et desquels je me serviray tant plus volontiers que, par le mespris de toutes les choses de ce monde, ils vous tirent et eslevent à l'unique amour et singulier des célestes, vraiment heureuses et parfaites » (3).

Or Lestoile n'était pas porté à se livrer à des enthousiasmes faciles. Nous voyons donc dans cet éloge une critique réfléchie, née d'un esprit lucide. Nous le citons ici pour une autre raison encore : il est remarquable surtout parce que c'est le premier jugement

1. *Ibid.*, t. X, p. 13.

2. Record Office : S. P. 14/55, n° 7.

3. *Mémoires*, t. X, p. 168.

que nous ayons pu relever, chez un écrivain français, d'un ouvrage littéraire anglais.

Si Lestoile estime hautement la matière, il blâme sévèrement le langage du traducteur. « Il a tiré et traduit de l'Anglois de M. Joseph Hall, poursuit-il, mais assez mal, estant marri que son traducteur ne parle meilleur françois, pource que je prévois et crains que son langage n'en dégoute beaucoup de gens. » Nous signalons ici cette condamnation de Tourval avec d'autant plus d'intérêt qu'il sera souvent question de ses talents de traducteur plus tard.

Quels que soient les démérites de ses traductions, Tourval n'en a pas été moins fier de son rôle de truchement de langues étrangères, à tel point qu'il semble croire que personne avant lui n'avait traduit d'anglais en français (voir la dédicace de ses *Caracteres*). Espérons qu'il pêche par ignorance plutôt que par vaine gloriole. Cependant, il faut avouer qu'il s'est montré plusieurs fois porté à l'exagération. Dans la lettre adressée au comte de Salisbury que nous avons citée plus haut, il essaie de faire valoir les peines qu'il a prises au service du roi, les grandes dépenses qu'il a dû faire, les hasards surtout, « m'ayant falu courre de vile en vile inconnu pour l'impression du livre du Roy (1) ». Selon lui, il a dû se tenir caché à Paris pendant trois mois « au desçu de tous, hormis d'un seul Chevalier Anglois » (*ibid.*). Nous savons que c'est là une affirmation inexacte, car Lestoile nous a déjà parlé des visites qu'il lui a faites, avant qu'il n'ait été certain que le traducteur ne serait pas arrêté. Il n'est pas difficile d'expliquer cette exagération : Tourval veut simplement faire augmenter la récompense.

Tourval est un personnage très intéressant non seulement parce qu'il est le premier traducteur assidu d'ouvrages anglais, que c'est lui qui va traduire le premier l'*Arcadie* de Sidney, mais aussi parce qu'il était d'un caractère assez bizarre. Nous pourrions faire plusieurs citations des *Mémoires* de Lestoile à ce sujet (2). Les deux amis se donnaient, se prêtaient des livres et des manuscrits. Tourval lui a « donné, et puis rosté, et redemandé, et enfin rendu... le petit *Bréviaire et Office ordinaire* des Anglois (3) ». Lestoile a

1. Record Office : S. P. 14/55, n° 7

2. Tome IX, p. 342 ; t. X, pp. 13, 36, 92, 169.

3. *Mémoires*, t. X, p. 36.

été un peu indigné par cet incident du *Bréviaire* « donné, redemandé, rosté et enfin rendu », car un peu plus loin il a écrit qu'il l'a rendu à Tourval « par importunité et pour l'appaiser, comme on fait des petits enfans qui pleurent pour ravoïr ce qu'ils ont donné (1) ». Son irritation a dû être profonde, car il a ajouté : « Ceste humeur légère et bizarre, que j'ay reconneu en cest homme depuis peu de temps, convient mal avec la mienne. C'est pourquoy je pense à m'en depestrer ». Il faut que les singularités de Tourval aient été fort ennuyeuses pour que notre chroniqueur doux et aimable ait songé à rompre les liens de l'amitié. Cependant il était trop bon pour lui en garder rancune, car il s'est rétracté par la suite (2). Tourval, dit-il, « tout léger qu'il est, je ne puis que je ne fréquente et aime, pource qu'il m'aime aussi, et que j'ay reconneu en lui un bon cœur, accompagné d'une grande piété et crainte de Dieu ». Voilà donc une belle palinodie qui fait honneur à Lestoile en même temps qu'il rend justice à Tourval.

Cette humeur légère et bizarre qui a tant déplu à Lestoile paraît de temps en temps dans les traductions de Tourval. Ses *Caractères* ont été réimprimés en 1612, et son *Sénèque ressuscité chrestien* a été considérablement augmenté et réimprimé en 1614. En effet, la première édition du *Senèque* n'était composée que de la première des trois « Centuries » des *Meditations and vowes divine and morall* de Hall, tandis que la réimpression contenait la traduction du livre entier. Il faut faire abstraction, cependant, des sentences 91-100 de la « Seconde Centurie », où « le Traducteur a ozé ajouster à ces belles pierreries cy dessus, ces dix hapelourdes suivantes, de sa façon, pour faire la centurie complete. » Son exemplaire de l'original anglais était-il donc incomplet, ou se flattait-il de mieux écrire que l'évêque ? En tout cas, ses additions sont nettement inférieures et peu intéressantes, à l'exception du numéro 97, qui est une condamnation du mensonge et de la vantardise. Tourval y appuie particulièrement sur la difficulté qu'éprouvent ceux qui ont ces défauts, car pour les dissimuler, dit-il, il faut posséder « un grand jugement et une grand' mémoire ». Puisque nous lui avons reproché précisément ces deux

1. *Ibid.*, p. 92.

2. *Ibid.*, p. 169.

défauts, nous sommes tenté de voir dans cette « sentence » un trait autobiographique !

Somme toute, donc, ces deux ouvrages de Jacques I^{er} et les deux autres de Hall que Tourval a traduits, ne constituent qu'un travail assez mince, mais il ne manquait pas néanmoins d'en être très fier. Ce n'était pas sans raison. N'était-il pas en quelque sorte pour ses compatriotes le premier interprète de l'âme anglaise ? Cependant, il ne pouvait pas se contenter de la traduction de ces quelques opuscules, il se sentait l'ambition de traduire l'œuvre la plus célèbre, la plus populaire de l'époque d'Elisabeth, le roman qui allait jouir d'une suprématie incontestée à travers tout le xvii^e siècle, à savoir *The Countess of Pembroke's Arcadia* de Sir Philip Sidney. Il convient d'en dire quelques mots ici, avant d'examiner de près le projet conçu par Tourval.

On connaît deux *Arcadie* : la première fut achevée vers 1580 ; elle circula en manuscrit seulement parmi un public d'élite sociale ou littéraire. Sidney eut pleine conscience des défauts de son ouvrage et se mit à le refaire, mais ses devoirs politiques et militaires, sa mort prématurée l'empêchèrent d'en revoir plus des deux tiers. Avant de mourir il ordonna que son roman fût brûlé, mais on se garda bien de détruire ce livre qu'on estimait un chef-d'œuvre. L'*Arcadie* (c'est-à-dire les deux tiers refaits et le troisième dans son état original) a été donc publiée pour la première fois en 1590, quatre ans après la mort de son auteur. Elle a reçu partout en Angleterre un accueil enthousiaste, dû en partie à la renommée de l'auteur, en partie aussi à ses mérites propres, et même à ses défauts, car à cette époque la complexité, les longueurs, les concetti, les calembours fades n'enlevaient rien au succès d'un roman. Ce mauvais goût n'était pas le propre de cet âge-là, si l'on en peut juger d'après l'*Arcadie*, car celle-ci a été rééditée plus de vingt fois au cours du siècle suivant.

A en croire Tourval, il avait déjà entendu vaguement parler de ce roman avant de traverser la Manche. Ce dont il faut lui faire honneur, c'est qu'il a voulu le lire, comme il avait déjà lu l'*Arcadie* italienne de Sannazar. Mais c'était impossible, comme il nous l'a expliqué lui-même. (1) « Il y a sept ou huit ans que ne sachant

1. Bibl. Bodléienne, MSS Rawlinson D. 920, f^o 366.

pas la langue angloise, et ayant bien peu d'esperance ou aparence de jamais la savoir, j'avoy jetté l'œil sur l'Espagnole [Lope de Vega, 1598]... Mais l'inesperé trepas de la grande Elisabeth m'amenant tout à coup en ce pays ou je failly aussi tot pour mon apprentissage de consulter les sacrez feuillets de l'*Arcadie* Angloise dont j'avoy tant ouy faire de cas, je changeay bientôt d'opinion, et quoy que celle-cy fût beaucoup plus grande et plus difficile... » il s'est projeté de la traduire en français. Après ces trois siècles écoulés, il est presque impossible de se rendre pleinement compte des innombrables difficultés que cette tâche lui présentait. L'*Arcadie* ne compte pas seulement un quart de million de mots, dont beaucoup rares et archaïques, elle contient aussi des milliers de vers, son style est souvent compliqué, tortueux, imagé, fantaisiste. En outre, Tourval n'apprenait l'anglais que depuis peu de de temps, les professeurs d'anglais n'existaient pour ainsi dire pas, et aucun dictionnaire anglais-français ne devait paraître avant 1632.

On ne saurait donc louer trop hautement le courage, voire la témérité de Tourval, qui, ne se laissant nullement intimider par des obstacles en apparence insurmontables, a poursuivi son dessein jusqu'au bout (abstraction faite des vers qu'il n'a pas su traduire faute de génie poétique). Donc entre 1605 et 1611, sa traduction lui paraissait assez satisfaisante, pour qu'il ait songé à composer une dédicace et un avis au lecteur en vue de la publication de l'ouvrage.

Comment sait-on que c'était entre 1605 et 1611 ? Il est vrai qu'il ne nous l'a pas dit aussi précisément lui-même, mais il le laisse deviner. Reprenons la citation que nous venons de faire. « Il y a sept ou huit ans... j'avoy jetté l'œil sur l'Espagnole », c'est-à-dire l'*Arcadie* de Lope de Vega, publiée en 1598. Il s'ensuit donc que la première date possible est 1605. Quant à la dernière, il suffit de continuer la lecture du passage cité : « l'inesperé trepas de la grande Elisabeth » (1603) l'avait amené en Angleterre sept ou huit ans auparavant, ce qui nous fournit la date 1611. A notre vis, il faut placer de préférence la date de sa publication manquée plutôt en 1610 ou 1611 qu'en 1605, pour les diverses raisons suivantes. A part l'immense difficulté que la langue anglaise lui présentait faute de bonnes grammaires et de diction-

naires, à part les obstacles particuliers à l'*Arcadie*, sa longueur, son style compliqué, imagé, etc., est-il probable que Tourval, tout hardi qu'il était, ait été assez téméraire pour offrir au public français un énorme chef-d'œuvre anglais, sans lui avoir préparé la voie, sans avoir lancé des ballons d'essai pour reconnaître si le moment était propice ? Non, évidemment. Or, en mars 1610, il a déjà publié quatre traductions qui se sont vendues malgré l'opposition de l'église catholique. D'ailleurs ces traductions de Jacques I^{er} et de l'évêque de Hall s'adressaient forcément à un public beaucoup plus restreint que celui des lecteurs de romans. Donc, la traduction de l'*Arcadie*, a dû penser Tourval, aurait chance d'emporter un succès infiniment plus gros. D'un autre côté, n'a-t-il pas eu devant ses yeux l'exemple de l'*Astrée*, qu'un public ravi venait de couronner de lauriers ? A tout prendre donc, notre conclusion est la suivante : c'est vers 1607 (date de la première partie de l'*Astrée*) que Tourval a commencé à traduire l'*Arcadie* de Sidney en vue de la publication, et il a essayé de publier sa traduction vers 1610, après son retour de Paris en Angleterre.

Puisque Tourval a écrit jusqu'à la dédicace, comment se fait-il qu'il ait laissé sa traduction inédite ? Il nous a fait la réponse lui-même : l'*Arcadie* était un fardeau trop lourd pour lui, sa copie était « toute brouillée, barbouillée et chaffourrée » (Voir notre Appendice, p. II). En outre, comment aurait-il osé la publier sans avoir traduit les vers ? D'ailleurs, il a bien écrit une dédicace, mais puisque celle-ci ne porte pas le nom de son protecteur, il ne la lui a peut-être jamais présentée. Encore une fois, notre traducteur laisse deviner un fait important, le nom du protecteur, car, en parlant des défauts de sa traduction, il reconnaît, dit-il, « le mauvais traitement que j'ay fait à *votre brave frère* ». C'est donc au frère de Philip Sidney, Robert Lord Lisle, qu'il rendait cet hommage, c'est bien lui qu'il priait de « donner cours » à son *Arcadie*, ou de « la supprimer dès sa naissance » (Appendice, p. I). Si donc le cadet de Philip Sidney a eu connaissance de cette traduction du roman de son illustre frère aîné, il faut croire que Robert Sidney l'a jugée indigne d'être publiée. A notre avis cependant, Tourval ne la lui a jamais montrée.

Se trouvant donc dans l'impossibilité d'achever ou de publier son *Arcadie*, Tourval s'est senti blessé dans son amour-propre

d'interprète de la littérature anglaise, et s'est abstenu désormais de faire des traductions. En 1611, pourtant, il s'intéressait toujours assez vivement à l'art de traduire pour écrire la préface du *Dictionnaire* de Randle Cotgrave. Mais ensuite il n'a plus rien publié que nous avons pu reconnaître comme venant de sa main. Ce n'est pas faute de temps pour travailler qu'il a renoncé à écrire, témoin plusieurs lettres portant sa suscription ou sa signature qui sont conservées à Londres (1). Cette correspondance avec Francis Windebank, un officier des Sceaux, entretenue en français, en espagnol, en italien aussi bien qu'en anglais, ne laisse aucun doute ni sur la vie aisée et heureuse que menait Tourval pendant plusieurs années, ni sur ses grands talents linguistiques. La plus intéressante de ces lettres est celle du 28 septembre 1616 : Tourval l'a écrite en anglais. Il y a employé un vocabulaire si large, et des locutions si souples et si bien tournées, qu'on a de la peine à l'attribuer à un étranger. Tourval d'ailleurs, tenait de moins en moins à son pays d'origine, et s'est fait naturaliser anglais en 1619. L'acte de naturalisation est conservé au Record Office (S. P. 39-10), et c'est une coïncidence singulière que cet acte qui a fait de Tourval un Anglais, est aussi la dernière pièce mentionnant son nom que nous ayons pu découvrir.

Tourval ayant renoncé à faire des traductions, celles-ci sont bien rares pendant la décade 1610-1620. A vrai dire, il n'y en a que deux qu'on peut qualifier de littéraires : le *Pandoste* de Robert Greene, publié en anglais en 1588, et traduit par L. Regnault en 1615 (Paris, in-12), sur l'édition de 1614. C'est donc le premier roman anglais qu'on ait publié en français, quoiqu'il soit postérieur à la traduction de l'*Arcadie* faite par Tourval. A côté de celle-ci, l'ouvrage de Greene n'est qu'une vétille facile à traduire, mais selon H. Potez (2), Regnault y a trouvé l'occasion de faire une multitude de fautes de toute espèce.

Quatre ans après cette traduction, c'est le tour d'un auteur déjà fort célèbre par ses ouvrages latins, Francis Bacon, dont les *Essais* sont publiés en français grâce aux soins de son ami, Sir

1. Record Office, 1. Domestic Series, James I, vols 65, 88, 92, 99.

2. *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1904, p. 42, article sur la traduction de *Pandoste*.

Arthur Gorges. Par une étrange coïncidence, une autre traduction française des *Essais* paraît la même année (1619) à Paris, mais elle a été traduite par Jean Baudoin sur une version italienne (1). On voit donc quelle peine avait l'influence anglaise à s'exercer directement sur les Français, car la première de ces traductions est faite par un Anglais, et la seconde est tirée de l'italien.

Entre temps, les affaires d'Angleterre sont devenues d'une importance capitale pour la France. Le roi Jacques s'étant engoué du projet d'un mariage espagnol pour le prince de Galles, la France vivait sous la menace d'une alliance entre ces deux puissants ennemis. Cependant, le peuple anglais ne partageait pas l'opinion du roi, car il détestait les Français un peu moins que les Espagnols, préférait Henriette-Marie à l'Infante. On a donc, pendant de longues années, débattu la question de savoir qui serait la future reine d'Angleterre, et il va sans dire qu'en France on a tout fait pour détacher l'Angleterre du côté espagnol. Cette question politique de la plus haute importance, les quelques traductions déjà parues, attiraient l'attention du Français instruit sur ses voisins d'outre-Manche. Il est probable que la traduction de *Pandoste* a fait parler du roman cent fois plus célèbre de Sidney, peut-être ce même Jean Baudoin, qui avait traduit les *Essais* de l'italien, a-t-il conçu le projet d'ajouter encore une langue étrangère à une liste qui comprenait déjà le latin, l'espagnol et l'italien. Toujours est-il qu'en 1622, il reçut une pension de Marie de Médicis pour aller en Angleterre afin d'apprendre la langue, et de traduire l'*Arcadie*, ordre unique jusqu'alors dans l'histoire des deux pays. Comme Baudoin est venu plus tard au bout de sa tâche, qu'il a même, à l'encontre de Tourval, réussi à publier sa traduction en 1624-1625, il nous faut dire quelques mots ici de ses antécédents.

Il est né à Pradelles, village du Vivarais, vers l'an 1584. Sorti d'une famille bourgeoise, il fit les études ordinaires à la jeunesse de son état, et ensuite il commença son tour d'Europe. Suivant Sauzet (*Annales de la Société d'Agriculture du Puy*, 1836, p. 161

1. Voir *Revue de Littérature comparée*, oct. 1926. H. W. Lawton, *Notes sur Jean Baudoin*, p. 675 et suiv.

et suiv.) il voyagea en Espagne, en Italie, en Allemagne, et il a laissé des mémoires, longtemps conservés dans sa famille, de son séjour en Italie. De retour en France, il fit son début littéraire en 1606, avec un poème « *Sur l'heureux Baptême de Monseig. le Dauphin, Stances*, qui servit d'appendice à un opuscule intitulé : « *Triomphe et ceremonies du Baptême de Monseig. le Dauphin* »... (Lyon, in-8°). Trois ans plus tard nous le trouvons à Paris, remplissant la charge de lecteur de la reine Marguerite, mais nous ignorons combien de temps il a exercé ce beau métier, car les *Comptes de la Maison* de cette reine qui sont conservés aux Archives Nationales (KK 180, 181), sont incomplets. Cependant, diverses mentions nous apprennent qu'il enseignait la langue espagnole à Sa Majesté, qu'il touchait 120 écus par an, qu'elle lui a acheté un cheval, que lorsqu'il était en procès avec une certaine M^{lle} Fredeville, la reine a payé son avoué, son avocat et même le juge ! (voir K. K. f^{os} 31 v^o, 42 v^o, 47 v^o, 73 v^o, 99 v^o). On devine donc que Baudoin a dû se plaire beaucoup dans cette société de lettrés, de poètes, de philosophes qui rendaient à l'âge mûr de cette reine le brillant, l'éclat de sa jeunesse.

Sous l'influence de ce milieu cultivé, il composa un poème sur « *Les Larmes d'Héraclite* » (Lyon, 1609, in-12), puis, selon Michaud (*Biographie Universelle*) il publia, sous le nom d'Antoine de Baudole, les *Parallèles de Cesar et d'Henri IV* (Paris, 1609, in-4°, donc du vivant du roi). Pourquoi a-t-il changé de nom ? Il nous semble que cet éloge flatteur pouvait déplaire à la reine Marguerite, dont il était lecteur, tout autant qu'il a dû plaire à Henri IV. Donc, il a préféré le publier sous un nom de guerre, libre de se révéler par la suite si la faveur du roi le mettait à l'abri de la colère de la reine répudiée. L'année suivante, il se servit de ce même nom en publiant une traduction de l'« *Histoire de Dion Cassius... abrégée par Xiphilin* » (Paris, in-4°), qui est la première d'une longue série de traductions que Baudoin va publier coup sur coup jusqu'aux dernières années de sa vie, traductions du latin, de l'espagnol, de l'italien surtout, même de l'anglais, si nombreuses qu'on s'est toujours demandé depuis, sur la parole de Tallemant des Réaux, si ses versions n'étaient pas souvent des adaptations de traductions antérieures. De l'homme même nous ne connaissons que la description faite par Pellisson : Baudoin avait une petite taille,

le poil châtain et le teint vif (1). Voilà donc l'homme choisi par la reine mère pour accomplir cette mission extraordinaire, laborieuse et délicate, de traduire en français le chef-d'œuvre de Sidney.

Possédant à fond le latin et trois langues romanes, Baudoin partit plein de confiance en sa facilité linguistique, sans la moindre crainte de l'anglais. Il fut vite désabusé, sans doute, car deux ans plus tard il ne cesse de se plaindre, dans les « Advertissements » des divers tomes de son *Arcadie*, des difficultés dont la langue anglaise est hérissée. On se figure donc avec quelle joie il écouta « un Gentilhomme François de merite et de qualité, qui a pris la peine de m'expliquer tout le premier livre (2) ». Qui était ce compatriote savant et serviable ? Baudoin ne nous le dit malheureusement point, pour la simple raison qu'il ne faisait aucun cas de son concours. Donc, mécontent de son premier assistant anglais, ou plutôt professeur, il a eu recours à un second, parce qu'il ajoute : « Avecque cela j'ay fait en sorte d'en avoir deux versions différentes, afin d'en faire une bonne. Mais comme le langage de ces Traducteurs m'estoit aussi difficile que l'Anglois même », poursuit-il avec ingratitude et méchanceté, « finalement j'ay toujours eu près de moy un de mes amis, à qui cette langue estoit aussi familière que la nostre, il a pris la peine de m'esclaircir des doutes que je puis avoir eües. » Si la traduction de Baudoin n'est pas parfaite, ce n'est pas faute de collaborateurs, ni de labeur consciencieux. Cependant, et voici un trait ingrat que nous devons reprocher à Baudoin, il ne nomme aucun de ces messieurs qui lui ont été si obligeants, si bienveillants. Un autre nom encore est omis pour des raisons plus personnelles : c'est celui d'une demoiselle qui l'a aidé, et qui va devenir sa femme. A nous donc de deviner qui étaient ses collaborateurs.

L'un des deux premiers serait à notre avis Loiseau de Tourval, dont le manuscrit conservé à la Bodléienne contient une dédicace, un avertissement et une traduction de la première partie du second livre de l'*Arcadie*. Or ce « Gentilhomme François de merite

1. Voir *Histoire de l'Académie Française*, Paris, 1858, t. I, p. 240.

2. « Advertissement » de la *Première Partie* de l'*Arcadie*. Paris, juin 1624, in-8°.

et de qualité » (signalement qui pouvait bien indiquer Tourval), a expliqué à Baudoin tout le premier livre, c'est-à-dire, précisément la partie qui manque parmi les fragments conservés à Oxford, et qu'on s'attendrait à y voir entre les pièces préliminaires et le second livre. Il y a plus ; Lestoile avait déjà condamné le style de Tourval à l'occasion de sa publication des *Caractères de Vertus et de Vices* et du *Senèque ressuscité chrestien* en 1610 (*Mémoires*, X, p. 169). Rappelons les termes exacts : « Il a tiré et traduit de l'Anglois de M. Joseph Hall, mais assez mal, estant marri que son traducteur ne parle meilleur françois, pource que je prévois et crains que son langage n'en dégousté beaucoup de gens. » Voilà maintenant que Baudoin porte un jugement pareil : « le langage de ces Traducteurs m'estoit aussi difficile que l'Anglois même ! » Nous allons voir plus loin que ces deux critiques peuvent bien s'appliquer au style employé par Tourval dans sa traduction de *l'Arcadie*.

Il existe une autre preuve indirecte que Baudoin a eu connaissance de la traduction de Tourval. Dans l'« *Advertissement* » de sa *Première Partie*, quand les détracteurs ont déjà critiqué sévèrement sa version, il les traite d'ignorants et d'envieux, et répond à leurs censures en les priant « sans autre ceremonie, d'achever ce qu'ils ont desja commencé, et remplir ces tables d'attente, qu'ils ont laissées pour les vers ». Il avait donc vu une traduction sans vers. N'est-il pas vraisemblable qu'elle ait été celle de Tourval ?

Grâce au soutien de ses nombreux collaborateurs, Baudoin s'est appliqué résolument à sa traduction, et le 4 mars 1623 son travail était déjà assez avancé pour qu'il se soit fait accorder un privilège. Il avait pourtant un long chemin à faire encore avant l'achèvement, car la *Première Partie* n'a paru qu'en juin 1624, suivie de la *Seconde Partie* en novembre de la même année, et de la *Troisième Partie* en mars de l'année suivante. Entre temps, le bruit courait que Baudoin était incapable de faire une traduction, que celle qu'il préparait ne valait rien, qu'en particulier Baudoin vieillissait sur l'original anglais, qu'il ne traduisait pas les métaphores, qu'il ne s'attachait pas d'assez près aux termes anglais, et finalement qu'il existait une autre traduction qui était infiniment supérieure à la sienne.

De qui était cette autre traduction ? C'est Peiresc qui va nous

renseigner sur ce point, et nous indiquer combien la traduction de l'*Arcadie* agitaient les esprits bien informés de cette époque. Dans une lettre datée d'Aix-en-Provence, le 28 décembre 1623 (*Lettres*, t. I, p. 16), il écrit à Dupuy : « Nous attendrons en grande impatience... la version de l'*Arcadie* de Philippe Sidney, marry neantmoins qu'elle ne soit plus heureuse que ce que l'on vous a faict entendre. » C'est de la traduction de Baudoin qu'il parle, sans doute, car il poursuit : « Il faudroit voir si ce Sr Limerius que cognoit Mr de Villiers Hotman, lequel l'avoit autrefois entreprinse, ne voudroict point lascher la sienne, car puisqu'il est un homme judicieux, infailliblement il auroit mieux faict que l'autre ». Cette question passionnait encore Peiresc un mois plus tard : « J'attendray, écrit-il au même, des nouvelles touchant l'*Arcadie* de Sidney, puisque vous m'en promettez encores... de la part de Mr. Hotman » (*ibid.*, p. 27). Donc, plusieurs mois avant la publication du premier tome de Baudoin, on savait qu'il trouvait son travail très difficile, et qu'un certain Limery projetait de publier une version meilleure.

Ce n'est pas seulement par amour pour la littérature anglaise et pour la réputation de Sidney que Limery se propose comme rival de Baudoin. Il est mû, croyons-nous, par des sentiments beaucoup moins louables. D'abord, puisque Sidney a été le bienfaiteur de tant de Huguenots réfugiés en Angleterre, Limery a honte que l'*Arcadie* soit traduite et publiée en France par un protégé de Marie de Médicis. C'est là le devoir des Huguenots, et il croit que ceux-ci se déshonorent en laissant le champ libre à Baudoin. Cette inimitié de Protestant, cependant, est un sentiment très faible en comparaison d'un autre qu'il éprouve : la haine personnelle. Car c'est lui qui a été un des collaborateurs de Baudoin pour la traduction du premier livre de l'*Arcadie*, c'est lui qui a eu la grande bonté de fournir à Baudoin une des deux versions différentes sur lesquelles celui-ci a pu en faire une bonne, c'est lui qui a été un des deux traducteurs dont le langage était pour Baudoin « aussi difficile que l'Anglois même ». Nous savons tout cela par l'« Avis au Lecteur » de la *Première Partie* de l'*Arcadie*, publiée à Paris chez Fouet en juillet 1625. « L'*Arcadie* avoit esté commencée de traduire par un brave Gentilhomme que ce Demagore [Baudoin] advouë luy-mesme en avoir faict le premier livre, qui est presque

toute la première partie, qu'il dit avoir en quelque réputation ». Donc, nous sommes d'avis que les deux premiers collaborateurs de Baudoin étaient Tourval et Limery.

Celui-ci était ami et correspondant parisien de Camden, le célèbre historien anglais. Une partie importante de leur correspondance est conservée dans un recueil des *Lettres* de Camden (1), où nous trouvons 24 lettres de Limery à Camden, et deux réponses de celui-ci. En outre, nous avons découvert les brouillons de 14 lettres de Camden à son ami français parmi les manuscrits du British Museum (Additional MSS n° 36, 294). Cette quarantaine de lettres, cependant, contient très peu de renseignements d'un ordre personnel, et de Limery, qui se borne en général à mander les nouvelles politiques et sociales de Paris et de la Cour, nous savons seulement qu'il était Protestant, qu'il habitait soit Paris, soit la campagne à vingt milles de distance, qu'il avait des relations avec des attachés de l'ambassade d'Angleterre à Paris, et qu'il vénérât profondément l'historien anglais. Il ne dit pas un mot de Sidney ni de l'*Arcadie*, ce qui n'est pas étonnant puisque la dernière lettre de leur correspondance porte la date 1621, c'est-à-dire deux ans avant que Limery ait pensé à publier sa version.

On peut soutenir une hypothèse très différente et beaucoup moins vraisemblable sur l'identité du rival de Baudoin. La vente des livres, nouveaux ou réédités, constituait une partie si importante de la foire de Francfort qu'on en publiait un catalogue imprimé. Vers la fin de celui de l'automne 1623 (2), on trouve l'item suivant : « *Arcadie de la Comtesse de Pembroke*, composée en Anglois par l'Excell. Chevalier Philippe Sidney en cinq livres, traduit en François par Th. Jacques. » Voilà donc encore un traducteur, Théodore Jaquemot, qui sera bien connu plus tard par les nombreuses traductions des ouvrages de Joseph Hall, qu'il va publier à Genève à partir de 1626. En 1623, cependant, son nom n'a encore paru en aucune traduction, et il paraît que, bien que celle-ci ait été assez avancée, à la date de la rédaction du cata-

1. Publié par Thomas Smith, Londres, 1691, in-4°.

2. *Catalogues Universalis pro Nundinis Francofortensibus Autumnalibus de anno MDCXXIII, hoc est : Designation Omnium Librorum qui hisce Nundinis Autumnalibus, vel novi, vel emendatiores, et auctiores prodierunt.*

logue, pour qu'il en ait pu annoncer la publication, sa version de l'*Arcadie* n'a jamais vu le jour. En tout cas, voilà la seule indication que nous ayons découverte de l'existence de sa traduction. Pourquoi y a-t-il renoncé ? Peut-être comme Tourval, n'a-t-il pas su l'achever, mais plus vraisemblablement parce qu'il a appris que Baudoin avait obtenu, pour la sienne, un privilège qui défendait en France la vente de toute autre traduction de l'*Arcadie*. Peut-être encore a-t-il laissé son travail inédit parce que les ennemis de Baudoin sont parvenus, par une voie qui nous est inconnue, à persuader à Jaquemot de leur prêter son concours. De ces trois hypothèses, cependant, la seconde est de beaucoup la plus vraisemblable. (Naturellement, il n'est pas impossible que cet traduction soit en effet celle de Tourval, mais nous n'avons aucune raison pour ajouter foi à cette hypothèse.)

Quel que soit l'auteur de la version dont on le menace, Baudoin répond avec dédain (« Advertissement » de sa *Première Partie*) : « Ces Messieurs, que je compare aux Cigales, ou au Rossignol d'Antrone, m'estourdissent desja de leur bruit, et pensent me mettre hors de garde, quand ils me font menacer de leur traduction ». Il n'a rien à craindre, pourtant, parce que lui et son libraire possèdent le privilège exclusif pour la publication de l'*Arcadie*. Donc il les invite à finir leur traduction, et à en remplir les lacunes laissées pour les vers.

Les adversaires ne demandent pas mieux que d'achever leur travail et de le publier. Cependant, il y a un grand obstacle à enlever : ils n'ont pas de privilège, et il paraît impossible de s'en faire accorder. Que font-ils donc ? Ils en obtiennent un pour une *Arcadie Françoise de la Nymphé Amarille* (qui n'est autre qu'un résumé des *Bergeries de Julliette* de Nicolas de Montreux), qu'ils espèrent faire vendre à la place de l'*Arcadie* de Baudoin. Pendant que cet ouvrage est sous presse, ils continuent les démarches nécessaires pour obtenir un second privilège pour l'*Arcadie* de Sidney, tentative qui peut-être n'aurait point réussi sans la naïveté de Baudoin lui-même.

La *Seconde Partie* de l'*Arcadie* de celui-ci paraît en novembre 1624. Comme la *Première Partie*, elle contient un « Advertissement au Lecteur » qui débute ainsi : « J'avois dessein d'adjouster icy une Apologie pour la Version de ce livre, afin de monstrier comme

pour le peu de conformité qu'il y a de l'idiome Anglois au nostre, j'ay accommodé les pensées de l'Autheur à la façon d'écrire que nous observons aujourd'huy ; et changé la plupart de ses Métaphores, qui ne peuvent estre receuës parmy nous, quoiqu'en leur langue elles ne laissent pas d'avoir de la grace. Mais je me suis advisé depuis qu'il valoit mieux attendre que tout l'Ouvrage fut achevé de traduire... » Voilà donc un bel aveu d'incapacité ! Il a accommodé les pensées de Sidney, et changé ses gracieuses métaphores. Il ne fallait que cette « Apologie » pour donner gain de cause à ses adversaires, car le premier du mois suivant, on leur accorde un privilège tout semblable à celui de Baudoin, donnant tous les droits de publication au libraire Robert Fouet. Un mois après, celui-ci met au jour une nouvelle *Seconde. Partie de l'Arcadie de la Comtesse de Pembrok* (ornée de jolies gravures et dédiée à M^{me} de Châteaumorand, femme d'Honoré d'Urfé) traduite par M^{lle} Geneviève Chappelain.

Voilà maintenant une amazone qui entre dans cette lice arcadienne. Selon le dire de son libraire, Fouet, elle est très bien équipée pour un combat linguistique. D'abord il lui donne son appui parce qu'elle lui est proche parente (« Advertissement » de cette *Second. Partie*), et « issue d'une race qui nous a produit de grands hommes : voire mesmes des femmes que les Muses ont bien daigné favoriser ». Il néglige malheureusement de nous donner de plus amples renseignements sur cette famille si bien douée, mais qui est aujourd'hui tout à fait ignorée. (Cette famille distinguée serait-elle par hasard celle de Charles Chappelain, libraire-imprimeur ?) Quant à ses connaissances de la langue anglaise, Baudoin a beau vanter ses deux ans passés en Angleterre, puisque M^{lle} Chappelain « a eu l'honneur d'avoir demeuré plus de sept ans en la Cour du Roy de la Grande-Bretagne, à la suite de Madame la Comtesse de Salisberi ». Donc elle « sçait aussi bien l'Anglois qu'elle parle sa langue François » (« Advertissement » de la *Troisième Partie*). Baudoin ose-t-il classer cette docte demoiselle parmi les ignorants et les envieux ? Fouet a sa riposte toute prête. « Si elle n'a pu apprendre la langue du pays où elle a demeuré plus de sept années, et presque toujours avec de grandes Dames : comment je vous prie, en pourroient sçavoir l'Idiome ceux qui n'y ont pas demeuré deux ans, parmy le menu peuple ? »

Cet argument paraît d'emblée sans réplique, mais un moment de réflexion révèle sa faiblesse. En quelle qualité a-t-elle été au service de la comtesse de Salisbury ? Probablement, puisqu'elle est proche parente d'un simple libraire, en celle de femme de chambre ou de gouvernante, employée pour parler français avec la famille. Si elle y a appris l'anglais, c'est surtout le parler courant, et non pas le langage littéraire. Elle est donc très loin de posséder l'anglais de Sidney. Baudoin, au contraire, avant de mettre le pied en Angleterre, sait déjà ce que c'est que d'apprendre une langue à fond, puisqu'il a traduit ou enseigné trois langues étrangères. Au surplus, le seul but de son séjour en Angleterre était de traduire l'*Arcadie*, il s'est donc appliqué à l'étude de l'anglais littéraire en général, et du langage de Sidney en particulier. La traduction de M^{lle} Chappelain, par contre, n'est due qu'à une réflexion après coup.

Notons en passant que le libraire Fouet commet une petite inconséquence lorsqu'il vante l'anglais de sa parente. Nous venons de citer le passage où il déclare qu'elle le sait aussi bien qu'elle parle sa langue maternelle. Dans l'« *Advertissement* » du tome précédent, pourtant, il a avoué, non sans un brin d'orgueil, que « la Demoiselle qui s'est donné la peine de travailler à cette version, n'a point honte de dire qu'elle s'est fait ayder, et qu'elle a monsté sa coppie à des personnes à qui nostre langue et l'Angloise sont parfaitement cogneuës (1) ». Pourquoi donner cette peine à ces personnes anonymes, si elle savait l'anglais aussi bien qu'elles ?

M^{lle} Chappelain s'est donc fait aider aussi, mais comme Baudoin, elle supprime les noms de ses collaborateurs. A notre avis, elle a connu forcément Loiseau de Tourval en Angleterre. Il est même possible qu'il lui ait trouvé sa situation chez la comtesse de Salisbury. Rappelons-nous que Robert Cecil, premier comte de Salisbury (mort en 1612) était l'employeur et le protecteur de Tourval (qui lui a dédié ses *Caractères* en 1610) ; que celui-ci a pu connaître la famille, que l'ami le plus intime de Tourval était Francis Windebank, qui appartenait à une famille depuis longtemps en étroites relations avec les Cecil, et que Tourval, témoin

1. Ces personnes seraient-elles Limery et Villiers-Hotman ?

une lettre conservée au Record Office, (S. P. 14/88, n° 100), a essayé de placer un jeune valet chez Windebank. De plus, il y a des passages où les traductions de Baudoin et de M^{lle} Chappelain se ressemblent d'une façon étonnante (question que nous discuterons amplement plus loin), et c'est alors que leur style, pourtant bien différent de celui de Tourval, se rapproche de très près du sien. Nous avons donc de bonnes raisons pour croire que la version de Tourval était connue aux deux camps de traducteurs rivaux.

Que les collaborateurs s'appellent ou non Tourval, Limery, Jaquemot, du moment que le second privilège est accordé (le 1^{er} décembre 1624), nous sommes témoin d'une véritable bataille littéraire entre Baudoin et Toussaint du Bray d'un côté, et M^{lle} Chappelain et Fouet de l'autre. Puisque Baudoin a déjà publié ses deux premiers tomes, Fouet laisse de côté la première partie de sa traduction pour achever plus vite la seconde, qu'il fait paraître en janvier 1625, dans l'espoir de devancer ses rivaux pour la publication de la troisième. Il y réussit sans difficulté, car la sienne voit le jour le 5 mars, celle de Baudoin dix-sept jours plus tard. La *Troisième Partie* de l'édition publiée par Fouet ne paraît que fort incomplète au mois de juillet, sous l'anonymat d'un « Gentilhomme François » qui est sans doute Limery, l'homme judicieux, dont Peiresc a parlé plus haut. Fouet la publie inachevée, sans doute parce qu'il craint de ne pas pouvoir la vendre s'il attend plus longtemps, car la *Première Partie* de l'*Arcadie* de Baudoin a paru déjà un an auparavant. Le combat se livre avec acharnement au moyen d'« Advertissements » et d'« Avis au Lecteur », pleins de sarcasmes mordants, d'accusations réciproques d'incapacité dont nous avons déjà cité quelques exemples. A un moment donné il risque même de se convertir en un débat public.

Baudoin ayant parlé avec mépris « des personnes qui ne peuvent escrire si l'on ne leur tient la main » (« Advertissement » de la *Seconde Partie*), ses adversaires répliquent que lui-même ne saurait traduire l'*Arcadie* si on ne la lui construisait tous les jours, et que M^{lle} Chappelain, pour prouver qu'elle n'a pas regratté la traduction de Baudoin, est prête à montrer qu'elle sait mieux que lui la langue anglaise, voire qu'il n'oserait paraître pour la parler avec elle, en présence de personnes capables d'en juger. Il faut noter avec quelle habileté les adversaires de Baudoin déplacent la question en lui

jetant ce défi. Il s'agit de la traduction écrite d'un ouvrage littéraire. Or, M^{lle} Chappelain sait le langage des salons, donc on invite le pauvre Baudoin, qui même en parlant français (suivant ses biographes) n'est rien moins que bavard, à prendre part à un débat public ! Le moyen est adroit, mais tout à fait déloyal. Pourtant, il suffit pour jeter de la poudre aux yeux du public, et mettre tous les torts du côté de Baudoin, car, comme on l'a prévu, il n'ose pas relever le cartel. En effet, il a beau leur répondre, dans son troisième « *Advertissement* », en faisant les raisonnements appropriés, il a beau tourner en ridicule leur notion que « la Traduction est un effet de l'esprit d'une personne qui savait simplement parler une langue », il a beau ajouter que « pour s'en acquitter dignement il faut sçavoir les maximes de bien escrire, et joindre à l'usage la connoissance des bons livres », le public est déjà gagné par le beau défi de ses adversaires.

Malheureusement cette ruse indigne n'est pas la seule où l'on fait fi des règles du jeu. Selon le dire de Baudoin (« *Advertissement* » de sa *Troisième Partie*) ses ennemis lui ont volé sa traduction, et il a dû payer de l'argent pour la ravoir. Il lui ont dérobé mot à mot les beaux discours de philosophie ou d'état que contient sa version, ou ils en ont fait une simple paraphrase. Nous traiterons cette question dans notre chapitre suivant avec l'ampleur qu'elle mérite, mais disons maintenant que notre conclusion est nette : aux endroits indiqués, M^{lle} Chappelain a plagié effrontément la traduction volée. Baudoin a-t-il donc raison de traiter ses ennemis de plagiaires ? Nullement, car à notre avis le manuscrit dérobé ne contenait pas sa version à lui, mais celle de son principal soutien qu'il plagiait lui-même.

Nous reprendrons plus loin également, avec d'autres reproches qu'il leur adresse, la question de savoir si la traduction de M^{lle} Chappelain est pleine, comme l'assure Baudoin (« *Advertissement* » de son troisième tome), « de fautes remarquables qui choquent à tout propos la Grammaire, le sens commun et le jugement ». Pour le moment bornons-nous à citer le trait satirique par lequel il termine cet « *Advertissement* pour response aux Plagiaires ». « Voylà, Messieurs les Plagiaires, dit-il, ce que j'ay à vous respondre, en attendant vostre replique, afin que vous n'appelliez point Calomnie, comme vous faictes, une vérité qu'on ne peut cacher. »

La réplique est vive et déconcertante, selon MM. Jusserand (1), Ascoli (2) et Lawton (3). « Messieurs les Plagiaires » se jugent en effet gravement calomniés, lui intentent un procès en diffamation, et ont gain de cause. Voici la source de cette hypothèse, un extrait de l'avis au lecteur de la *Première Partie* de l'*Arcadie* publiée par Fouet. A l'accusation de plagiat, les ennemis de Baudoin répondent qu'ils ont véritablement « plus sujet de luy reprocher ce vice, puis qu'ils ont fait auparavant luy ce qu'il dit que l'on a pris de ce livre. Et puis il sçait bien qu'il luy couste sa part de douze cens livres, pour l'avoir dit autrefois ». Il paraît donc que Baudoin et son libraire ont été condamnés à payer la forte somme de douze cents livres comme dommages-intérêts.

Nous avons fait de longues recherches pour découvrir les pièces de ce procès, mais en vain. Effectivement, la citation ci-dessus pourrait bien faire allusion à autre chose qu'un procès plaidé au sujet de l'*Arcadie*. D'abord Baudoin aurait pu être condamné pour diffamation longtemps avant 1625 (notons que l'avis au lecteur emploie les mots « pour l'avoir dit *autrefois* », ce qui n'indique pas un événement tout récent). Ensuite rappelons-nous que Baudoin s'est déjà plaint dans l'« Advertissement » de sa Troisième Partie, de ce qu'on lui avait volé certains passages de sa version, et qu'il avait « fallu bailler de l'argent pour la racheter ». N'est-il pas possible que les adversaires de Baudoin, agacés par les accusations de plagiat qu'il leur faisait alors qu'il traduisait lui-même sur une autre version, celle de Tourval par exemple, lui aient subtilisé celle-ci, et qu'ils l'aient ainsi obligé soit à abandonner sa traduction, soit à payer une rançon de douze cents livres ? Il nous semble que ces deux dernières explications ne sont pas moins vraisemblables que celle d'un procès plaidé au sujet de l'*Arcadie*.

Que Baudoin ait été condamné ou non, à payer sa part de douze cents livres au cours de cette affaire, nos sympathies sont plutôt pour lui que pour ses ennemis. Cependant, il faut se garder de le plaindre outre mesure. La cause de cette querelle acrimonieuse se trouve dans son ingratitude envers ses collaborateurs, dans son

-
1. *Le Roman au temps de Shakespeare*, p. 109 et suiv.
 2. *La Grande-Bretagne au XVII^e siècle*, t. II, p. 134 et suiv.
 3. R. L. C. oct. 1926, *Notes sur Jean Baudoin*.

mépris des traductions qu'ils ont bien voulu lui prêter. En outre, de quel droit accuse-t-il de plagiat des rivaux, qui, en somme, ne font qu'imiter sa propre méthode de traduire ? Selon son propre aveu, il a basé sa traduction sur deux autres versions, et soumis son brouillon aux autorités de langue anglaise de son époque.

Quels que soient les qualités et les défauts de ces traductions, leurs auteurs ont donc pleinement réussi à y intéresser le public français. Ils ont fait bien plus. Leurs versions n'ont pas servi seulement d'intermédiaire entre Sidney et tous ceux qui savaient le français : elles ont donné naissance d'abord, en 1629, à une traduction allemande par Valentin Théocrite de Hirschberg, revue et corrigée par Martin Opitz en 1643. L'éditeur de cette version a même reproduit les gravures qui enrichissaient la traduction française publiée par Fouet. L'*Arcadie* a été traduite sur le français aussi en hollandais (Delft, 1639) et en italien, par Livio Alessandri (Venise, 1659, 3 vol. in-12).

Les *Arcadie* allemandes et italienne ont même exercé une légère influence sur la littérature de ces deux pays. En 1650, un professeur allemand a fait jouer à ses élèves une pièce en quatre actes tirés de l'*Arcadie* : « Herrn Philippsen von Sidney *Arcadia* in vier dramatischen Abhandlungen verfasst... Den 22 Augusti anno 1650... praesentiert von Heinrich Schalvius » (s. l. n. d.). En Italie Flaminio Parisetti a composé un opéra en trois actes intitulé : *Il Ré Pastore, overo Il Basilio in Arcadia*. Wolffenbüttel (musique de Gio Battista Alveri). Ce qui est très singulier, c'est que cet opéra italien, inspiré par une traduction de l'*Arcadie* faite sur une version française, ait été traduit à son tour en allemand par F. C. Bressand, sous le titre : *Der königliche Schäfer oder Basilius in Arcadien* et joué à Hambourg en 1694. N'est-ce pas là une suite extraordinaire d'emprunts littéraires, provenus des traductions françaises de 1624 et de 1625 ?

Avant d'examiner de près le travail de ces traducteurs français, arrêtons-nous un instant pour dire quelques mots de leur vie postérieure. De Tourval et de Limery nous ne savons tout juste rien. M^{lle} Geneviève Chappelain a abandonné les traductions pour devenir l'épouse d'un avocat nommé Nicolas Herbin. Celui-ci s'est signalé sous Louis XIV en remplissant les charges de secrétaire du roi et de greffier en chef du Grand Conseil. Nous savons par une

copie de son testament qui est conservée aux Archives Nationales (Y 21, f^{os} 240 r^o-245 v^o), que Geneviève Chappelain a eu au moins deux enfants de son mari, qu'elle a survécu à celui-ci, et qu'elle est morte en 1673. Elle a été enterrée avec son mari dans le cimetière de Saint-Eustache à Paris, témoin l'*Épitaphier du Vieux Paris* (t. IV, p. 208).

Baudoin a mené en somme une vie malheureuse. N'ayant pas de fortune, il a dû essayer de gagner sa vie en publiant des livres, dont la plupart étaient des traductions de l'italien, de l'espagnol, du latin et de l'anglais. Parmi celles-ci, la plus importante pour nous est une réédition considérablement augmentée de ses *Essais* de Bacon (publiées à Paris en 1619), qui a paru en 1626 sous le titre : *Les Œuvres morales et politiques de Messire F. Bacon*. Soit que les malheurs qui ont accompagné sa traduction de Sidney l'aient dégoûté de la langue anglaise, soit pour d'autres raisons moins manifestes, sa version suivante d'un ouvrage anglais n'a paru que plus de vingt ans plus tard : *L'Homme dans la Lune* de Francis Godwin (Paris, 1648).

Si l'on estime peu aujourd'hui les traductions de Baudoin, si tous ses biographes ont affirmé qu'il travaillait toujours » propter famem, non famam », il n'en est pas moins vrai qu'il a été un des premiers membres de l'Académie française, et que sa traduction de l'*Arcadie* a, un siècle avant Voltaire, éveillé en France un vif intérêt, voire un enthousiasme ardent, quoique passager, pour un chef-d'œuvre de la littérature anglaise. Les œuvres de Baudoin sont tombées dans l'oubli, mais son nom n'est pas sans honneur dans les annales de l'Académie, ni dans celles de la littérature comparée.

CHAPITRE V

LES TRADUCTIONS FRANÇAISES DE *L'ARCADIE*

Nous avons essayé de mettre en lumière les circonstances où *l'Arcadie* fut traduite en français, de donner une biographie sommaire de ses traducteurs, et de faire un récit de la querelle si acrimonieuse à laquelle elle donna naissance. Il convient maintenant d'examiner les mérites et les démérites de ces trois traductions.

Ce roman remarquable présentait une immense difficulté à tout traducteur, même à celui qui savait également bien l'anglais et le français. Il est sans doute très long, comptant un quart de million de mots, mais dans un siècle épris de *l'Astrée*, un tel volume n'était capable d'effrayer personne. La multiplicité des épisodes qui coupent l'intrigue principale ne devait pas non plus rebuter ou vaincre un traducteur consciencieux. *L'Arcadie* était difficile à traduire surtout à cause de son style affecté, artificiel, fantaisiste. C'est une prose extrêmement poétique et imagée, quelquefois énergique et dense, mais souvent gâtée par des calembours et des jeux de mots enfantins, par une élaboration excessive de menus détails, par une préciosité ennuyeuse et bizarre, par des combinaisons de mots si extraordinaires qu'elles approchent de l'obscurité, par ses phrases interminables, chargées et compliquées, qui pèchent souvent par des fautes de grammaire et de logique. Le vocabulaire présentait aussi des obstacles presque insurmontables à une époque où on ne connaissait pas de dictionnaire anglais-français, car on ne saurait répéter trop souvent le fait que *l'Arcadie* n'est pas simplement une pastorale. *L'Arcadie*, pays de bergers qui gardent leurs troupeaux, n'est que le cadre du roman. L'ouvrage de

Sidney est en même temps un roman de chevalerie, un roman d'amour contenant des analyses psychologiques très fines et très subtiles, et un roman capable d'instruire et d'édifier ses innombrables lecteurs par de longues discussions d'éthique, de politique et de philosophie. Si l'on ajoute que Sidney ne trouve aucune occasion trop insignifiante pour témoigner, très modestement d'ailleurs, sa vaste érudition, il ne sera point étonnant que nos traducteurs avouent ne pas savoir tous les mots qu'il faut dire.

C'est surtout au XVIII^e siècle qu'on va discuter en France l'exactitude des traductions (1). De nos jours cette question ne se pose guère plus, car on est d'accord, ou à peu près, pour admettre qu'une traduction doit être fidèle, qu'elle doit reproduire tout le sens de l'original, et, si possible, ses qualités de style, telles que sa force, sa concision, sa finesse, son charme. La traduction libre, cependant, compte toujours quelques partisans qui se permettent de transformer le modèle, pour le rendre plus attrayant à son nouveau public. On embellit, on élague, on corrige, on supprime de propos délibéré, et en faisant tout cela, on croit rendre un grand service à l'œuvre traduite.

Au commencement du XVII^e siècle, ces deux écoles opposées ne se sont pas encore dressées l'une contre l'autre, mais il est curieux de constater que, de nos trois traducteurs Tourval, Baudoin, M^{lle} Chappelain (ou Limery, le « Gentilhomme François », c'est tout un), il semble que le premier ait appartenu à l'école de la traduction scrupuleuse, M^{lle} Chappelain à celle de la traduction libre, et que Baudoin occupe une position intermédiaire, mais plutôt voisine de celle de Tourval. Cette constatation, cependant, comme tout jugement d'ensemble, doit être modifiée pour bien des détails, car, si, à certains moments, Tourval donne libre carrière à sa fantaisie, M^{lle} Chappelain de son côté nous surprend quelquefois par une exactitude tout à fait inaccoutumée.

De l'*Arcadie* de Tourval, nous ne possédons malheureusement qu'un fragment, à peu près la quinzième partie du roman. Ce

1. Pour un ample développement de cette question, voir le livre de M. P. Van Tieghem sur *L'Année Littéraire comme intermédiaire en France des littératures étrangères*. (Paris, 1917, p. 16 et suiv.) et plus récemment C. B. West, *La théorie de la traduction au XVIII^e siècle* (*Revue de Littérature comparée*, 1932, n° 2).

fragment, cependant, est de plus de seize mille mots, et il nous permet bien de comparer les talents du traducteur avec ceux de ses successeurs. Il consiste en la première partie du second livre de Sidney, au frère de qui, sans le nommer, il adresse la dédicace et peut-être aussi l'espèce d'avertissement qui la suit. Il y vante naturellement les mérites de l'*Arcadie* anglaise, qu'il préfère à celle de Sannazar, à celle de Lope de Vega, à l'*Arcadia Felice* de Marinella. Il ne loue point, cependant, et nous lui en savons gré, sa propre *Arcadie* française. Il avoue qu'elle est à peine reconnaissable, et qu'elle est si mal accoutrée qu'elle est en quelque sorte devenue sienne. Mais il affirme que c'est le mieux qu'il a pu faire, il est même tenté de dire que c'est le mieux qui se puisse, « car de luy rendre sa perfection en langue quelconque, c'est chose impossible. » (V. notre Appendice, p. I.)

Baudoin de son côté, ajoute, après la dédicace adressée à sa protectrice la reine mère, une vie de Sidney qui montre moins ses connaissances biographiques que son désir de louer à outrance l'écrivain anglais. Il sait d'expérience que, pour faire vendre un livre, il ne faut pas soulever le moindre doute sur sa grande valeur. Il commence donc par laisser comprendre aux lecteurs français que sa traduction est tout à fait digne de l'original. Mais un peu plus loin il avoue avoir changé les métaphores, tourné la phrase, et avoir eu beaucoup de peine « à expliquer les pensées d'autrui dans la contrainte des rithmes et des mesures. » (« Avertissement » du tome II). Ses rivaux ne font pas preuve d'une pareille modestie ; ils se contentent de critiquer Baudoin, et d'affirmer que leur traduction est infiniment supérieure. Notons, que si, de ces trois traducteurs, c'est Tourval qui parle le plus modestement de sa traduction, c'est celle-ci à notre avis, qui, du point de vue de l'anglais, est la plus réussie.

A vrai dire, la version publiée chez Fouet est indigne d'être appelée une traduction. Tout d'abord, ce libraire se soucie tellement peu de ses devoirs envers le romancier anglais et le public français, qu'il publie l'*Arcadie* sous une forme incomplète. Dans sa hâte de faire paraître son troisième tome avant celui de Baudoin, il en retranche plusieurs feuilles, et à son premier tome (chronologiquement le dernier) il manque les huit mille derniers mots de Sidney, à peu près la trentième partie du roman entier. Il le pu-

blie prématurément parce qu'il craint que, s'il attend encore plus longtemps, le public ne s'en désintéresse complètement. Donc, le premier souci de Fouet, semble-t-il, c'est la vente de son livre. Pour lui l'*Arcadie* n'est point une œuvre d'art, c'est un moyen de gagner de l'argent.

Voilà donc deux grandes lacunes. Mais c'est là son moindre défaut, car il y a des lacunes partout. Il lui arrive, pour des raisons que nous discuterons plus tard, de supprimer trois pages et demie entières de Sidney (éd. Feuillerat (1), t. II, p. 110, l. 10 et p. 113, l. 25, par exemple), il va sans dire que M^{lle} Chappelain se soucie fort peu d'omettre la moitié ou le tiers d'une page. Elle le fait en vérité des douzaines de fois. On comprendra facilement par là que le nombre de fois où elle supprime deux ou trois lignes consécutives se monte à plus d'un millier, et que les locutions ou les mots omis sont innombrables. Somme toute, elle ne traduit que les deux tiers de l'ouvrage. A côté de ces suppressions flagrantes et continues, celles de Baudoin paraissent minimes, quoique lui non plus ne se fasse pas faute de supprimer de longues phrases çà et là, et d'omettre de petites locutions un peu partout. Des rares suppressions faites par Tourval, si nous laissons de côté la traduction des vers, nous lui ferons grâce, car elles ne sont rien en comparaison des autres.

Il faut attribuer la plupart de ces suppressions à l'ignorance des traducteurs, bien entendu, mais elles sont dues quelquefois à des causes plus intéressantes. Nous trouvons de temps en temps la faute familière à tous les copistes du moyen âge : on saute les lignes qui se trouvent, par exemple, entre deux emplois d'un nom propre ou d'une locution frappante. L'œil cherche le premier endroit, trouve le second, et le copiste ou le traducteur continue tranquillement son chemin, en ignorant complètement la lacune qu'il vient de faire. Pour ne citer qu'un seul exemple, Baudoin omet (éd. Feuillerat), II, p. 204, l. 20-24, parce qu'il saute d'un « Euarchus » (l. 20) au suivant (l. 24).

Cependant, on voit très souvent que les suppressions ne sont pas l'œuvre du hasard, que nos traducteurs s'efforcent de rendre l'*Ar-*

1. Puisque l'édition de l'*Arcadie* publiée par M. Albert Feuillerat (Cambridge 1912-1922, 2 vol. in-8) est la plus accessible, c'est à elle que nous renverrons le lecteur.

cadie plus digne de l'admiration, en retranchant les superfluités, en la dépouillant de beaucoup de traits qui sont de nature à déplaire au lecteur français. Des longueurs, il n'en manque point, tous les critiques modernes sont d'accord sur ce point. C'est aussi l'avis de M^{lle} Chappelain, qui est d'ailleurs pressée d'achever sa traduction, en retard sur celle de Baudoin. Donc, de longs discours sur des questions philosophiques, morales ou politiques, par exemple les réflexions de Pyrocle sur le suicide, le courage, la peur, le désespoir (II, 110-113), l'analyse trop approfondie d'un caractère (II, 132,36-133, 3, lignes qui décrivent celui d'un personnage insignifiant), des raisonnements ennuyeux d'un ordre psychologique (II, 131, 8-24), M^{lle} Chappelain les retranche impitoyablement. Pourquoi, en effet, se donnerait-elle la peine de traduire ces passages diffus ou superflus qui, à son avis, lasseraient inmanquablement le lecteur le plus infatigable ? Mieux vaut pour elle et pour lui y donner un coup de ciseaux !

Parfois, cependant, à cette raison médiocrement légitime s'ajoute une autre plus louable. Sidney, selon elle, témoigne souvent d'un mauvais goût exécrable. Il décrit, avec force détails, l'exécution d'une belle dame (I, 477), il révèle, dans une analyse très habilement conçue, les désirs et les espoirs intimes de Pamèle, amoureuse de Musidore (I, 473), il nous montre la princesse Cecropie en proie à des passions effrénées et cruelles (I, 470), et les paysans arcadiens en pleine sédition. Notre délicate traductrice n'a garde de laisser intactes ces descriptions si choquantes pour son sexe et pour le grand monde. Elle les supprime complètement ou les rend inoffensives. Baudoin, de son côté, se laisse toucher quelquefois par des sentiments pareils. Ils retranchent tous deux la longue lamentation faite sur le cadavre d'Amphiale (I, 498-502), et si M^{lle} Chappelain abrège une exécution, Baudoin supprime plusieurs détails de la tuerie faite par Musidore parmi les bandits de la forêt d'Arcadie. Chez Tourval il est difficile de constater une pareille délicatesse de sentiments, pour la bonne raison que le morceau conservé de sa traduction contient très peu d'incidents semblables.

Baudoin et M^{lle} Chappelain suppriment des milliers de mots, mais leurs traductions n'en restent pas moins des ouvrages considérables. Ils nous permettent, en confrontant ces trois *Arcadie*,

d'étudier la question suivante : Comment les premiers traducteurs français comprenaient-ils l'anglais ? Nous avons d'abord cherché un passage représentatif, un morceau qui mette en lumière à la fois les caractéristiques habituelles du style de Sidney, et la capacité de nos traducteurs à leur état normal. A vrai dire, n'ayant pas pu en trouver un qui les cristallise parfaitement tous les quatre, nous donnerons un petit nombre de spécimens qui serviront d'exemple. Citons-en d'abord un qui montre à quel point le « Gentilhomme François » est infidèle à son original. Zelmane est assis à côté de Philoclée, sa bien-aimée, dans le coche royal (éd. Feuil-lerat I, 166).

« As a *perfect* Magnes, though put in an *ivorie* boxe, will thorow the boxe send forth his *imbraced* vertue to a *beloved* needle ; so this *imparadised* neighbourhood made Zelmanes *soule* cleave unto her, both thorow the *ivory* case of her body, and the apparell which did overclowd it. »

Voici comment on traduit ce texte métaphorique et précieux.

« Comme l'aymant ne laisse pas de communiquer sa vertu à l'esguille (traduit le « Gentilhomme François », livre II, 86), au travers de la boîte qui l'enferme : De mesme les *yeux* de Zelmane alloient portans ses desirs jusques aux perfections du corps de sa belle, au travers des habits qui luy en defendoient la veuë ».

Est-il possible qu'il ne comprenne ni *perfect*, ni *ivorie*, ni *imparadised neighbourhood*, ou plutôt est-il trop paresseux pour les traduire ? Nous lui pardonnons d'avoir supprimé les mots précieux *imbraced*, et *beloved*, d'avoir refusé de comparer le beau corps de Philoclée avec une boîte d'ivoire, et de n'avoir pas trouvé une version métaphorique pour *overclowd*. Mais à part ces questions verbales, il se trompe volontairement sur la signification de *soule*. Sidney, en disciple fidèle de Pétrarque, croit fermement à l'amour de l'âme. Le « Gentilhomme François », à qui Brantôme inspire peut-être une plus grande confiance que le sonnettiste italien, transforme cet amour spirituel en un sentiment nettement physique : « les yeux de Zelmane alloient portans ses desirs jusques aux perfections du corps de la belle ». En résumé, donc, en traduisant moins de cinquante mots, il trouve le moyen de supprimer plusieurs détails, soit par ignorance, soit par paresse, soit par mépris pour la préciosité. Il supprime en outre une métaphore,

et change complètement une idée psychologique fondamentale.

Baudoin montre beaucoup plus de respect pour son auteur. Voici sa version (t. I, p. 652) :

« Comme le parfait Aymant enclos dans une boîte d'yvoire, ne laisse pas de la penetrer, pour se joindre par une vertu secrette à une éguille de fer ; ainsi l'Amazone estant si proche de Philoclée, qui la mettoit dans un Ciel de delices, il sembloit que son ame fut inseparable d'avec elle, dont le beau corps pareil à l'yvoire l'atiroit insensiblement, quelque obstacle qu'y apportassent ses vestements. »

Cette traduction, tout en étant infiniment supérieure à celle que nous avons citée plus haut, est évidemment assez imparfaite. Baudoin n'aime pas plus que son rival, le faux pathétique de « *imbraced* vertue » et de « *beloved* needle », mais il est trop consciencieux pour supprimer les deux mots précieux sans rien mettre à leur place. Donc, il traduit « vertu *secrette* », et plus librement « éguille *de fer* ». Il est obligé en outre de paraphraser *imparadised* et *overcloud*, et, chose curieuse, lui aussi, tout en gardant la notion de l'union des âmes, ne manque pas d'ajouter de son cru que « le beau *corps* pareil à l'yvoire l'atiroit insensiblement ». Sidney, en vrai anglais, préfère parler de l'amour de l'âme. De ces deux traducteurs français, l'un remplace ce sentiment par l'amour purement physique, et l'autre complète l'idée de Sidney en insistant sur ce que nous sommes âme et chair.

Et Tourval, comment traite-t-il cette question ? A cet endroit il accepte sans réserve les idées de Sidney, car il essaie de les traduire avec la plus scrupuleuse exactitude. Cela n'a rien d'étonnant chez un Français qui considérerait l'Angleterre comme une terre promise, et Sidney comme un des plus admirables de ses grands hommes. Voici sa version : (Appendice, p. XXIII).

« Comme un bon Aimant quoy qu'en une boîte d'ivoire peut au travers d'icelle envoyer sa vertu attractive à un aimé fer, aussi ce voisinage du Paradis faisoit la belle âme de Zelmane passer tout outre et du bel yvoire de son cors et de l'habit qui le couvroit s'aller coler à celle de sa maistresse. »

Notons que Tourval ne fait pas preuve seulement d'un ferme attachement aux idées et aux mots de Sidney : il lui est fidèle autant que possible jusqu'à la syntaxe, comme l'indique assez

clairement la construction de la première partie de la phrase citée. C'est sans doute cette adoption de la syntaxe anglaise, qui, comme nous l'avons constaté plus haut, lui avait attiré le blâme de Les-toile et de Baudoin. Puisque le style de Sidney est souvent compliqué, tortueux, Tourval est tout à fait content que le sien le soit aussi. Comme les fantaisies précieuses telles que « *beloved needle* » émanent du noble esprit du romancier anglais, Tourval fait de son mieux pour les naturaliser en français. De là cette expression bizarre « un *aimé fer* », de là aussi cette notion saugrenue de l'âme de Zelmane qui va se « coler » à celle de Philoclée !

Examinons maintenant un autre passage, un peu plus difficile cette fois, pour faire ressortir d'autres caractères de ce roman anglais et de ses interprètes d'Outre-Manche. On a souvent reproché à Sidney d'être à peu près dénué du sens de l'humour. A notre avis, il n'y a rien de moins mérité que cette critique, que nous attribuons soit à une ignorance totale de l'*Arcadie*, soit à l'absence complète de cette qualité anglaise chez la personne qui n'en voit point chez Sidney. Dans ce roman qui contient un peu de tout, on compte mainte scène d'un burlesque très réussi. Ainsi, lorsque nous sommes en présence du bouvier Dametas, de Miso sa femme, et de Mopsa la digne fille de ce couple grotesque. Pour mieux faire des déclarations d'amour à la princesse Pamèle, Musidore, déguisé en berger sous le nom de Dorus, fait semblant de les adresser à Mopsa. Celle-ci, Sidney ne la ménage point, il se plaît à la combler de sarcasmes qui pourtant ne manquent pas d'esprit. Voici comment il parle de cette pauvre paysanne ingrate (F. I, 155) : « Mopsa (that is only suteable in laying a *foule* complexion upon a *filthy favour*, setting foorth both in *sluttishnesse*) she was the *loadstarre* of my life, she the blessing of mine eyes, she the overthrowe of my desires, and yet the recompence of my overthrowe ; she the *sweetnesse* of my harte, even *sweetning* the death, which her *sweetnesse* drew upon me ».

Ce morceau médiocre accuse, à côté de quelques mots embarrassants pour le traducteur, deux vices de style, à savoir l'emploi excessif d'antithèses et celui des répétitions que Tourval, Baudoin et le « Gentilhomme François » trouvent bon de traiter de trois façons différentes. Celui-ci tombe sur la solution que nous attendons de lui : il se débarrasse de tout ce qui le gêne, il retranche les

superfluités, mot qui chez lui a un sens très étendu : bref, il n'en traduit que la moitié.

« Mopsa estoit *l'escolle* de ma vie, dit-il (livre II, p. 41), Mopsa le bonheur de mes yeux, Mopsa la ruyne de mes desirs, et le doux prix de cette ruyne, Mopsa le soulas de la mort que ses merites me donnoient ».

Des charmes de Mopsa il ne dit pas un seul mot, sans doute parce qu'il se sent incapable de traduire *foule*, *filthy favour*, *sluttishness*. Quant à cette douceur par trois fois vantée par Sidney, il en supprime la première mention, change la seconde en *soulas* (ce qui est très approprié) et la troisième en *merites*. Mais qui donc lui a appris que *load-starre* signifie *escolle* ? Sans doute ils ont ceci de commun qu'ils servent tous deux à guider, mais la traduction n'en reste pas moins d'une bizarrerie étonnante. Ne sait-il pas que *starre* veut dire *étoile* ? Mais il est certain que si, parce qu'il le traduit comme il le faut ailleurs. Cet emploi du mot *escolle* nous paraît tout à fait inexplicable, à moins qu'il ne soit une faute d'impression, ou plus vraisemblablement une faute faite par un traducteur qui déchiffre mal le manuscrit d'un autre. Le fait de la collaboration étant admis, on est porté à adopter cette dernière solution.

Quelque nombreux et graves que soient les défauts de Baudoin en tant que traducteur, il ne lui arrive pas souvent de nous embarrasser avec des énigmes pareilles. Dans le cas présent, on s' imagine qu'il s'est creusé longtemps la tête pour décrire amplement les appas de Mopsa. Voici comment il s'y prend (t. I, 604) :

« Mopsa qui a cela de particulier d'assortir des mieux un teint de malade sur une mauvaise mine ; et cela de propre que de n'avoir rien que d'incivil et de sale. Et toutefois elle estoit l'aymant de ma vie, le seul bonheur de mes yeux, la récompense de mes desirs, et le délicieux entretien de mon cœur, capable de me faire trouver la mort douce pour elle tant seulement. »

On remarque que Baudoin allège les expressions fortes de Sidney *foule*, *filthy* et *sluttishness*, peut-être pour cette raison qu'il ne se rend pas bien compte de leur sévérité. Il affaiblit également *étoile polaire* en *aymant*. Il fait un tour d'esprit assez ingénieux ensuite. Lorsque Sidney affirme que « Mopsa est la ruine de mes desirs et toutefois la récompense de ma ruine », Baudoin trouve que cela

manque de sens, que ce n'est là qu'un jeu sur les mots. Il unit donc les deux propositions pour conclure que Mopsa est « la récompense de mes desirs ». Quant au mot *sweetnesse*, cas de répétition puérile de la part de Sidney, Baudoin, de même que son rival, en supprime un emploi, trouve le synonyme « délicieux entretien » pour le second, et ne se sert du mot « doux » que pour le troisième.

Le manuscrit de Tourval est à cet endroit plus intéressant qu'à l'ordinaire. Il nous présente deux traductions de cette phrase difficile consacrée à la figure ingrate de Mopsa. D'abord il traduit :

« Mopsa, dy-je, qui n'a rien qui se r'apporte sinon seulement un taint laid à merveilles sur un museau plus vilain, temoignant bien et l'un et l'autre et dessous et dehors et dedans et partout une saleté encore plus orde. » Puis il se repent d'avoir rendu « setting forth both sluttishnesse » par cette locution lourde et infidèle « temoignant... orde », et il la remplace par une expression nette, exacte et bien trouvée. En même temps il retouche les mots précédents, pour aboutir à ce résultat final :

« Mopsa, dy-je, qui n'a rien qui se r'apporte sinon seulement un sale taint dessus un vilain museau *l'un et l'autre enchassez en crasse*. Cette Mopsa étoit *mon Ourse*, l'Etoile de ma vie, la benediction de mes yeuz, la ruyne de mes desirs, et la recompense de mes ruynes, la *douceur* de mon cœur *adoucissant* mesme la mort que ses *douceurs* attiroient sur moy. »

A notre avis, qui est aussi, comme nous venons de le constater, celui de Baudoin et du « Gentilhomme François », Tourval aurait pu s'accorder un peu de liberté à cet endroit, mais nous lui savons gré de traiter l'*Arcadie* comme une œuvre d'art, même dans ses défauts. Cependant, Tourval si fidèle, si scrupuleux en général, montre dans ce morceau un autre trait qui revient de temps en temps chez lui : il ose ajouter à son modèle.

« She was the load-starre of my life », dit l'anglais. « Cette Mopsa étoit *mon Ourse*, l'Etoile de ma vie », traduit Tourval et sa version est juste puisque l'étoile polaire fait partie de la constellation de la Petite Ourse. Mais pourquoi ne dit-il pas simplement « étoile polaire » ? On y voit deux raisons. D'abord l'anglais est pour lui trop froid, trop impersonnel. Il convient de chercher un terme tendre, intime pour l'adapter au goût du lecteur fran-

çais. Ensuite, le traducteur y voit une occasion pour faire de l'esprit. En effet, quels mots plus justes que *mon Ourse* aurait-il pu trouver, plus propres à désigner cette paysanne laide, lourde et bête ? Avouons qu'à cet endroit Tourval ne manque pas d'esprit dans son infidélité !

Baudoin, M^{lle} Chappelain et le « Gentilhomme François » sont aussi d'avis que Sidney ne sait pas toujours son métier, qu'il perd de magnifiques occasions de briller, qu'il faut ajouter à son texte pour faire ressortir tout l'intérêt qui s'y trouve en germe, bref, on doit le développer, l'embellir. C'est quand ils obéissent à cette impulsion créatrice que nous trouvons les trois traducteurs du plus haut intérêt. Au lieu de rester de faibles échos du grand Sidney, ils se font romanciers eux-mêmes, et leur œuvre propre et originale nous dévoile parfois le fond de leur âme. Voici quelques exemples très curieux, très révélateurs.

Ce qu'Hylas sera pour l'*Astrée*, Pamphile l'est déjà pour l'*Arcadie*. Cette girouette ayant trompé neuf femmes, celles-ci se réunissent pour lui reprocher ses inconstances. Voici les paroles qu'il met Sidney dans la bouche de l'une d'entre elles.

« We began *in courteous manner*, one after another, to lay his unkindnesse unto him » (Feuillerat, I, 268).

Notons qu'elles sont calmes et courtoises. M^{lle} Chappelain, pourtant, a de toutes autres idées sur le traitement dû à un volage, et elle traduit (t. II, 61) :

« Nous luy reprochâmes *avec mille injures* sa légereté, sa malice, son *infidélité*, son *peu d'amour*, ses *tromperies*, ses *faux serments* et son *impudence* ! »

Il est aisé de concevoir par là le bel accueil que notre vertueuse traductrice aurait fait à qui aurait osé la tromper !

Elle brode ailleurs, cependant, pour des raisons bien différentes, témoin ce passage où elle juge Sidney d'une insuffisance lamentable. Pyrocle est en train de décrire les derniers moments de Zelmane qui meurt d'amour pour lui (éd. Feuillerat, I, 298).

« When she saw my teares, O God (said she) howe largely am I recompenced for my losses? why then (said she) I may take boldnesse to make some requests of you. I besought her to do... »

Voici maintenant comme M^{lle} Chappelain traduit ce morceau touchant (t. II, p. 160) :

« Lorsqu'elle me veid les yeux baignez de pleurs, ô [elle supprime *Dieu*, mot inconvenant dans la bouche d'une jeune fille, même au seuil de la mort !] (me dit-elle *d'une mourante voix*) que je suis cherement recompensée de toutes mes pertes : *que je meurs heureuse ! que je meurs contente : En disant ces paroles un syncope la prist : Nous creusmes longtems qu'elle estoit morte : mais en fin elle reprist quelque peu de force pour me dire ses dernieres paroles. Si l'amour que je vous ay toujours porté (mon cher Pirocle) et si le triste tesmoignage que je vous en rends aujourd'huy mourant [sic] pour vous aymer merite quelque grace : Je vous supplie de m'accorder deux choses, que je veux vous demander. Alors luy prenant la main, que je baisay et arrosay de mes larmes je luy dis qu'elle me demandast hardiment ce qu'elle desiroit... »*

Est-il besoin de commentaire ? N'est-il pas évident que M^{lle} Chappelain estime digne d'un tableau où les moindres détails soient mis en relief, cette scène de mort que le romancier anglais trace avec quelques lignes toutes nettes ? Mais il est contestable que sa « mourante voix », cette syncope qui prit Zelmane, son « triste tesmoignage », la main que Pirocle baise et arrose de ses larmes, que tout cela nous émeuve, nous touche plus profondément que le récit sommaire de Sidney.

De tels embellissements, destinés à émouvoir davantage ses lecteurs français, sont assez nombreux chez M^{lle} Chappelain. Il y en a en outre de bien différents, où elle s'écarte de son texte pour faire appel aux préjugés de caste. En voici un exemple qui sert en même temps à montrer avec quelle insouciance, et aussi avec quel mépris pour la vraisemblance, elle se permet de retoucher l'ouvrage de Sidney. Musidore, ayant enlevé la princesse Pamèle, est pris avec elle par des bandits qui infestent la forêt d'Arcadie. Il veut leur persuader de conduire sa bien-aimée à sa destination, en leur tenant ces propos (éd. Feuillerat, II, 127) :

« Turne your courses, and garde my Lady Pamela thitheward, whether shee was going : first you need not doubt... »

M^{lle} Chappelain rend ce morceau (t. III, 694) :

« Tournez bride, et remenez Madame Pamele au mesme endroit ou vous l'avez trouvée, afin qu'elle poursuive son voyage, dont la cause vous doit estre incognuë. Ce n'est point à vous de s'enquerir de ce que font vos Princes, et pour quelle raison ils entreprennent des

choses qui passent vostre imagination : Vous ne devez pas craindre non plus... »

Nous n'insisterons pas ici sur la mauvaise grammaire de « ce n'est point à vous de s'enquerir », où il faut évidemment « vous enquerir ». Ce qui nous importe ici, c'est son « embellissement » du texte anglais. Notre traductrice a bien le droit d'être partisan du pouvoir absolu des rois, si cela lui plaît. Ce que nous n'admettons point, pourtant, c'est qu'elle fasse énoncer ses idées à Musidore au moment même où elles paraissent les plus déplacées, les plus grotesques, car de telles insultes jetées aux brigands pourraient bien lui coûter la vie. Son envie de flatter la cour, l'aristocratie, comme beaucoup d'autres sentiments chez elle, paraît-il, l'emporte sur son sens commun.

Par ci par là, on trouve ajouté dans la version publiée par Fouet un trait bien féminin. Pamèle, après un long entretien avec Dorus « dimisit invita invitum », mais après son départ, dit-elle, « I looked to the door kindly » (éd. Feuillerat, I, 182). Le « Gentilhomme François » est mieux renseigné que Sidney sur la curiosité des femmes, et il prête à Pamèle, princesse très digne, très fière, une action féminine qui ne convient pas le moins du monde à son caractère. Il traduit :

« Touchée de pitié, je l'entrouvris [la porte], pour voir ce qu'il allait devenir » (livre II, p. 143).

Quoi qu'il en soit pour d'autres femmes, il est tout à fait certain que cette orgueilleuse princesse ne se serait jamais rabaissée jusqu'au point d'épier un amoureux éconduit !

Parfois nos traducteurs faussent la psychologie d'un long passage en changeant le nom d'un des principaux personnages, ou en nous le révélant prématurément. Un bel exemple de cette dernière faute se trouve dans la version faite par M^{lle} Chappelain des pages 485-487 du premier volume de Feuillerat. Zelmane entend du bruit dans sa chambre, mais il ne reconnaît pas la personne qui le fait. S'ensuit une discussion acrimonieuse, à la fin de laquelle Zelmane saute du lit pour frapper l'intruse. Il découvre que celle-ci n'est encore que Philoclée, sa bien-aimée ! Or, M^{lle} Chappelain ne sait pas taire ce secret, elle ne peut pas suspendre l'intérêt aussi longtemps, elle nous dit d'emblée que Philoclée est entrée chez Zelmane pour le consoler !

A côté des broderies, des changements faits par M^{lle} Chappelain et son collaborateur, celles de Baudoin sont peu intéressantes, parce qu'il respecte en général les idées de Sidney, tout en transformant beaucoup de ses expressions. Ses embellissements sont donc purement verbaux : il répète une phrase pour plus de clarté, il ajoute de temps en temps une petite explication pour rendre son style plus lucide ou plus coulant, il greffe sur l'original des locutions de cérémonie en vue de le rendre plus poli, plus gracieux. Bref, Baudoin garde autant que possible le fond intact, tout en modifiant la forme.

Tourval, qui est d'ordinaire le plus fidèle de nos traducteurs, se livre à des velléités d'inconstance pareilles : il arrondit les phrases mal équilibrées, il ajoute des épithètes comme « aimable » et « doux » en parlant des personnes, mais en somme il n'innove pas. Toutefois, il s'amuse quelquefois à changer d'une façon bizarre de petits détails, ce dont voici un exemple. Damète, quoique bouvier, est nommé cocher du roi Basile, qui fait une promenade avec Gynécie sa femme, Philoclée sa fille, et Zelmane, amoureux de celle-ci. Damète, dit Sidney, « guided the horses so *ill*, that the wheele comming over a great stub of a tree, it overturned the coach » (éd. Feuillerat, I, 168). Pour cette circonstance saugrenue, pense Tourval, il faut une expression plus burlesque, donc il traduit : Damète « sut si *bien* conduyre les chevauz que la roue du carrosse passant sur une grosse tronche d'arbre, il les vous renversa *tous cul par sus teste* » ! (App. p. XXIV.)

Nous croyons avoir étudié assez profondément les caractères généraux des trois traductions pour pouvoir en venir maintenant à l'examen de certains de leurs défauts particuliers. En premier lieu, on est étonné de compter par centaines les cas où un de nos traducteurs fait non un simple contresens, mais où il exprime l'idée nettement opposée à celle de Sidney. Il va sans dire que dans beaucoup de ces exemples, la faute dérive tout simplement de la suppression d'une négation, « not » ou « no », mais trop souvent elle doit être attribuée à l'inattention, à la distraction du traducteur, qui ne semble pas s'être donné la peine de lire son texte. Là où l'anglais parle des « cast *up* eyes » (F., I, 170) de Zelmane, le « Gentilhomme François » dit qu'il avait « la veuë *basse* » (livre II, p. 101). Lorsque Sidney dit que « The morning beganne to *drawe*

dewe from the fairest greenes » (I, 414), Baudoin, qui semble avoir oublié sa jeunesse campagnarde, comprend une idée opposée, et traduit : « L'aurore commença d'*espandre* la douce rosée *sur* les champs esmaillez de fleurs » (t. II, 659). De même, selon Sidney, Damète entra dans la loge « three heures *before* night » (II, 84), mais M^{lle} Chappelain trouve que c'est trop tôt, et le fait rentrer « à trois heures *de nuit* » (t. III, 533). Tourval même n'est pas tout à fait exempt de telles erreurs, car il emploie « infortune » à tort pour « fortune ».

Tourval, M^{lle} Chappelain et Baudoin avaient tous les trois passé des années en Angleterre. Ils n'en restent pas moins ignorants de la numération. Pour Tourval, « two times » signifie « trois fois », pour M^{lle} Chappelain « about a dozen » (F., I, 476) veut dire « quinze ou vingt » (t. III, 29 *bis*), et le scrupuleux Baudoin traduit « three dayes » par « dix jours ». Souvent, bien entendu, on les traduit mal exprès, car on ne pourrait trouver d'autre explication du fait que « tenne » est traduit par « cent » et par « mille », et « one or two » par « mille » également ! Pareillement, « a quarter of a mile » est « une mille » selon Baudoin, et « un quart de *lieue* » chez M^{lle} Chappelain.

Quelquefois les contresens sont fort amusants. Amphiale, amoureux de Philoclée, est au désespoir parce qu'elle le déteste. « He would cast up his eies wherein some water did appeare, as if they would wash themselves against they should see her », dit Sidney (I, 375). M^{lle} Chappelain saisit le sens de certains mots, et traduit (t. II, 392) : « Il leva les yeux au Ciel : mais ils estoient aussi desgouttans de larmes, comme s'il eust voulu laver sa face avant que de voir sa maistresse. » Elle croit évidemment qu'un amoureux doit au moins se laver la figure avant d'aller chez sa belle ! Une autre fois, elle ne lit pas le texte anglais, mais y voyant certains mots principaux, elle en conclut que c'est une phrase moralisatrice, un souvenir biblique. Voici l'exemple. (F., I, 294) : Plexirtus « used this divelish sleight (which I will tel you) not doubting (most wicked man) to turne their owne friendship toward him to their owne destruction. » M^{lle} Chappelain (t. II, 143) : « Il s'advisa donc pour s'en despestrer du stratageme infernal que vous allez entendre : *Ce n'est pas que je veuille vous faire craindre les pernicious des-seins des meschans : car Dieu permet tousjours qu'ils tombent dans*

la fosse qu'eux-mesmes ont creuzee. » On voit bien que notre traductrice est du côté des anges.

A un autre endroit le « Gentilhomme François » ravale l'astrologie jusqu'au niveau de la chiromancie. « *The senate house of the planets*, dit Sidney (F., I, 189), *was at no time so set for the decreeing of perfection in a man, as at that time all folkes skilful therin did acknowledge.* » Le rival de Baudoin le traduit comme suit : « Mesme au rapport de ceux qui font profession de predire *par les signes de la main et du front*, jamais l'Olympe ne se trouva si disposé de rendre un homme parfait qu'alors » (livre II, 168). Faut-il supposer que la chiromancie était à la mode en 1625 ?

Ce même « Gentilhomme François » est capable d'un véritable crime de traduction lorsqu'il donne le signalement du brave bouvier Damète. Sidney le présente « *standing upon his tip-toes, and staring as though he would have a mote pulled out of his eie* » (éd. Feuillerat, I, 87). Le traducteur, soit ignorance, soit malveillance envers le pauvre rustaud, exprime une idée si différente que nous en demeurons stupéfait. Selon lui (livre I, 316), nous trouvons Damète « se dressant sur le bout de ses orteils, et ouvrant les yeux, *comme un Bouc que l'on chastre* » ! N'est-ce pas absolument incompréhensible ? Même si l'on suppose qu'il prenne « mote » pour « goat », cela n'explique pas le reste !

Parfois le texte est traduit si bêtement que les fautes grossières sautent aux yeux, même si l'on ne sait pas un mot d'anglais : le manque de logique est manifeste. Philoclée, en avouant qu'elle est amoureuse de Pyrocle, s'exprime ainsi (F., I, 481) : « *Shal my tongue be so false a traitor to my hart, as to say I love any other but Pyrocles ?* » Baudoin trouve sans doute cette phrase trop difficile, car il l'omet. M^{lle} Chappelain se fait fort de savoir quelque chose de ces sentiments subtils, et elle traduit (t. III, 43) : « Ma langue trahiroit-elle mon cœur jusques là que de forcer *ma langue* à proférer des paroles de bienveillance à un autre que luy ? » Quel non-sens ridicule ! Comment sa langue pourrait-elle forcer sa langue ?

M^{lle} Chappelain traduit si mal d'autres idées que ses lecteurs peuvent bien se demander si, après tout, puisque le grand Sidney dit tant de bêtises, le peuple anglais n'est pas complètement fou. Mais Baudoin, qui est pourtant un homme fort instruit, fait aussi

de pareilles bévues. Amphialus s'est introduit dans la chambre de Philoclée, qui est assise près de la fenêtre. Lui se tient à une distance respectueuse. « And so remayned they a good while after his comming in, he not daring to trouble her, nor she perceiving him » (F., I, 367). Baudoin traduit (t. II, 487) : « Elle demeura quelque temps en ceste action, *sans estre apperceuë d'Amphialus*, qui cependant n'osoit remuer tant soit peu, *de peur de l'importuner*. » S'il n'aperçoit pas la princesse, pourquoi a-t-il peur de la déranger ? Evidemment, le traducteur aurait dû dire « sans apercevoir Amphialus, « au lieu d'employer le passif « sans estre apperceuë » de lui.

A une autre occasion, Sidney raconte comme des gens armés se saisirent de Zelmane « before she could draw her sword, and taking it from her... » (F., I, 362). M^{lle} Chappelain, trop émue peut-être par le danger qui menaçait l'amazone, oublie complètement les exigences de la logique, nous disant (t. II, 348) que Zelmane « n'eut pas le loisir de mettre *la main* à l'espee, pource qu'on la luy arracha *des mains* ! »

Voici encore un exemple où la traduction est manifestement absurde. Le « Gentilhomme François » nous apprend (livre I, 195) que « Daiphantus cependant comme si *la bonne chere* l'eust *attiré*, et que le bon traitement de son hoste luy fust tourné en discourtoisie, ne recherchoit que la solitude. » Il est parfaitement évident que le mot « attiré » est ici faux, parce qu'il contredit le sens général du morceau. En effet, l'original porte la locution « as if cheerefulness had been *tediousness* » (F., I, 54), ce qui est tout le contraire (= comme si la gaieté l'eût ennuyé).

On l'a remarqué sans doute, nous venons de rencontrer un autre genre de faute, et de faire la connaissance de ces mots traîtres qu'on nomme si bien « faux amis ». « *Cheerefulness* » est un de ceux-là, car son sens n'a aucun rapport ici avec la bonne *chère*, comme le croit le « Gentilhomme François », mais il signifie gaieté, allégresse. Malheureusement pour nos traducteurs, la langue anglaise est pleine de ces pièges. Certains d'entre eux sont si bien dissimulés qu'on ne saurait reprocher à Tourval et à ses successeurs immédiats de s'y être laissé prendre. Des nombreux « faux amis » qu'on rencontre dans l'*Arcadie*, beaucoup ne réussissent pas à tromper nos traducteurs vigilants. Très souvent le sens de la

phrase les avertit du péril qui les menace, mais il leur arrive parfois, intrigués par la signification bizarre en apparence, de s'accrocher précisément au mot indélicat, et de trahir eux-mêmes les autres mots honnêtes.

On s'étonne qu'une demoiselle qui a passé sept ans chez la comtesse de Salisbury ne sache pas que, malgré leur origine commune, l'anglais « jolly » et son pendant français « joli » n'ont pas du tout la même signification. Nos traducteurs se laissent tromper également par « audience » (« auditoire » et non pas « audience »); « cave », que Baudoin traduit par l'homonyme homographe au lieu de « caverne »; « gravell » (traduit par « graveure » au lieu de « gravier »); et le mot « clos » donne lieu à deux fausses interprétations, dont une assez amusante. Zelmane prit la main de Philoclée « setting it *close* to her lips » (Feuillerat, I, 119). Naturellement on n'y voit pas le sens d'approcher », et Baudoin dit que Zelmane porta la main de Philoclée « *close* à ses lèvres » (t. I, 455) ! Ailleurs Baudoin se laisse tromper par deux faux amis en une seule phrase, traduisant « a fine *close* *arbour* » avec l'expression « un bel *enclos* d'*arbres* », ce qui n'est pas pourtant très éloigné du vrai sens. Tourval et Baudoin croient tous les deux que « grin » (grimacer, ricaner) signifie « grincer », mais c'est le protégé de la reine-mère qui tombe le plus souvent dans le guet-apens, sans doute parce qu'il veut être fidèle à l'anglais. A un moment, très distrait, il rend « love » par « louer », « spirits » (c'est-à-dire « verve », « entrain ») par « esprit », « lace » (dentelle) par « lacet », et même « feare » par « fièvre » ! Souvent M^{lle} Chappelain et lui se laissent tromper par une similitude de mots. On confond « disdaine » et « destiny », car on écrit « destin », on traduit « morning » par « dueil », qui signifie « mourning », et M^{lle} Chappelain pousse si loin l'étourderie que, pensant à « hammer », elle emploie « martel » pour traduire « humor ».

Voilà quelques exemples qui accusent les torts innombrables et graves que font nos traducteurs au roman de Sidney, même quand ils traduisent des mots et des locutions relativement simples. On s' imagine aisément combien le style de Sidney, avec ses images pittoresques, ses métaphores hardies, toutes les fleurs de rhétorique qui faisaient les délices de son époque, ses mots composés, ses pointes, ses calembours, ses jeux de mots, on comprend com-

bien tout cela souffre de l'incapacité, de l'inexpérience, de la niaiserie même de ses interprètes. Après leur passage, l'Arcadie souriante, fertile, chef-d'œuvre terrestre, ressemble à un pays ravagé par des hordes de brigands. C'est bien une Arcadie qui reste, mais tout ce qui faisait son charme est enlevé ou rendu méconnaissable. Ce n'est pas un mal sans mélange. Ils détruisent jusqu'aux mauvaises herbes, ces répétitions fades, ces antithèses banales, ces longueurs ennuyeuses, ces coquetteries verbales qui ont fait tomber ce roman dans l'oubli. Voici un exemple de cette répétition maniérée qui gâte si souvent le style de Sidney. Philoclée, faisant un soliloque, déclare que « my greatest fortunatenes is more unfortunate, then my sisters greatest unfortunatenesse » (F., I, 182). Aucun de nos trois traducteurs n'essaie de traduire fidèlement ce mot « fortunate » trois fois répété. Tourval l'emploie deux fois, Baudoin s'en sert une fois, et le « Gentilhomme François » traduit bien cette redondance en usant des synonymes « contentemens », « insupportable » et « infélicité » (livre I, p. 145).

Cet exemple-là, cependant, est éclipsé par un autre plus affecté, plus recherché encore. « Zelmane, exceedingly for Pamela, but exceedingly exceeding that exceedingnes in feare for Philoclea » (F., I, 479). Pour M^{lle} Chappelain, une telle préciosité est indigne d'être traduite, mais Baudoin trouve le noyau sous cette écorce rébarbative, et réussit à l'exprimer : « Si Zelmane fust touchée de quelque regret pour Pamèle, traduit-il, elle le fust tellement pour Philoclée, qu'il ne se pouvoit rien adjouster à l'excez de son apprehension » (t. III, 51).

Pour cette préciosité que le critique moderne nomme « faux pathétique », les avis de nos traducteurs sont partagés. Tourval traduit littéralement l'anglais au risque de compromettre son français, M^{lle} Chappelain (ou son collaborateur) traduit au gré de sa fantaisie, tandis que Baudoin la flétrit tout comme les puristes du Grand Siècle le feront plus tard. Lorsque les belles princesses, Pamèle et Philoclée, se couchent, Sidney trouve une gentillesse précieuse et relevée pour l'occasion, et dit (F., I, 176) : « They *impoverished* their cloathes to *inrich* their bed ». Tourval et le « Gentilhomme François » la rendent mot à mot, mais le futur académicien est plus sévère et traduit sèchement : « Elles posèrent leurs habits et se mirent au lit » (t. I, 689). Le lendemain matin

elles « covered ther daintie beauties with the *glad* clothes » (Feuillerat, I, 183). Baudoin encore une fois ne veut pas de cette personification, traduisant : « Elles couvrirent de leurs habits ce qu'elles avoyent de plus beau » (t. I, 718). Son rival supprime non seulement le trait précieux, mais les autres mots gracieux et poétiques en même temps : « Elles prirent chacune sa juppe », dit-il (livre II, 147). Tourval, cette fois, renchérit sur la préciosité de Sidney. Elles « commencent à soumettre leurs délicates beautez a la couverture de leurs habits, ja *glorieux de leur joye et jouyssance premieres.* »

Si Baudoin et ses rivaux suppriment les préciosités, c'est donc de parti pris plutôt que parce qu'elles sont difficiles à traduire. Il n'est pas de même des métaphores. Partout on s'aperçoit de l'effort fait par eux pour transporter dans la langue française ces jolies fleurs de rhétorique anglaises. Mais le résultat est trop souvent négatif : pas une sur dix de ces frêles plantes ne survit à l'essai d'acclimatation. Presque toutes sont flétries ou fanées. En général M^{lle} Chappelain les rejette tout simplement. Baudoin parvient à en raviver quelques-unes, mais elles paraissent bien affaiblies, alanguies. Tourval les respecte, les soigne, sans réussir à leur rendre leur éclat, leur grâce. Dans ces trois traductions on ne trouve pas un seul jeu de mots, ni un seul calembour de tous ceux qui ont donné du piquant au style de l'original. Tant s'en faut que ce soit un défaut grave des *Arcadie* françaises, mais il accuse nettement la médiocrité des traducteurs.

Des métaphores de Sidney il y en a de toute espèce ; la plupart sont fines, élégantes, poétiques et employées avec un art si recherché qu'elles constituent une des grandes beautés du roman. Dans les traductions pourtant, bien rares sont celles qui conservent tant soit peu de leur premier charme. Lorsque Dorus prie Mopsa « that she would make her hart the *throne* of pitie » (Feuillerat, I, 164), il n'y a que Tourval qui ose rendre le mot imagé. Il la supplia « qu'elle voulut faire son cœur un trône pour la pitié » (Appendice p. XXI). Les deux autres traducteurs donnent une paraphrase banale. Les métaphores mythologiques n'ont guère un sort plus heureux, témoin celle-ci où Dorus compare avec le soleil Pamèle, belle princesse d'une humeur toujours égale et digne, « ever-keeping her course like the Sun, who neither for our prayeses, nor curses, *will spur or stoppe his horses* » (F., I, 165). Cette fois

c'est Baudoin qui réussit à conserver un reste de l'image. « Elle ne varie jamais en sa course [encore un faux ami!] semblable au Soleil à qui nos loüanges ou nos maledictions sont fort indifferentes pour luy faire *haster ses destriers, ou en arrester la course.* » Mais cette traduction paraît bien fade à côté de l'original. (Notons qu'à cette occasion Tourval a un moment distrait, et traduit « prayses » comme si c'était « prayers » (prières).)

Le Chevalier Sidney était bien doué pour une carrière militaire, mais, jusqu'à la dernière année de sa vie il eut peu d'occasions de faire preuve de ses talents. Qu'il n'ait jamais cessé de penser aux exploits glorieux des champs de bataille, nous le savons par les nombreuses métaphores militaires qu'il emploie dans son roman, même dans des morceaux d'analyse psychologique comme celui-ci, qui met à nu le cœur de Philoclée, amoureuse sans le savoir (F., I, 71).

« But when that wish had once *displaied his ensigne* in her minde, then followed whole *squadrons* of longings, that so it might be, with a *maine bataille* of mislikings, and repynings against creation, that so it was not. » Le « Gentilhomme François » trouve le mot « combat » pour traduire « maine bataille », Baudoin ne rend que les idées essentielles en termes froids et neutres, mais Tourval s'efforce de traduire fidèlement cette suite de métaphores : « Mais dès que ce dernier souhait eut une fois *deployé son enseigne* au milieu du jeune cœur de la Princesse, en mesme tems le voila suyvi d'un million d'*esquadrons* d'impatiences et d'envies qu'il fust ainsi, avec un gros *bataillon* [contresens manifeste pour « bataille principale »] de degouts et murmures contre leur creation qu'ainsi ne fut pas. » (Appendice p. XXVII) En somme cette version est assez réussie.

Un peu plus loin (F., I, 174) Sidney parle de « the ebbing and flowing of our estates ». Baudoin évite la métaphore en traduisant « les revolutions de nostre vie », son rival la supprime, mais encore une fois Tourval, à qui le mot « ebbing » présente moins de difficulté qu'aux autres traducteurs, emploie les mots justes et métaphoriques, « le fluz et refluz de nos conditions ». De temps en temps Baudoin trouve une image à peu près semblable à celle de Sidney. La sœur d'Euarche « was no unfit *branch* to the noble *stock* whereof she came » dit le romancier anglais (F., I, 187). Baudoin n'ar-

rive pas (ce qui est étonnant) à trouver les deux mots métaphoriques, il conserve « stock », mais élague le mot « branch », traduisant « une beauté digne du *tyge* Royal dont elle estoit sortie » (t. I, 738). Tourval n'est pas du tout embarrassé pour trouver une traduction, il embellit même le texte anglais : « c'estoit une digne *branche* qui ne dementoient en rien la beauté du noble *tronc* dont elle venoit » (Appendice, p. XLII). Notons deux petits détails en passant. D'abord, Sidney affectionne beaucoup le mot « noble » qu'on trouve des centaines de fois dans l'*Arcadie*. Baudoin, pour des raisons inconnues, l'évite presque toujours, le remplace par « relevé », « incomparable », « beau », et autres termes du même genre. Ensuite, il faut remarquer que Tourval ajoute de son cru « la beauté », tandis que Baudoin emploie « la beauté » là où il faut « branche ». N'est-ce pas là une preuve de sa connaissance de la traduction de Tourval ?

Une des suites de métaphores que Baudoin a rarement de la peine à traduire, peut-être la plus rebattue de toutes celles de l'*Arcadie*, c'est celle qui a rapport au théâtre, genre de métaphore que nous ne sommes pas étonné de rencontrer chez l'auteur de *La Dame du Mai*. Un emploi des plus frappants de ces métaphores se trouve à la page 192 (t. I) de l'*Arcadie* : « Darke clou-des... had blacked over all the face of heaven ; preparing (as it were) a mournfull *stage* for a *Tragedie* to be *plaied* on. » Baudoin, tout en gardant les images, éprouve le besoin d'expliquer le texte, à son avis trop concis pour être parfaitement clair. « La face du dit-il (t. I, p. 756), fut toute obscurcie... les nuees ne representoyent rien qui ne fust lugubre, et leurs voyles ressembloyent proprement à ceux qu'on tend d'ordinaire sur un *Theatre*, où l'on veut faire voir quelque *adventure tragique*. » Le « Gentilhomme François » trouve cette métaphore au-dessus de ses forces de traducteur, il la supprime complètement, mais il ajoute la même idée que son rival : « Les nuées ne representoyent rien que de funeste et de mauvais augure », ce qui constitue en effet une coïncidence singulière sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir par la suite.

Sidney militaire, Sidney protecteur des auteurs dramatiques, nous venons de le voir par ces exemples de métaphores qui fourmillent dans son grand roman. La diversité de ses dons n'étant égalée que par celle de ses images, nous sommes tenté de modifier

une vieille maxime littéraire pour affirmer que « les métaphores, ce sont l'homme même ». Voilà une vérité incontestable chez Sidney. De même, nous entrevoyons le jeune homme d'Etat : Dorus ne pouvait pas être « content to give desire a *kingdom*, but that it must be an *unlimited Monarchy* » (F. I, 345). C'est M^{lle} Chappelain qui, par exception, se charge de traduire cette métaphore, tout en l'embellissant selon son goût. « La passion l'emporta si avant, qu'au lieu de promettre seulement quelques petits *Royaumes* à ses désirs, elle luy faisoit esperer des *Empires* et des *Monarchies toutes entières* » (t. II, 324).

Sidney, diplomate célèbre à vingt-deux ans, émaille son roman de métaphores telles que la suivante : (F. I, 16) « The excellencie of his returned beautie was a *credible embassadour* of his health. » Nos traducteurs n'étant à même de traduire ni la métaphore ni le jeu de mots sur « excellencie », paraphrasent tout simplement (B., t. I, p. 40) : « la beauté de son teint revenuë rendist un evident tesmoignage de sa santé ». La version du « Gentilhomme François » est presque identique à celle de Baudoin.

Il en est de même pour les autres goûts de Sidney. Gentilhomme campagnard exilé pour avoir été courtisan trop censeur, nous trouvons chez lui d'innombrables métaphores tirées de la vie champêtre aussi bien que de celle de la cour. Protecteur des hommes de lettres et des explorateurs, veneur infatigable, gourmet, Bayard anglais féru de la chevalerie du moyen âge, il nous rappelle tout ce qui l'attache passionnément à la vie. En général supprimées, certaines images pourtant, comme nous l'avons constaté, sont rendues assez littéralement, et d'autres, mais celles-ci très, très rares, sont transformées et reparaissent bien différentes. Sidney, amateur du jeu de paume, en tire cette comparaison un peu bizarre, quoique au fond juste. « Les hommes, dit-il (F., II, 177), « are like *tennisballs*, tossed by the *racket* of the hyer powers ». Baudoin, soit qu'il lui déplaise d'être assimilé à une balle de tennis, soit qu'il trouve que cette allusion manque de révérence pour les puissances célestes, Baudoin la remplace par une autre plus ordinaire, mais très réussie, très appropriée. Les hommes, suivant lui, sont « semblables à ces *giroüettes*, qui se tournent çà et là *poussées* par la violence des *vents* ». Une autre digne d'être citée, traduite assez fidèlement par Baudoin, présente à sa rivale une occasion de faire

une heureuse transformation d'idiotisme. Basilius, dit Sidney (F., II, 45) « was olde inough to know, that women are not wont to appoint secreat night meetings *for the purchasing of land.* » M^{lle} Chappelain trouve ici une expression bien française. « Basilius... estoit assez vieil pour sçavoir que les femmes ne donnoient pas une assignation de nuict *pour enfiler des perles* (t. III, 453). »

Nous arrivons maintenant à un problème dont M. Lawton a donné une solution dans son article : « Notes sur Jean Baudoin » (*Revue de Lit. Comp.*, oct. 1926). Nous reprenons ici ce sujet car notre opinion est entièrement différente de la sienne. M. Lawton est catégorique : « nulle trace de plagiat ne se trouve dans les deux versions » de l'*Arcadie*, c'est-à-dire celle de Baudoin, et celle de M^{lle} Chappelain et du « Gentilhomme François ». Dans l'« Advertissement » de son troisième tome, Baudoin se plaignait que « s'il y avoit quelque beau discours de philosophie ou d'Etat » ses ennemis le lui eussent dérobé mot à mot, ou qu'ils en eussent fait une paraphrase sur sa version. A notre avis, lui, Baudoin traduisait l'*Arcadie* à l'aide d'une version antérieure, probablement celle de Tourval. M^{lle} Chappelain, fortement embarrassée dans la traduction du troisième livre du roman, fit en sorte de se procurer soit celle de Tourval, soit celle de Baudoin. Les parties dérobées consistaient en les chapitres huit à douze, c'est-à-dire les pages 392-420 du premier tome de l'édition Feuillerat. Des discours de philosophie et d'Etat constituent une partie très considérable de ces chapitres, notamment les numéros dix et onze. Nous donnons complètement raison à Baudoin sur cette question. Jamais la version de M^{lle} Chappelain n'est plus fidèle, plus scrupuleuse que pour ces deux chapitres. Jamais, non plus, le style des versions de Baudoin et de M^{lle} Chappelain ne ressemble davantage qu'ici à celui de Tourval.

La traductrice est cependant trop intelligente pour reproduire exactement la version volée : elle emploie tantôt la sienne, qui est très libre, tantôt l'autre, qui est assez littérale. Au surplus, lorsqu'elle suit celle-ci, elle a soin de changer beaucoup de mots, de paraphraser certaines locutions, mais il n'en reste pas moins évident, selon nous, qu'elle plagie honteusement une autre version, dont elle reproduit jusqu'aux fautes et aux infidélités. Les exemples fourmillent dans ces cinq chapitres (livre III, chap. 8-

12) : Amphialus combat vaillamment contre les royalistes. « Though with losse of many of his men, dit Sidney (F. I., 394), he returned in him selfe safe, *and content*, that his enemies had felte, how sharpe the *sworde* coulde bite of Philocleas Lover. » Les deux versions sont les suivantes :

(B., t. II, 588) « Encore que *telle retraite* ne se peust faire qu'avec la perte de plusieurs des siens, si est-ce qu'il se rendit au Château sans estre blessé, après avoir fait sentir à ses ennemis ce que pouvoit une *lance* qui ne tranchoit que pour le service de Philoclée. »

(Ch., t. II, 462) « Encores que *cette retraite* ne se püst faire qu'avec la perte de plusieurs de ses gens, si est-ce qu'il se rendit dans le Château sans estre blessé, après avoir fait sentir à ses ennemis ce que pouvoit une *lance* qui ne tranchoit que pour le service de Philoclée. »

Il est parfaitement manifeste que les traductions sont les mêmes, à part quelques petites différences d'orthographe et des petits mots changés, modifications introduites sans aucun doute pour réfuter d'avance toute accusation de plagiat. Notons particulièrement les mots « how sharpe the sworde coulde bite ». Les deux traductions contiennent précisément la même version de cet idiotisme, et elles reproduisent l'erreur de « lance » traduisant « sworde ». Toutes les deux suppriment également le mot « content ». Nul doute qu'elles ne soient des versions jumelles.

Pour la belle description de Pamèle en train de broder sur une bourse (F., I, 402, « For the flowers... with her lips ») ; on constate la même ressemblance étonnante entre les deux versions. M^{lle} Chappelain (t. II, 492) copie assez fidèlement la traduction de Baudoin (t. II, 610). Elle supprime et ajoute à peu près comme lui, employant de temps en temps des expressions légèrement différentes pour rendre les mêmes idées. Ce plagiat, à nos yeux clair comme le jour, devient de plus en plus incontestable au cours des pages suivantes. Pour n'en donner qu'un petit exemple tiré de la page 404 de Sidney : « young babes think babies of woonderful excellencie, and yet the babies are but babies ». Voici comment on traduit ce petit morceau :

(B., t. II, 619) « Nous voyons que les petits enfans ne cherissent rien tant que leurs Poupées, qui toutesfois ne sont que

des jouëts qu'on leur donne pour leur faire passer le temps. »

(Ch., t. II, 502) « Nous voyons aussi [que] les petits enfans ne cherissent rien tant que leurs Poupées, qui pourtant ne sont que des jouëts qui servent à leur faire passer le temps. »

N'est-il pas remarquable qu'ils faussent tous deux le sens de l'anglais exactement de la même manière, et que les seules divergences soient dans des mots insignifiants où M^{lle} Chappelain emploie des synonymes des mots de Baudoin ? La page 405 de Sidney est traduite d'une façon remarquable par cette demoiselle. La première moitié ne contient aucune trace de plagiat, elle est rendue avec la déplorable infidélité qui lui est habituelle. Puis, soudain, vers la ligne 28, sa version devient à peu près identique à celle de Baudoin, elle reproduit même la demi-douzaine de fautes qu'il fait dans le même nombre de lignes.

On constate que, à part une quantité de petits changements (« ouvrage » pour « œuvre », « accidentellement » pour « par accident », « obscurité » pour « tenebres » et ainsi de suite) les versions sont les mêmes pour les pages 407, 24 jusqu'à la page 410, 32 de l'original (B., t. II, 632, 3-644, 18 et Ch., t. II, 512, 9-525, 6) après quoi notre traductrice recommence ses infidélités. On pourrait la soupçonner d'avoir imité Baudoin en traduisant « knee » par « col » (F., I, 417, 37) et pour la phrase qui contient cette faute grossière. Cependant, ce n'est là qu'une vétille à côté du plagiat patent qu'elle commet en décrivant le profond bonheur d'Argalus et de Parthénie. Sidney écrit ce beau récit (F., I, 420, 17) :

« A happy couple, he joying in her, she joying in her selfe, but in her selfe, because she enjoyed him : both increasing their riches by giving to each other ; each making one life double, because they made a double life ; one, where desire never wanted satisfaction, nor satisfaction never bred sacietie ; he ruling, because she would obey : or rather because she would obey, she therein ruling. »

Ces subtilités de la vie conjugale sont incomprises de Baudoin célibataire. Il choisit donc deux ou trois idées principales et les rend à sa guise, retranchant tout le reste sans ménagement : M^{lle} Chappelain singe Baudoin.

(B., t. II, 680, 13) « Heureux couple d'Amans, dit-il, dont la jouyssance et les plaisirs estoient tellement mutuels, que leur

vie, leur Amour, et leur volonte ne sembloient estre qu'une mesme chose. »

« Heureux couple d'Amans, traduit-elle, dont la jouyssance estoit tellement reciproque, qu'il sembloit que leur vie, leur Amour et leur volonte fussent une mesme chose. »

Il saute aux yeux que les petites divergences introduites par M^{lle} Chappelain, n'ont pour but que d'empêcher sa version de ressembler parfaitement à celle de Baudoin. Le plagiat cependant, n'est pas moins amplement démontré.

On trouve un peu plus loin des ressemblances également suspectes, quoique insuffisantes pour nous faire conclure à un plagiat. On se demande pourtant si c'est par hasard que « cunning mastiffe » (F., I, 459) se traduit chez Baudoin et M^{lle} Chappelain par « hardy limier », au lieu de « mâtin rusé » ; si l'un de nos traducteurs ne s'est pas laissé influencer par l'autre en rendant le morceau suivant (F., I, 463, I) :

« For turning backe to backe, and bothe bestriding the blacke forsaken Knight (who had fainted so long till he had lost the feeling of faintnesse) they held playe against the rest... » Voici les versions, toutes deux remarquables par leur inexactitude et leur très forte ressemblance :

(B., t. II, 841) « Car ayant couché tout de son long le Chevalier abandonné, afin qu'il en fust un peu plus soulagé, ils resisterent vaillamment aux soldats... »

(Ch., t. I, 756) « Car apres avoir couché sur l'herbe le Chevalier Abandonné, pour luy donner quelque soulagement, ils resisterent vaillamment aux soldats... »

Est-il hasardeux de supposer que l'une soit une paraphrase de l'autre ?

En général, nous regrettons que M^{lle} Chappelain n'ait pas imité Baudoin ou Tourval plus souvent : elle aurait évité la plupart de ses fautes. Voici un cas où sa version accuse des anachronismes absurdes. L'action de l'*Arcadie* de Sidney se déroule dans la Grèce antique. Pourtant notre traductrice change les termes convenables de Sidney pour nous parler d'« église », de « paroisse », de « gentilhomme du village », et même, ce qui est dix fois plus grotesque, elle emploie plusieurs fois le mot « Louvre » pour indiquer la petite maison champêtre de Basilius ! Il est évident qu'elle

se soucie moins de traduire le roman de Sidney que de plaire à ses lecteurs français du XVII^e siècle.

L'*Arcadie* n'est pas seulement un roman en prose, cependant. Elle contient des églogues à la fin de chaque livre, des sonnets et des morceaux de poésie introduits suivant les exigences de l'intrigue ou la fantaisie de l'auteur. Ces vers de l'*Arcadie*, les premiers qu'un traducteur français eût dû rendre, présentent des difficultés plus grandes encore que la prose, qui n'est pourtant pas du tout facile. Tourval renonce tout simplement à les traduire, les autres s'y essaient, mais avec des résultats le plus souvent lamentables. M^{lle} Chappelain y supprime toutes les idées qu'elle ne peut rendre facilement, c'est-à-dire à peu près les deux tiers, et si ses vers ont une allure vive et rapide, c'est parce qu'ils sont si peu chargés. Ceux de Baudoin, par contre, en général lourds, plats et gauches, boitent péniblement. Mais ils font preuve d'un travail très consciencieux, car ils expriment les pensées principales de Sidney, tant bien que mal, bien entendu, en deux fois plus de mots qu'il n'en faut au poète anglais. C'est un défaut inévitable, sans doute, car seul un poète français plus grand que Sidney aurait su le traduire avec autant de force et de concision qu'en montre l'original. Le morceau suivant, tiré des premières églogues, servira d'exemple du style poétique des églogues anglaises et des traductions françaises, quoique celles-ci soient un peu plus concises qu'à l'ordinaire. Voici d'abord les vers de Sidney (F., II, 216) :

« How tenderly her tender hands betweene
In ivory cage she did the micher binde :
How rosy moist'ned lipps about his beake
Moving, she seem'd at once to kisse, and speake.
Chastned but thus, and thus his lesson tought,
The happy wretch she putt into her breast. »

La traduction de Baudoin est ici un peu plus vive, plus allègre que d'habitude :

(B., t. I, 529) « ... de ses tendres mains soudain elle en forma
Une cage d'ivoire où l'oyseau s'enferma.
Que de grace Elle avoit, lors que tenant posée
Sa bouche fretillarde, et moite de rosée,

Que sur son petit bec, elle faisoit couler,
 On la voyait ensemble et baiser et parler.
 Alors à son captif heureux et miserable,
 Elle donna son sein pour prison desirable. »

La version est manifestement très défectueuse, car « *rosy* » devient un faux ami « *rosée* », « *tenderly* », « *moving* » et le cinquième vers sont supprimés, Baudoin ajoute « *miserable* » et « *pour prison desirable* », parce que la mesure et la rime les exigent. Cependant, avant de condamner Baudoin pour avoir mal traduit, il convient d'examiner le travail de son rival. C'est vite fait, car le voici (t. I, 524) :

«...veoir ses blanches mains luy servir de prison :
 Et puis apres son sein, car il eut ceste gloire. »

Et c'est tout. Ce n'est nullement un cas exceptionnel mais seulement un peu plus sommaire, plus infidèle qu'en général.

Etudions maintenant quelques vers où le « *Gentilhomme François* » a pris sa tâche plus au sérieux. C'est le début d'un sonnet, où le poète chante les appas de Mopsa :

« *What length of verse can serve brave Mopsas good to show ?
 Whose vertues strange and beauties such, as no man them may*
[know.
*Thus shrewdly burdned then, how can my Muse escape ?
 The gods must help, and pretious things must serve to shew her*
[shape. »

(F. I., p. 21).

Le « *Gentilhomme François* » saisit ça et là le sens de certains mots, d'où il attrape quelques-unes des idées de Sidney, mais en somme il n'en traduit que les deux tiers. Voici comment (livre I, p. 61) :

« Puis-je trouver d'assez longs vers,
 Dignes de chanter les louanges
 De Mopsa que tout l'Univers
 Cognoist pour ses vertus estranges ?
 O Dieux polissez mes esprits,
 Rendez ma Muse plus féconde... »

On s'aperçoit que le rapport entre Sidney et son interprète est assez mince. Heureusement, Baudoin, quoique ses vers ne soient guère supérieurs à ceux de son rival, traduit si consciencieusement toutes les idées de Sidney, s'efforce d'expliquer toutes les nuances avec tant de clarté, que sa version pèche plutôt par l'excès et la prolixité.

« Quelle longueur de vers peut servir pour descrire
De la brave Mopsa les rares qualitez :
Dont le merite est tel, et telles les beautez,
Que nul ne les sçauroit ny cognoistre ny dire :
Si lourdement chargé, par quelle estrange ruse
Pourray-je secouer un fardeau si pesant ?
C'est que pour faire voir ce chef-d'œuvre plaisant,
Il faut que tous les Dieux favorisent ma Muse.
Il faut pour mieux former la naïfve peinture
De ce corps, qu'Amour mesme a moullé de sa main,
Emprunter les thresors qui germent dans le sein
De la Terre conjointe avecque la Nature. » (t. I, p. 29.)

Cette traduction scrupuleusement fidèle est remarquable pour une raison bien différente : ce sont là les premiers vers anglais qui aient jamais été traduits et publiés en français.

Ni les vers de Baudoin, ni ceux de ses rivaux ne méritent une étude approfondie. Ils ne constituent, au mieux, qu'une paraphrase versifiée, fade, banale, affaiblie des idées exprimées par Sidney. Des caractères de son style, de sa concision, de sa force, de sa vigueur épigrammatique, de sa souplesse, de son charme fleuri, on trouve peu de traces dans les traductions françaises.

En résumé, donc, nous constatons que la traduction de Tourval est en général la plus exacte au point de vue de l'anglais, que celle de Baudoin, plus libre et inférieure à cet égard, est infiniment supérieure au point de vue du style, et que celle de M^{lle} Chappelain et du « Gentilhomme François » est en général inférieure sous tous les rapports sauf quelques chapitres où l'on a imité la traduction de Baudoin. Si ces trois traductions jugées d'après nos connaissances modernes, sont sans valeur aucune, les versions de Tourval et de Baudoin n'en sont pas moins des ouvrages qui font honneur à leurs auteurs. Ceux-ci, pionniers intrépides et indomptables.

dans cette forêt vierge et ténébreuse qu'est la langue anglaise de cette époque, méritent un rang important parmi ceux qui ont cherché à faire connaître à leurs voisins d'outre-Manche cette littérature variée et féconde d'Angleterre.

CHAPITRE VI

LA PREMIÈRE FORTUNE LITTÉRAIRE DE SIDNEY EN FRANCE

Les traductions publiées en 1624 et en 1625 ont révélé au grand public français le fait que l'Angleterre possédait dans l'*Arcadie* de Sidney, sinon un chef-d'œuvre pour tous les temps et pour tous les pays, au moins un roman extrêmement remarquable, qu'on allait comparer, par l'intermédiaire de deux traductions fort médiocres, au grand ouvrage d'Honoré d'Urfé. Mais avant d'aborder la question de la réputation de Sidney en France postérieure à la traduction de l'*Arcadie*, on se demande naturellement s'il n'était pas bien connu auparavant, si l'*Arcadie* sous sa forme anglaise n'exerça pas d'influence outre-Manche entre sa première édition en 1590 et sa traduction publiée trente-quatre ans plus tard.

Sidney, protecteur de tout Huguenot visitant ou habitant l'Angleterre, grand ami de Jean Hotman, de Du Plessis Mornay et de tant d'autres, était un des personnages les plus nobles et les plus séduisants qui aient orné l'histoire d'Angleterre. Il est certain que les Français qui l'avaient connu gardèrent longtemps de lui un très vif souvenir personnel. Mais sa renommée se répandit parmi un public beaucoup plus étendu, le monde instruit par exemple, et tous ceux que le récit de sa mort héroïque pouvait émouvoir. Tel Peiresc, car on trouve parmi ses papiers une copie du message touchant que Sidney, alors au seuil de la mort, envoya à son médecin Wier, et, fait beaucoup plus important pour la littérature comparée, la bibliothèque de Peiresc possédait un exemplaire de l'*Arcadie* en anglais, de l'édition de 1605 (Londres,

petit in-fol.), relié en veau rouge (1), aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale (Réserve Y², 272). Tel aussi Pierre de Lestoile, dans les *Mémoires-Journaux* de qui on relève cette allusion curieuse et significative (t. X, p. 42 ; octobre 1609) : « M. de Lisle Groslot [médecin voisin de Lestoile] m'a fait donner, ce jour, par un sien ami, qui est aussi le mien, le *Tumbeau* suivant, qu'il a fait du Chevalier Sidnei, Anglois, brave cavalier, et tellement renommé au monde pour ses vertus que les Polonais proposèrent de le prendre pour leur Roy ; comme n'estant pas seulement *armis decoratus, sed etiam legibus ornatus*. » Suit une épitaphe latine de dix vers qui débute :

« Ecce arcto terrae in tumulo exiguique sepulchri
Visceribus, sacrae exuviae Sydnaei immensi, ... »

Ainsi, plus de vingt ans après sa mort, on composait encore en France des vers en son honneur.

Les ouvrages français imprimés qui auraient pu faire connaître Sydney au public français étaient très rares, et encore se bornaient-ils pour la plupart à le mentionner en passant. L'un des premiers est celui de Simon Goulart qui dans ses *Guerres des Pays-Bas* (2) relate brièvement l'engagement entre les troupes anglo-néerlandaises et les Espagnols à Zutphen, « où les Anglois furent rudement testonnés : entre autres M. Philippe Sidney, Gouverneur de Flessinghe, brave chevalier, et d'un grand sçavoir, y fut blessé, dont estant porté en la ville d'Arnhem en Geldre, il mourut depuis ». Ce même Simon Goulart traduit de latin en français les *Méditations Historiques de M. Ph. Camerarius* (Lyon, 1610, in-4°) qui contiennent un chapitre consacré au sujet « Pourquoi il n'y a point de loups en Angleterre » (livre II, ch. 8, p. 144). Camerarius y fait le reportage d'un entretien qu'il prétend avoir eu avec Sidney, lors de sa mission auprès de l'Empereur à Vienne. L'article est fort intéressant en lui-même, sans doute, mais ce qu'il nous faut y noter, c'est surtout le portrait de Sidney que l'auteur y fait, s'inspirant de Camden, à l'instar de qui il l'appelle « la grande

1. Cf. Le Catalogue de la Bibliothèque de Peiresc : MSS de la Bibliothèque Municipale d'Aix-en-Provence, n° 1218, f. 24.

2. Vol. II, Saint-Gervais, 1604, in-8°.

espérance des humains, le vif tableau de vertu, les délices des hommes doctes,... déploré tous les jours pour avoir été enlevé fort jeune hors de la vie présente ».

Le *Théâtre Tragique* de Pierre Boitel (1) contient un éloge non moins magnifique, parce qu'il a été tiré peut-être de la même source. Pour Boitel, Philip Sidney est le « restorateur de sa patrie, l'appuy de ses concitoyens, qui par les effects de sa vaillance, et par les escrits de sa doctrine, associant Mars avec Minerve, a rendu le ciel favorable de ses louanges, ne devoit point meriter un si rude traitement des destins, qui le priverent de vie au milieu de ses jours, et desobligerent toute la posterité, qui eut reçu ce contentement aujourd'huy d'admirer les belles conceptions de son esprit ». Cette dernière idée est plus significative qu'elle ne paraît d'abord : la postérité avait été privée, par la mort prématurée de Sidney, des belles conceptions de son esprit. Il est donc évident que Boitel ne savait rien de l'*Arcadie*, ni, à plus forte raison, d'*Astrophel et Stella* et de l'*Apologie*. En 1622 on connaissait l'homme, mais on ne connaissait point son œuvre.

Mais, nous objectera-t-on avec raison, si le grand public français ignorait encore les écrits de Sidney, il n'en est pas moins vraisemblable que le petit nombre de gens qui savaient l'anglais les appréciaient à leur juste valeur, en parlaient à leurs amis, établissaient sa réputation littéraire d'une façon indirecte. C'est possible, mais les preuves sont tellement rares (nous ne connaissons, en effet, que le témoignage donné par Tourval dans la dédicace de sa traduction), que nous ne pouvons ajouter foi à cette hypothèse. Peiresc possédait bien un exemplaire de l'*Arcadie* en anglais, acheté sans doute au cours de son voyage en Angleterre en 1606, mais douze ans plus tard il avoue dans une lettre à l'adresse de Camden qu'il n'entend rien « au langage Anglois, que je ne laisseray pas d'en apprendre beaucoup avec l'ayde de mes amis, qui ont connaissance de ceste langue-là » (*Lettres* de Peiresc, t. 7, p. 769). Nous doutons fort que malgré sa bonne volonté, ce grand érudit provençal en ait jamais appris un seul mot, car lui qui dans sa correspondance parle souvent d'érudits anglais, Camden et Sel-

1. Paris, 1622, in-8°, 2^e partie, p. 100.

den par exemple, qu'il connaît par leurs ouvrages latins, ne souffle mot de la littérature anglaise proprement dite.

L'*Arcadie* de Sidney n'a-t-elle donc exercé aucune influence en France avant sa traduction publiée par Baudoin en 1624 ? Nous croyons fermement que non, mais force nous est d'avouer que M. H. Carrington Lancaster, dans les *Modern Language Notes* de février 1927, soutient avec beaucoup de savoir une thèse contraire. Dans un article bien documenté sur « Sidney, Galaut, La Calprenède : an early instance of the influence of English Literature upon the French », M. Lancaster confronte un des plus beaux épisodes de l'*Arcadie* (livre I, ch. XI : l'amour de Philoxène et d'Amphialus pour Hélène, reine de Corinthe), avec une pièce intitulée *Phalante*, contenue dans un *Recueil des divers poèmes et chants royaux, avec le commencement de la traduction de l'Aeneïde* de I. Galaut... (Toulouse, 1611, in-12°), et avec le *Phalante* de La Calprenède (Paris, 1642). Cet épisode de l'*Arcadie*, et ces deux pièces de théâtre, ont en somme le même sujet. Hélène de Corinthe, aimée et recherchée par Philoxène, tombe amoureuse d'un ami de celui-ci. Les deux amis rivaux se battent : s'ensuit un dénouement tragique. Lorsque M. Lancaster, après avoir fait une étude approfondie des trois versions, en conclut d'abord que l'*Arcadie* n'a pas exercé d'influence directe sur La Calprenède, mais que celui-ci a tiré son inspiration de chez Galaut, nous sommes du même avis. Ce qui est moins certain, pourtant, c'est que Galaut ait puisé le sujet de sa pièce dans l'*Arcadie* de Sidney, constituant ainsi, puisque M. Lancaster ne connaît pas de source commune pour les deux, le premier cas où la littérature anglaise aurait exercé une influence sur la littérature française.

Malgré des divergences assez considérables dans les détails, le sujet de cet épisode de l'*Arcadie* et celui de la pièce intitulée *Phalante* publiée en 1611, sont sensiblement les mêmes. Les noms des principaux personnages, Hélène de Corinthe, Philoxène son soupirant, Phalante, frère d'Hélène dans l'*Arcadie*, ami rival de Philoxène dans la pièce de théâtre, ne laissent aucun doute sur la parenté des deux thèmes. La seule question à résoudre est celle-ci : *Phalante* est-il tiré de l'*Arcadie* ou provient-il de la même source ?

On attribue *Phalante* à un avocat toulousain nommé Jean Galaut (mort en 1605 à l'âge de trente ans), parce que cette pièce se

trouve dans le recueil de ses ouvrages. Rien n'est moins certain, pourtant. D'abord, il n'en est point question dans le titre du volume dont elle constitue la partie la plus considérable. De plus, d'après Vallière (1) une pièce *Phalante* anonyme, qui est sans aucun doute la même, a été publiée en 1610, in-8°, sans lieu ni nom d'imprimeur. Au surplus, *Phalante* a été joué à l'Hôtel de Bourgogne où pendant de longues années, suivant Rigal (2), Hardy est le seul fournisseur. On voit donc combien il est difficile de dire avec conviction qui est l'auteur de *Phalante*. C'est peut-être Galaut, bien entendu, mais ce pourrait être également Hardy, ou bien un autre dramaturge vivant en l'an 1610 ; ou encore *Phalante* aurait pu être l'œuvre rééditée d'un autre écrivain déjà mort.

Puisqu'on ne sait pas de quelles mains *Phalante* est sorti, on ne saurait dire, cela va de soi, comment l'*Arcadie* aurait pu exercer une influence sur son auteur. Admettons pour le moment que ce soit Galaut. Comment expliquer qu'un jeune avocat toulousain ait pu, avant 1605, s'inspirer de l'*Arcadie* anglaise, alors que l'anglais était aussi peu connu en France que le lapon, par exemple, aujourd'hui ? Supposons maintenant que ce soit Hardy, adaptateur infatigable de pièces étrangères. Il a tiré sans doute une pièce *Pandoste* du roman de Robert Greene, mais c'est après que L. Regnault en eut publié une traduction en 1615. Comment a-t-il pu emprunter un sujet à un livre qu'il ne pouvait lire ? En effet, en 1610 il y a très peu de Français capables de puiser leur inspiration dans un ouvrage anglais, et de ce petit nombre il n'y en a que peut-être deux ou trois, comme Tourval, Jean Hotman, qui auraient jamais conçu cette idée. Pour ces raisons, devant cette théorie qui veut, sans expliquer comment, qu'une œuvre anglaise non traduite ait inspiré un écrivain français, nous restons profondément sceptique.

Reste maintenant l'autre solution, moins séduisante mais plus vraisemblable : l'épisode en question et le sujet de *Phalante* sont tirés d'une même source. Pour son *Arcadie* et ses autres ouvrages, Sidney a puisé un peu partout, chez les anciens, Grecs et Romains,

1. *Bibliothèque du Théâtre Français*, t. I, 440-441.

2. *Théâtre Français avant la Période classique*, p. 140.

dans les romans de chevalerie, chez les auteurs italiens et français. Les dramaturges français du commencement du XVII^e siècle n'ont pas honte, eux non plus, d'adapter à leurs propres fins les œuvres de leurs prédécesseurs lointains ou proches. Hardy en est un excellent exemple. Sur plusieurs centaines, combien de ses pièces sont originales ? De celles qu'il a publiées, la plupart sont tirées des anciens, des Italiens et surtout des Espagnols. Donc, le fait de traiter le même sujet qu'un autre écrivain n'a rien d'étonnant. Or, jusqu'à présent aucun des nombreux critiques (Moody, Wolff, Brunhuber, Brie par exemple ; voir notre II^e chapitre), qui ont cherché la source de l'épisode d'Hélène de Corinthe et de Philoxène dans l'*Arcadie*, n'a pu indiquer son origine. On trouve souvent cette même situation dans la littérature, car ce duel entre l'amitié et l'amour est un des thèmes éternels du genre humain. Nous le voyons déjà en germe dans le *De Amicitia* de Cicéron, qui après avoir parlé de l'amitié entre des jeunes garçons, continue : « Sin autem ad adolescentiam perduxissent, dirimi tamen interdum contentione vel uxoriae condicionis vel commodi alicujus, quod idem adipisci uterque non posset » (Ch. X) (1). Boccace a traité ce même sujet dans son conte de *Tite et Gesippe*, mais ce qu'il nous faut ici, c'est une source qui contienne non seulement le thème, mais aussi les noms des personnages, tels qu'Hélène de Corinthe, Philoxène, Amphialus, ou Phalante, car trois d'entre eux sont communs à l'*Arcadie* et à la pièce *Phalante*.

Cette source, si elle existe, nous n'avons pas réussi à la découvrir, mais nous jugeons du plus haut intérêt le titre d'un ouvrage qui figure dans le catalogue des *Livres Perdus et Exemplaires Uniques* de J. M. Quérard (Bordeaux, 1872), une tragédie dont nous n'avons trouvé nulle part l'analyse, à savoir le *Philoxène* d'Antoine du Verdier (publié à Lyon, 1567, in-8^o) (2). Il serait extrêmement hasardeux, même ridicule, d'affirmer que ce livre perdu est la source où Sidney et l'auteur de *Phalante* auraient tous les deux puisé. Nous voulons seulement formuler quelques

1. Edition publiée par Pascal Monet. Paris, 1895, in-18, p. 83.

2. Baudrier, dans sa *Bibliographie Lyonnaise*, série 10 (Lyon, 1913, p. 379), nous affirme également que « cette pièce n'a pas encore été retrouvée ».

conjectures à ce sujet. D'abord, ce titre de *Philoxène*, tragédie, est fort singulier, peut-être unique. Ensuite cette œuvre publiée en 1567, a pour auteur un des gentilhommes ordinaires de la Chambre du roi. Or, il est presque certain que du Verdier se trouvait à Paris en 1572, pour assister au mariage d'Henri de Navarre et de Marguerite de Valois, et qu'alors il a pu connaître Sidney, le jeune mylord anglais qu'on vient de nommer également gentilhomme de la Chambre. Est-ce que ce serait pousser trop loin la conjecture, que de supposer que le jeune dramaturge français ait fait lire à son confrère amoureux des beaux livres, sa tragédie de *Philoxène*, la première œuvre de sa jeunesse ?

A celle-là s'enchaînent d'autre hypothèses. Sidney, qui, empruntant un peu partout, a soin en général de transformer, de rendre méconnaissable ce qui n'est pas sien, pourquoi garde-t-il ce nom de « Philoxène » qui, s'il s'est inspiré de du Verdier, accuse tout de suite l'origine de l'épisode ? La réponse est facile. A la date où Sidney compose l'*Arcadie*, Antoine du Verdier est encore vivant, et le romancier anglais aurait cru discourtois, malhonnête même, d'emprunter un bel épisode à un ami, et d'essayer de dissimuler sa dette. Au contraire, la tragédie de du Verdier n'ayant eu aucun succès en France (1), Sidney en adoptant son sujet, lui fait un compliment assez fin, faisant voir ainsi à tous ses lecteurs bien renseignés, combien il estime l'œuvre, combien il honore son auteur.

A la mort de du Verdier en 1600, les exemplaires de sa tragédie sont devenus très rares. Un libraire inconnu, croyons-nous, en reconnaît le mérite et se résout de la publier. Il la transforme un peu, et, puisque la pièce n'a pas eu de succès, il remplace le nom de *Philoxène* par celui de *Phalante* son ami rival. Voilà donc une explication du fait que l'édition de *Phalante* de 1610 paraît sans indication de lieu ni de nom d'imprimeur, et que la tragédie de *Phalante*, la partie la plus importante du *Recueil de divers poèmes et chants royaux avec le commencement de la traduction de l'Aeneide* de I. Galaut, n'est pas nommée dans le titre de ce volume. C'est tout simplement parce que Galaut n'en est pas l'auteur.

1. Nicéron (*Mémoires*, t. XXIV, p. 27), dit que « Du Verdier était un pauvre poète, et tout ce qu'il a fait en ce genre là ne mérite aucune attention ».

Cette théorie que nous venons d'émettre consiste surtout, nous l'avouons franchement, en conjectures, mais à notre avis elle n'est pas moins vraisemblable que la thèse soutenue par M. H. Carrington Lancaster.

L'auteur de l'*Astrée* a-t-il été influencé, comme M. Magendie semble le croire, par l'*Arcadie* de Sidney ? Si, à tout prendre, nous ne croyons pas à cette thèse, nous admettons néanmoins qu'il existe des arguments très sérieux qui la soutiennent. Voici les plus importants, les plus convaincants. Le collège de Tournon, dont Honoré d'Urfé était l'élève, comptait parmi ses quinze cents élèves non seulement des Français, venant surtout du Midi et du centre, mais aussi un grand nombre d'étrangers, Savoyards, Italiens, Allemands, et même des Anglais et des Ecossais (1). Ensuite « l'enseignement, dit Reure... embrassait toutes les connaissances humaines, excepté la médecine et le droit ». On y apprenait donc l'anglais, et d'Urfé, doué d'une très grande facilité pour les langues (nous avons le témoignage de J. P. Camus, évêque de Bellay, qu'il savait le grec, le latin, l'italien, l'espagnol et l'allemand) aurait sûrement été un des élèves de la classe d'anglais. Il s'ensuit de là que s'il s'intéressait à l'Angleterre, il n'aurait pas manqué de faire la connaissance de l'*Arcadie*, l'œuvre anglaise la plus populaire de l'époque. Notons ensuite que l'*Arcadie* parut pour la première fois en 1590, et que la première partie de l'*Astrée* fut publiée chez le libraire parisien Toussaint du Bray, en 1607, suivie des quatre autres parties en 1610, 1619, 1627 et 1628. La chronologie permet bien que l'*Astrée* ait subi l'influence de l'*Arcadie*.

Examinons un peu maintenant ces deux grands romans. Chez l'un et l'autre on remarque d'abord le même mélange curieux des genres, la pastorale avec le roman de chevalerie, ensuite une abondance de longues histoires croisées, et beaucoup de discours de philosophie et de politique. « A moins qu'il n'existe une source commune qui m'a échappé » dit M. Magendie (2) « il y a entre deux épisodes de l'*Arcadie* et de l'*Astrée* des analogies singulières ».

1. Voy. O. C. Reure, *La vie et les œuvres d'Honoré d'Urfé*. Paris, 1910, p. 20 et suiv.

2. *Du Nouveau sur l'Astrée*. Paris, 1927, p. 193 et suiv.

Demagoras, repoussé par la belle Parthénie, se venge en la défigurant. Argalus continue néanmoins à aimer celle-ci, parce que ce n'est pas pour son beau visage qu'il l'aime, mais pour sa belle âme. Elle recouvre sa beauté et il l'épouse (éd. Feuillerat, I, p. 32 et suiv.). M. Magendie trouve dans l'*Astrée* un incident semblable (II, 754 et suiv., et III, 500). Lorsque Célidée se balafre le visage pour mettre fin à une recherche fâcheuse, Thamire conserve toute son affection pour elle. Comme Parthénie, Célidée recouvre sa beauté par la suite.

Suivant M. Magendie (*Du Nouveau...*, p. 194), Hylas, l'inconstant, trouve déjà son pendant dans l'*Arcadie*. Pamphile, le moins fidèle des hommes (*Sidney*, éd. Feuillerat, I, p. 268, raconte comment il séduisit neuf femmes en fort peu de temps), prétend qu'au contraire, il est la fidélité même. Il cherche toujours ce qui lui semble aimable ou beau. Si l'objet aimé perd sa beauté ou son charme, il le quitte pour aller adorer de plus grands appas ailleurs. Il est donc tout à fait constant, tandis que celui qui continue à aimer une belle femme devenue laide, « commet par ce moyen la plus absurde inconstance du monde » (Baudoin, t. II, p. 62 ; Magendie, *ibid.*, p. 194). Hylas va un peu plus loin. Il se fait gloire d'être inconstant, mais son raisonnement est le même : c'est lui qui est le seul vrai constant, parce qu'il cherche toujours et partout son propre contentement (*Astrée*, II, p. 215-216). « Cette argumentation ingénieuse et subtile n'est certes pas banale, dit M. Magendie, et l'on peut se demander si une pareille rencontre est l'œuvre du hasard. »

Ce qu'aucun critique n'a encore fait remarquer, c'est que l'intrigue principale de la quatrième partie de l'*Astrée* (publiée par les soins de Théodore Baro en 1627, c'est-à-dire après la traduction de l'*Arcadie*) ressemble fort à celle du troisième livre de Sidney. Chez les deux, nous lisons le récit de la révolte d'un grand seigneur qui n'a pu obtenir la main de celle qu'il aime (Polémas et Galathée dans l'*Astrée*, Amphialus et Philoclée chez Sidney), Polémas met le siège devant la ville de Marcilly, dont Adamas organise la défense. Ensuite nous assistons à l'enlèvement d'Astrée et de Céladon son bien-aimé, déguisé sous les vêtements d'une jeune fille. Des événements semblables ont lieu dans l'*Arcadie*. Pyrocles, déguisé en amazone, est enlevé avec Philoclée, sa bien-aimée, par

l'ordre de la mère d'Amphialus, le seigneur rebelle. Philanax prend la tête des forces royales, et assiège Amphialus dans son château fort. Est-ce que toutes ces ressemblances aussi sont l'œuvre du hasard ?

Malgré ces arguments d'un aspect séduisant, notre conclusion est que l'*Arcadie* n'a pas exercé d'influence sur l'*Astrée*. D'abord, il reste encore à démontrer que d'Urfé ait su l'anglais. La présence d'élèves anglais et écossais au collège de Tournon ne prouve rien, car il n'en a jamais manqué en France, et les Français n'en ont pas appris plus d'anglais. Quant à l'enseignement « qui embrassait toutes les connaissances humaines, sauf la médecine et le droit » (Reure, p. 20) il faut faire la part de l'exagération, ou bien il faut croire que l'anglais n'est pas une connaissance humaine ! En tous cas, on n'a pas de preuve que la langue anglaise ait été comprise dans le programme d'études de ce collège (ou dans celui de n'importe quel autre collège français de l'époque).

Quant au témoignage de Camus, qui énumère les langues possédées par d'Urfé, nous avons là une preuve évidente que l'auteur de l'*Astrée* ne savait pas l'anglais, car il est certain qu'autrement cette langue aurait pris sa place dans la liste après le grec, le latin, l'italien, l'espagnol et l'allemand.

Pour en venir maintenant aux deux épisodes de l'*Astrée* cités par M. Magendie, à notre avis il faut les faire remonter plutôt à des sources françaises qu'à l'*Arcadie*. M. Magendie lui-même a bien voulu nous indiquer la première source, à la page 119 de son livre. Là il nous affirme que « les emprunts de l'*Astrée* à l'*Heptaméron* (de Marguerite de Navarre) paraissent sensibles », et il nous cite comme exemple la dixième nouvelle de la première journée, où la belle Florinde ne voulant pas tromper son mari avec Amadour qui l'aime, prend une pierre et se balafre hideusement la figure pour tuer son amour. Pour éviter tout soupçon, cependant, elle se laisse tomber par terre, et prétend que c'est un accident. M. Magendie ne manque pas de rapprocher cet épisode touchant de celui de l'*Astrée* que nous avons cité plus haut. Voici ses termes exacts : « Cette mutilation volontaire, raisonnée, de Florinde qui veut détourner d'elle le bouillant Amadour, annonce bien celle que, dans l'*Astrée*, s'inflige Célidée ; le diamant remplace la pierre, mais loin d'essayer de donner le change, Célidée révèle et explique

elle-même sa conduite (1). » Est-il besoin de commentaire ? A la page 193, M. Magendie semble croire que l'épisode de la mutilation de Célidée est tiré de l'*Arcadie*, mais à la page 119 il a déjà indiqué l'*Heptaméron* comme sa source !

De même pour l'inconstance de Pamphile et d'Hylas, M. Magendie déjà avant de parler de l'*Arcadie*, rapproche ce personnage du Belair des *Bergeries de Julliette* de Nicolas de Montreux, de celui du grand inconstant de l'*Astrée*. A notre avis, d'Urfé a sûrement puisé ces épisodes dans l'*Heptaméron* et les *Bergeries de Julliette*, et nous sommes porté à croire que Sidney s'est inspiré des mêmes sources.

Il nous reste donc, maintenant, à considérer les ressemblances entre la quatrième partie de l'*Astrée* et le troisième livre de l'*Arcadie*. Qu'il s'agisse de la recherche vaine de Polémas auprès de Galathée, de sa révolte, du siège de Marcilly, de l'enlèvement de Céladon avec Astrée, nous y voyons non pas des souvenirs de l'*Arcadie*, mais bien des échos de l'*Amadis de Gaule* et d'autres romans de chevalerie, dont l'immense popularité en France n'a jamais été mise en doute. Là nous trouvons un vaste fourmillement d'incidents pareils, où Sidney a puisé à pleines mains (voy. notre ch. III), et où d'Urfé à son tour a pu emprunter mainte aventure héroïque pour les épisodes guerriers de son roman.

Nous en concluons donc que si nos deux auteurs ont écrit des épisodes semblables, ce n'est pas que d'Urfé se soit inspiré de l'*Arcadie*. Ce ne sont pas là tout à fait non plus des rencontres fortuites, comme le dit M. Ascoli (2), « entre deux auteurs à l'esprit ingénieux, tendre et galant ». La question est plus simple à résoudre d'une façon définitive : Sidney et d'Urfé ayant vécu à la même époque, ayant fait à peu près les mêmes études classiques, italiennes et espagnoles, ont suivi les mêmes traditions et se sont inspirés des mêmes sources.

1. M. Magendie, *ibid.*, pp. 119, 120.

2. G.-B. 17^e S. t. II, p. 134.

CHAPITRE VII

LA FORTUNE LITTÉRAIRE DE SIDNEY DE 1623 JUSQU'AU GRAND SIÈCLE

Nous avons donc cherché des traces de l'influence de Sidney en France avant sa traduction, mais en vain. Le nom de Sidney diplomate, patron des hommes de lettres, esprit noble et chevaleresque, jouissait, sans aucun doute, d'une certaine célébrité, mais on ignorait complètement ses œuvres. Vers 1623 cependant, pour des raisons que nous avons indiquées plus haut, tout est changé. L'*Arcadie* de Sidney, ou plutôt les traductions qu'on est en train de faire de ce roman, devient la question la plus passionnante du jour. Ce « chef-d'œuvre miraculeux », cette *Astrée* d'Angleterre soulève, nous l'avons vu, une des querelles les plus âpres, les plus acrimonieuses de l'histoire littéraire. Un siècle avant la « découverte » de Shakespeare par Voltaire, elle provoque en France un accès de cette fièvre littéraire qu'on appelle « anglo-manie ». En 1624 et 1625, l'Angleterre est à la mode, l'*Arcadie* est la dernière élégance, son auteur est élevé jusqu'aux nues. Les témoignages n'en manquent pas. D'abord, les traducteurs (ou leurs libraires) se livrent à des louanges extraordinaires, excessives de l'homme et de son ouvrage. Il n'est point étonnant qu'un traducteur aime son auteur, mais il est certain que jusqu'alors aucun Anglais n'avait reçu un accueil si flatteur, si enthousiaste que celui que lui fait Baudoin dans sa « Vie de l'Autheur » et l'« Advertissement » de son premier tome. Ces louanges vont contribuer au succès du roman, espère sans doute l'éditeur, mais à notre avis celles de Baudoin sont d'une sincérité irréprochable.

Le meilleur témoignage du succès vif et prompt de l'*Arcadie*, ce

n'est pas le fait que les détracteurs de Baudoin entreprennent une traduction rivale, mais qu'ils songent à tromper le public en donnant une *Arcadie Française* qui est sans rapport avec celle de Sidney. S'apercevant de la très grande ressemblance entre le début de l'*Arcadie* anglaise et celui des *Bergeries de Julliette* de Nicolas de Montreux (ressemblance attribuable au fait qu'ils s'inspirent tous deux du début de la *Diane* de Montemayor), Limery et ses associés ne pouvant publier leur *Arcadie* de Sidney parce qu'ils n'ont pas encore reçu le privilège, en obtiennent un au mois d'octobre 1624 (c'est-à-dire trois ou quatre mois après la publication du premier tome de Baudoin), pour une *Arcadie Française de la nymphe Amarille*, qui n'est qu'un extrait, en cinq livres, des *Bergeries* de Montreux. Ce volume paraît chez Gilles et Antoine Robinot à Paris en 1625, in-8°. Cependant Baudoin a déjà mis le public en garde contre cette supercherie, car dans l'«*Advertissement*» de son deuxième tome il s'est avisé d'en avertir ses lecteurs de peur que fortuitement ils ne prennent cette *Arcadie* pour la sienne. Il faut peut-être féliciter l'éditeur de cette *Arcadie* contrefaite, de l'habileté avec laquelle il a profité d'une belle occasion, mais nous tenons aujourd'hui son manque de scrupule pour une fourberie des plus déplorables (1).

Que l'*Arcadie* de Sidney ait joui dès 1625 d'un grand succès à la cour de France, nous le savons par le *Cléoreste* de J. P. Camus, évêque de Belley. Une dame de sa connaissance ayant cité devant lui l'*Arcadie* de «*Siduy*» le digne évêque daigne lire cet ouvrage qui passionne ses ouailles, et il nous raconte ses impressions. «*Si vous ostez quelques maximes militaires et politiques et des ruzes de Cour, dit-il, je ne voy pas qu'il reste rien qu'une fable si creuse, forgée par une imagination si esloignée de toute apparence (Cléoreste, p. 781).*» S'il ne fait aucun cas de cette «*bergerie*», il n'en laisse pas moins voir que le haut monde ne partage pas son mépris, car il ajoute : «*Cependant c'est merveille de la reputation que ce livre a aquis à la Cour, peut estre plus par complaisance que par raison, et en faveur de la nouvelle alliance que la France a con-*

1. Ces faits relatifs à l'*Arcadie française* ont été déjà cités par M. G. Hainsworth, dans son article paru dans la *Revue de Littérature comparée*, juillet-septembre 1930, p. 470 : *L'Arcadia de Sidney en France. Trois nouveaux témoignages de son succès.*

tractée avec l'Angleterre (*ibid.*). » Il fait ensuite une petite allusion qui démontre qu'on commence à s'intéresser à la langue anglaise elle-même. « L'on tient, poursuit-il, que cette Bergerie est fort elegante en Anglois, et que ce Chevalier a treuvé la perfection de ce langage insulaire, mais si l'Original respond à la copie, il y a sans doute quelque chose de fleurissant, et il faut donner au traducteur la gloire d'une elegance qui n'est pas mediocre, et qui merite d'estre employée en des sujets plus importants. » L'opinion personnelle de cet ecclésiastique lettré mérite sans doute notre respect, mais ce qui est beaucoup plus important ici, c'est son témoignage de l'immense intérêt que l'*Arcadie* a suscité en 1625.

Camus se montre plus sévère pour Sidney dans un autre ouvrage publié la même année, *Petronille (suivie d'un Dilude)*. Là (1) il flétrit les nouveaux romans tels que « l'*Arcadie de la Comtesse de Pembroc*, les *Nouvelles Françaises*, l'*Endymion* de Gombauld, et plusieurs centaines d'autres Histoires, Aventures, Amours, Bergeries, Temples, Palais, Trophées et autres Romans sous divers tiltres, que l'on peut comparer à la playe des grenouilles, ou à celle des mouchérons dont les Egyptiens furent tourmentez ».

Un autre témoignage d'un caractère aussi général se trouve dans le *Berger Extravagant* de Charles Sorel. Dans la troisième partie de cette satire assez banale et fatigante, où Sorel, à l'instar de Cervantes qui tourne en dérision les absurdités des romans de chevalerie, veut mettre au pilori les pastorales et les bergeries, Clarimond fait le procès des poètes et des romanciers tant anciens que modernes, Sidney compris. « L'Angleterre, dit-il (2), n'a pas manqué d'avoir son *Arcadie* aussi, laquelle ne nous a esté monstrée que depuis peu par la traduction qui en a esté faite. » Il n'y trouve point d'ordre, il ne comprend pas l'épisode des bergers Strephon et Claius avec leur Uranie, il juge que Sidney a tort de commencer son roman en parlant de personnages si insignifiants qu'il doit les abandonner complètement par la suite ; certains vers sont si obscurs qu'on les prend pour les oracles d'une Sibylle. (Peut-être avait-il lu seulement la mauvaise traduction du « Gen-

1. Edition de Lyon, 1626, 8°, p. 464.

2. *Berger Extravagant*. Paris, 1628, 8, troisième partie, livre XIII, p. 70.

tilhomme François » ?) Cependant, il veut bien faire grâce à ce roman parce que Sidney étant mort fort jeune, a laissé son ouvrage imparfait. Plus loin (*ibid.*, p. 134), Sorel nous présente Philiris comme témoin à décharge. « Quant à l'*Arcadie* de Sidney, après avoir passé la mer pour nous venir voir, dépose-t-il, je suis marry que Clarimond la reçoive avec un si mauvais compliment. S'il n'entend rien aux amours de Strephon et de Clajus, il faut qu'il s'en prenne à luy, non pas à l'Autheur qui a rendu son livre l'un des plus beaux du monde. Il y a des discours d'amour et des discours d'estat si excellents et si delectables, que je ne me lasserois jamais de les lire. Je vous dirois beaucoup de choses à sa louange, si je n'avois haste de parler de l'*Astrée*... » De ces deux opinions contradictoires, nous croyons que le bel éloge fait par Philiris représente l'opinion générale, et que la première est plutôt celle de Sorel lui-même.

Le *Berger Extravagant* contient deux autres allusions à l'*Arcadie*, toutes deux peu flatteuses sans doute, mais elles servent à attester sa popularité. Au livre IX (*ibid.*, vol. II, p. 350) Lysis et ses amis assistent aux jeux qui ont lieu après une noce rustique. Las de danser, on décide de jouer à des petits jeux, tels que « l'Amour Bandé » et « Colin Maillard », mais là-dessus Lysis dit à la compagnie : « Pour estre plus ingenieux, je desirerois bien que nous ne prissions point d'autres jeux que celui que Messire Philippes Sidney fait pratiquer aux Bergers d'*Arcadie* dans ce long Poëme qui est ce me semble dans le premier tome de son ouvrage incomparable, mais il est si subtil que personne n'y entend rien. » On joua donc à l'« Amour Bandé ». Cette raillerie n'est pas très fine, peut-être, mais elle ne laisse aucun doute sur le succès dont l'*Arcadie* avait joui.

Sorel se montre un peu plus spirituel au livre IV (*ibid.*, vol. I, p. 636) où il fait encore une allusion à l'*Arcadie*. Ce même berger Lysis cherche un nom pour un chien qu'il vient de trouver. « Ce chien estoit blanc par tout, excepté le museau qui avoit le poil roux. Cela se raportoit à l'or à son avis, si bien qu'il le voulut appeller « Musidore », comme qui eust dit « Museau d'or » ou « Museau doré ». Je vous laisse à penser combien il estoit glorieux de cette belle rencontre, car il se souvenoit d'avoir veu dans quelques Romans ce nom de « Musidore », qui outre la signification

qu'il lui donnoit, veut dire en Grec, un don des Muses. » Or, Musidore est l'un des deux héros magnanimes de l'*Arcadie* ! Qu'eût pensé Sidney s'il avait pu savoir qu'un Français railleur allait prêter ce beau nom au petit chien d'un berger fou ?

Faut-il compter ce dernier cas comme un exemple de l'influence exercée par la littérature anglaise sur la littérature française ? C'est un peu bizarre, mais il semble que oui. Cherchons maintenant s'il y en a d'autres moins moqueurs, moins irrespectueux.

M. J. Marsan, dans l'Introduction (p. XXIX) de son édition critique de la *Sylvie* de Mairet (1), nous parle des sources de cette pièce, et nous affirme que « la série des grands romans offrait ses aventures merveilleuses. A chacun, à peu près, Mairet emprunte au moins une idée de détail : la scène du portrait à l'*Arcadie* de Sidney traduite en 1625... » Admettons d'abord que la *Sylvie* ne soit pas de 1621, comme le soutient la *Grande Encyclopédie* par exemple, mais bien de 1626 ou de 1627, comme l'affirme M. Marsan, composée donc après la traduction de l'*Arcadie* et non avant. Admettons ensuite que Florestan tombe amoureux de la fille du roi de Sicile à la seule vue de son portrait (*Sylvie*, acte I, sc. I), et que Pyrocle s'éprenne de la même façon de Philoclée dans l'*Arcadie* de Sidney (Feuillerat I, ch. III) et que ces deux épisodes se ressemblent sinon dans les détails, au moins d'une façon générale. Faut-il croire que Mairet se soit inspiré de l'*Arcadie* ? Aucunement, car deux autres explications sont plus dignes de confiance. D'abord nous sommes là en présence d'un de ces thèmes éternels qu'on peut concevoir sans avoir la moindre originalité proprement dite. Donc Sidney et Mairet ont pu l'« inventer » pour la millième fois. De plus, si ce trait n'est pas original chez Mairet, il a pu le découvrir en maint endroit autre que l'*Arcadie*, endroit d'où Sidney l'a tiré peut-être avant lui, tel que l'*Amadis de Gaule* (livre XI, ch. 15) ou le *Primaléon de Grèce* (livre I, ch. 50) (voir notre ch. III sur les sources de l'*Arcadie*). N'oublions pas que ces romans et d'autres romans de chevalerie pareils, nourrissaient depuis un demi-siècle les esprits français, et inspiraient toujours de nombreuses pièces de théâtre aussi bien qu'une quantité de

1. Paris, 1905, 8°.

romans. Nous en concluons donc que l'influence de l'*Arcadie* sur la *Sylvie* n'est pas démontrée.

En 1627, pourtant, l'*Arcadie* de Sidney n'est pas encore oubliée en France, témoin la dédicace de la *Princesse ou l'Heureuse Bergère* de Basire d'Amblainville (Rouen, 1627) (1). L'auteur adressant sa « Bergère » à la reine d'Angleterre, Henriette Marie de France, met en quelque sorte en contraste l'Angleterre, pays « que nos peres ont estimé le dernier de l'univers », et l'*Arcadie*, « que la Comtesse de Pembrok y a tant heureusement transportée ». Si donc le succès vif de l'*Arcadie* est dû en grande partie à ses propres mérites, on voit que l'étonnement y est pour quelque chose : les Anglais ne sont-ils pas, après tout, des goinfres, des ivrognes, incapables de faire le moindre effort intellectuel ?

Nous croyons voir un souvenir de l'*Arcadie* dans le *Timandre* de Pierre de Marcassus (Paris, S. d., in-8°). Ce roman, imitation manifeste de l'*Amadis*, contient bien des épisodes pareils à ceux du troisième livre de l'*Arcadie* (principalement des travaux de siège). Nous n'insistons pas sur ces ressemblances, parce qu'on trouve de telles aventures dans beaucoup de romans de l'époque. Ce qui nous intéresse ici, ce sont trois noms propres, Filanax, Amphianax (deux des chefs) et Basilée (nom d'une ville). Ne rappellent-ils pas singulièrement Philanax, Amphialus, et Basilius de l'*Arcadie* ?

L'abbé de Boisrobert qui, certes, ne manquait pas d'originalité, tirait souvent son inspiration d'ouvrages déjà faits. Nous le soupçonnons fort d'avoir puisé dans l'*Arcadie* deux épisodes de ses *Amours d'Anaxandre et d'Orazie* (2). On ne serait pas étonné d'apprendre qu'il s'est beaucoup intéressé au roman de Sidney, puisqu'il a fait partie de la mission diplomatique de M. de Chevreuse en Angleterre, lors du mariage d'Henriette Marie. Naturellement, lorsque Anaxandre s'éprend d'Orazie en voyant son portrait pour la première fois, nous n'invoquons pas l'ombre de Sidney. Les épisodes dont nous voulons parler sont infiniment moins banals. Le Prince Anaxandre, voyageant incognito en pays étranger, est arrêté pour avoir violé la loi interdisant le duel. On lui fait vite son

1. Fait déjà cité par Ascoli, xviii^e s., II, p. 136, qui renvoie à H. C. Lancaster, *Hist. of French Dram. Lit.*, p. 272.

2. Paris, 1629, in-8°, p. 463 et suiv.

procès, où le roi, les juges et la populace le tournent en ridicule lorsqu'il prétend qu'il est prince souverain, et qu'ainsi ils sont incompetents. Nous avons la même situation dans le cinquième livre de l'*Arcadie*. Pyrocle et Musidore, mis en jugement pour avoir tué Basilius et séduit ses filles, invoquent leur rang de princes indépendants, ce qui provoque le mépris railleur des assistants.

On conduit donc Anaxandre à l'échafaud (p. 492 et suiv.). Cependant son ami Piroxène, armé de deux épées, arrive à la place, se fraye un chemin à coups d'épée jusqu'à l'estrade, y monte, donne à Anaxandre une de ces armes, et les deux vaillants amis abattent sans merci tous ceux qui se harsadent de venir à leur portée. Leurs actions et leurs paroles excitent un tumulte indescriptible parmi le peuple assemblé jusqu'à ce que le roi arrive pour leur demander pardon. Cette scène de l'exécution manquée trouve son pendant dans l'*Arcadie*, livre II, ch. 8. Pyrocles est condamné à mort en Phrygie. L'échafaud est dressé, le bourreau se prépare à asséner le coup fatal, lorsque Musidore, ayant jeté son déguisement d'aide-bourreau, s'avance vers son ami, lui jette une épée entre les mains, et les deux princes ont bien vite fait de mettre en fuite tous ceux qui sont sur l'échafaud. S'ensuit un tumulte parmi le peuple et les soldats, le roi est mis à mort, et nos deux héros nomment son successeur. Notons en passant que ces deux épisodes sont très éloignés l'un de l'autre dans l'*Arcadie*, mais que dans le roman de Boisrobert ils s'enchaînent. Notons aussi que l'auteur semble avoir emprunté à Sidney le nom de Falante, grand écuyer, qui joue un rôle de second plan (p. 463 et suiv.) dans ces deux épisodes d'*Anaxandre et d'Orazie* tout comme Phalantus l'avait fait dans le roman de Sidney. A tout prendre, donc, n'avons-nous pas lieu de soupçonner que, à moins qu'il n'existe une source commune que nous ignorons, Boisrobert a emprunté à Sidney ces aventures singulières ?

Si l'*Arcadie* a pu fournir des matières à Boisrobert, Henry Moron de Logeas son contemporain y a puisé un peu de couleur locale. Son *Romant Heroïque* (Paris, 1632) raconte les aventures d'un chevalier écossais (genre *Amadis*) nommé Lisocal, qui, en route pour Londres, est abordé par une demoiselle. Elle lui déclare que le comte d'Embic, et dix autres chevaliers ses amis, ont entrepris

de soutenir envers et contre tous que « Coranie Comtesse de Pembrok est la plus belle Dame du monde ». Il me semble que l'auteur a cherché un nom anglais pour une dame distinguée, et que l'*Arcadie de la comtesse de Pembrok* lui en a fourni un tout fait (1).

M. H. C. Lancaster, dont nous avons cité plus haut le *History of French Dramatic Literature*, au sujet de la *Princesse ou l'Heureuse Bergère*, dont la dédicace nous offre un souvenir de l'*Arcadie*, en voit également la trace dans une autre pastorale de l'époque, la *Fidelle Bergère* de Frénicle. Là nous trouvons cette situation piquante ; un mari infidèle trouve au rendez-vous sa femme au lieu de sa bien-aimée. M. Lancaster (p. 391) est tenté d'y voir un souvenir du quatrième livre de l'*Arcadie*, où Basilius, croyant coucher avec Zelmane, découvre le lendemain matin que sa compagne n'est nulle autre que sa femme, Gynécie. Pourquoi fait-il un rapprochement avec l'*Arcadie*, et non avec l'*Amadis*, livre 9, ch. 3, où se trouve la même situation ? En outre ne trouve-t-on pas des quiproquos semblables dans nombreuses nouvelles italiennes et françaises de l'époque de Boccace et plus tard ? N'est-ce pas là une situation éternelle de la littérature d'imagination, une situation qui se trouve déjà dans les *Ethiopiennes* (I, 15-17) où une femme qui attend son amant est découverte par son mari ? D'ailleurs, puisque M. Lancaster voit dans cet épisode un souvenir de l'*Arcadie*, pourquoi ne lui attribue-t-il pas aussi celui où Calyrias, prince de Thessalie, amoureux de Lérice, la fait enlever grâce à l'aide d'une infâme vieille, Camarine, et la fait conduire dans son château ? N'est-ce pas en somme la même situation que celle qu'on trouve au début du troisième livre de l'*Arcadie* ? (Cécropie fait enlever Philoclée parce que son fils Amphialus s'est épris d'elle. Elle la fait emmener dans son château). De tels rapprochements invraisemblables pourraient se faire à l'infini dans la littérature de cette époque.

Pourtant, tout en rejetant la thèse qui soutient que l'*Arcadie* a inspiré des épisodes de *Phalante*, de la *Sylvie* et de la *Fidelle Bergère*, il est certain que le roman de Sidney a exercé une influence sur le théâtre français. Un des petits dramaturges de l'époque se fait gloire d'y avoir trouvé son inspiration. C'est Antoine Mares-

1. Cf. M. G. Hainsworth, *R. L. C.*, juil.-sept. 1930.

chal, auteur de *La Cour Bergère* dont le sous-titre, *L'Arcadie de Messire Philippes Sidney* indique clairement la source. Cependant cette pièce est de 1639, tandis que l'*Arcadie* de Baudoin est de 1624-1625. L'*Arcadie* n'exerce-t-elle aucune influence sur le théâtre français au cours de ces quinze ans ? Nous croyons que si. Baudoin, quelque peu poète, s'intéresse au théâtre. Déjà en 1615 il écrit un sonnet et une épigramme qui figurent en tête de l'*Amour triomphant* de P. Troterel ; et c'est lui, qui en 1638, est « chargé par Richelieu de publier la *Comédie des Tuileries* et l'*Aveugle de Smyrne* » (1), lui qui en 1639 présente aux lecteurs les *Rivaux Amis* de Boisrobert (*ibid.*). Baudoin est un des meilleurs amis de Hardy ; pour les tomes I et II de son *Théâtre* (Paris, 1626-5, 8^o) il écrit en effet deux épigrammes. Or, parmi les nombreuses pièces perdues de ce dramaturge prolifique, nous savons par le *Mémoire* de Mahelot (2) qu'il en existait une intitulée « Parténie », car voici les indications qu'en fournit ce célèbre décorateur.

« Première Journée de Parténie de M. Hardy.

« Il faut deux palais, une prison, deux flambeaux, deux
« lances, des trompettes, du papier, des masques pour se
« déguiser, des rondaches, et des fleurets, un rondache où il
« y ayt un portraict.

« Parténie, seconde journée, de M. Hardy.

« Il faut deux palais, une chambre fermée et un lict, un bran-
« cart, une teste feinte, un bassin, un licol, un poignard,
« une fiole pleine de vin ou d'eau, des trompettes, un drap
« pour un ombre, des flammes et des socisons. » [espèce de
fusée].

M. Lancaster, qui a publié ce *Mémoire*, propose une explication de l'origine de cette pièce, une explication qu'il avoue être insuffisante (3). En voici les points principaux. Le titre représente, selon M. Lancaster, la forme française de Parthenius, le chambellan qui

1. Rigal, *Alex. Hardy et le Théâtre Français*, Paris, 1889, p. 56.

2. Bibliothèque Nationale : MSS fonds français, n^o 24330, publié par M. H. C. Lancaster. Paris, Champion, 1920, in-8^o.

3. *Modern Language Notes*, may 1912. *Two Lost Plays by Alex. Hardy*.

assassina Domitien. Les traductions de Suétone et de Dion Cassius rendaient accessible à Hardy le récit du crime, et expliquent un des deux palais, la chambre, le lit, le poignard et le brancard. Le « drap pour un ombre » et les saucissons s'expliquent par la vision de Domitien, et les masques, le papier, la prison et la fiole auraient pu servir d'accessoires pour les scènes des amours de l'impératrice avec Paris, l'acteur. Quant au second palais, aux flambeaux, aux lances, aux trompettes et aux autres armes, ce sont des accessoires de peu d'importance, tandis que le « rondache où il y ayt un portraict », le « bassin », le « licol » et la « teste feinte » sont trop précis pour être écartés. Pas un seul d'entre eux n'est incompatible avec une tragédie ayant pour sujet l'assassinat de Domitien par Parténie, mais, poursuit M. Lancaster, « jusqu'à ce que leur présence soit expliquée à fond, on ne saurait identifier la pièce avec une certitude absolue ».

On voit donc que M. Lancaster ne prétend expliquer la raison d'être que de la moitié des accessoires mentionnés, qu'il laisse de côté même les plus significatifs, tels que les rondaches, le licou, la tête feinte. Tout en reconnaissant que sa reconstitution de *Parténie* ne manque pas de vraisemblance, nous lui en opposerons une autre plus complète, plus vivante. *Parténie* s'inspire de plusieurs épisodes dramatiques de l'*Arcadie*. D'abord, le nom de « Parténie » correspond tout simplement à l'anglais « Parthenia », femme exquise qui joue un rôle très tendre et très touchant dans les premier et troisième livres du roman. Nous avons parlé plus haut, au sujet de l'*Astrée*, de sa mutilation par Demagoras et de l'amour immuable d'Argalus pour elle (1). Au troisième livre (ch. 12), nous les trouvons jouissant d'une félicité profonde, lorsque le prince Amphialus enlève les princesses d'Arcadie, les enferme dans son château, et déploie l'étendard de la révolte. Il jette un défi en combat singulier à tous les chevaliers fidèles du royaume. Basilius ordonne à Argalus de le relever, et celui-ci va mourir glorieusement après un combat acharné. Peu de temps après, le Chevalier du Tombeau vient défier Amphialus. Ni lui, ni les quatre demoiselles qui le suivent ne veulent se faire connaître, et c'est seulement après le coup mortel donné qu'Amphialus victorieux arrache le casque

1. Ed. Feuillerat, t. I, p. 32 et suiv.

de son adversaire, et voit le beau visage de Parténie, qui est venue venger son cher mari Argalus, ou se faire tuer pour le rejoindre plus vite au delà du tombeau.

Voilà donc notre reconstitution de la « Première Journée de Parténie ». Les « deux palais » sont celui de Basilius et ou bien celui d'Amphialus, ou bien celui d'Argalus ; la « prison » est l'endroit où Pamèle et Philoclée sont enfermées avec Zelmane ; les prisons n'étant pas bien éclairées, il faut « deux flambeaux » pour faire visite à un cachot ; les autres accessoires, « deux lances », « des trompettes », « du papier », « des masques pour se déguiser », « des rondaches » et « des fleurets », « un rondache où il y ayt un portraict », tous sans exception s'expliquent par les défis et les deux combats.

Pour la « Seconde Journée de Parténie », moins facile à reconstituer, pourtant, il suffit de continuer la lecture de l'*Arcadie*. La lutte entre le roi Basilius et son neveu Amphialus se poursuit sans relâche. Cécropie, mère de ce prince, pour réduire Philoclée à épouser son fils, feint de mettre à mort sa sœur Pamèle, et lui promet le même sort si elle ne veut pas céder. Zelmane conseille à Philoclée de dissimuler ses vrais sentiments pour gagner du temps, mais la princesse est d'une volonté inébranlable. On l'emmène. Zelmane, enfermé dans sa chambre, regarde par la fenêtre, aperçoit un échafaud portant un bassin, tout émaillé de sang, qui contient la tête de Philoclée (1). Désespoir de Zelmane. Vers l'aube du lendemain, étant un peu remis de son horreur, Zelmane entend des mouvements dans sa chambre. Il ne reconnaît pas la personne à cause de l'obscurité, et ils échangent des propos si aigres que Zelmane saute enfin du lit pour frapper l'intrus. Il voit le beau visage de Philoclée, et les joyeux amants se réconcilient vite (Dans une pièce anglaise tirée de l'*Arcadie* (Macnamara Morgan : *Philoclea*. Londres, 1754) nous trouvons une scène pareille où Philoclée paraît comme un revenant). Peu après Amphialus et Cécropie meurent, les princesses et Zelmane sont délivrés.

Précisons maintenant notre explication de la raison d'être des accessoires mentionnés par Mahelot. Les « deux palais » sont comme ayant, la « chambre fermée et le lict » sont à Zelmane, « un bran-

1. Cf. *La Cour Bergève* de Mareschal, acte IV, scène 6. .

cart », une « teste feinte, un bassin » s'expliquent manifestement par la scène de l'exécution, « un licol, un poignard » y pourraient bien figurer également, la « fiole pleine de vin ou d'eau » sert à raviver Zelmane dans son désespoir, le « Drap pour un ombre » est porté par Philoclée quand elle fait sa visite très matinale à Zelmane, les « trompettes », les « flames » et les « socisons » servent à animer les scènes de la victoire de Basilius et de la délivrance des princesses d'Arcadie.

Voilà donc notre reconstruction de *Parténie*, reconstitution complète, et vraisemblable jusque dans les détails. Elle n'a pas besoin de données étrangères pour la soutenir, parce qu'elle se suffit à elle-même. Pourtant, puisqu'en matière d'influences littéraires, on ne saurait fournir des preuves trop abondantes, trop concluantes, rappelons d'abord que le dramaturge anglais Shirley a écrit en 1614 une pièce *A Pastoral called The Arcadia* (1), où certains de ces épisodes figurent également ; que Henry Glaphthorne a fait représenter une pièce : « *Argalus and Parthenia* » à la Cour d'Angleterre en 1639. Rappelons encore que Baudoin, traducteur de l'*Arcadie* est sans conteste un des meilleurs amis de Hardy, auteur de *Parténie*, et que nous trouvons des scènes pareilles à celles que nous avons décrites plus haut, dans la *Cour Bergère* ou l'*Arcadie de Messire Philippes Sidney*, par Antoine Mareschal, qu'il nous faut considérer maintenant.

A-quelles circonstances faut-il attribuer la composition de cette dernière pièce tirée de l'*Arcadie*, qui avait été publiée non moins de quinze ans auparavant ? Peut-être les démêlés de Charles 1^{er} avec son Parlement attirèrent-ils un peu plus fortement que d'habitude l'attention des Français sur l'Angleterre. Peut-être la présence à Paris de Robert Sidney, comte de Leicester, en sa qualité d'ambassadeur extraordinaire du roi de la Grande-Bretagne, rappelle-t-elle au public lettré le roman de son oncle mille fois plus célèbre. Peut-être aussi a-t-on entendu parler non seulement de la *Parténie* de Hardy, mais aussi de la pièce anglaise de Shirley. Quoi qu'il en soit, *La Cour Bergère* est publiée la même année (1640) que celle-ci, et elle est dédiée à « Messire Robert Sidney,

1. Créée en 1632, et publiée à Londres, in-8° en 1640.

Comte de Leycestre ». L'épître contient, comme on s'y attend, des éloges aussi bien du neveu que de Philip Sidney et de son roman. Pour Mareschal, Sidney est le « chef-d'œuvre miraculeux qui passe pour l'Helyodore d'Angleterre », « ce Puissant Genie » qui est « plein d'esprit, de courage et de fidélité » (*Epître*). Nous avons à nous occuper ici moins de ces louanges excessives, que de ce que dit Mareschal de sa propre pièce. Elle a eu un gros succès, s'il en faut croire son auteur : « Je ne vous entretiendray point de son merite : c'est assez que le bruit que le Theatre François en a fait, et les applaudissements qu'il en a receus luy servent de témoins sans moy de ce qu'il vaut ». Quant à ses emprunts à Sidney, il se fait gloire de lui être fidèle. « Je l'ay suivy d'assez près dans les plus belles matieres, et ne l'ay point abandonné que la bien-seance et les rigueurs du Theatre ne m'y contraignissent. » Puisque l'*Arcadie* contient assez de matières pour composer une centaine de pièces de théâtre, on reçoit la première de ces deux affirmations sous des réserves, mais quant à l'intrigue principale du roman, Mareschal la dramatise sans grands changements. S'il supprime beaucoup d'incidents superflus, il n'ajoute à peu près rien de son cru.

Aux trois premiers actes nous assistons aux épisodes pastoraux de l'*Arcadie*, où Lyzidor (Lycas) et Pyrocle (Zelmane) font la cour aux princesses d'Arcadie, la suite de leurs amours étant compliquée par la passion de Bazyle et de Gynécie pour Zelmane, et par les attentions de Dametas, grand bouvier du royaume et gardien de Pamèle. L'acte IV est consacré à l'enlèvement des princesses et aux épisodes de leur emprisonnement chez Amphyale, y compris la scène de l'exécution feinte de Pamèle. A l'acte V toutes les intrigues se dénouent, on assiste à un double mariage, et le roi Bazyle quitte les habits de berger.

Cette tragi-comédie pastorale est donc un mélange assez bizarre. Les trois premiers actes et le cinquième nous présentent des scènes de comédie romanesque qui tombent souvent dans la bouffonnerie pure (Dametas), et même dans une espèce de parodie burlesque, lorsque par exemple le roi Bazyle, qui joue un rôle piteux, emploie le haut style pour exprimer des niaiseries. Par contre, l'acte IV appartient plutôt au Grand Guignol : l'enlèvement, le siège, les manœuvres et les discours machiavéliques de Cécropie, le supplice

de Pamèle qu'on voit sur l'échafaud les mains liées, les yeux bandés, la gorge nue, et derrière elle le bourreau qui, le coutelas à la main, va donner le coup fatal quand soudain le rideau tombe (Acte IV, sc. 6). Quelques instants plus tard on relève « la tapisserie », et on voit avec horreur le corps ensanglanté de Pamèle, dont la tête se trouve dans un bassin sur une table ! A la scène huit du même acte Amphyale se suicide en plein théâtre, et Cécropie, s'étant précipitée d'une plateforme, vient mourir devant le public ! On voit bien que l'interprétation donnée par Mareschal de la bien-séance et des rigueurs du théâtre est extrêmement libre !

Mareschal emprunte donc son sujet à l'*Arcadie*. Il va même plus loin : il suit parfois son modèle de si près qu'on a lieu de croire qu'il tient l'*Arcadie* de Baudoin sous les yeux. Voici un petit passage tiré de la première rencontre de Dametas avec Zelmane. D'abord la traduction de Baudoin (t. I, p. 324, l. 6).

« Toy femme, continua-t-il, ou garçon, ou les deux ensemble, qui que tu sois, je te fais sçavoir que tu n'as que faire icy : va t'en donc, car c'est le plaisir du Prince, et c'est Dametas qui le veut ainsi ».

Mareschal s'en inspire pour la scène IV du premier acte :

« Qui que tu sois, garçon, femme ou les deux ensemble,
Ne me fais plus de peur, cache-toy, fuy d'icy ;
Le Prince le commande, et je le veux ainsi. »

Il saute aux yeux que ce sont les mots mêmes de Baudoin qu'emploie le dramaturge, qui ne les change que pour mieux faire ses alexandrins.

Pourtant, Mareschal a beau s'emparer des petits détails de l'action de l'*Arcadie*, il a beau s'exprimer parfois dans les mêmes termes, le ton de sa pièce, la psychologie de ses personnages sont néanmoins très différents de ceux du roman. En somme c'est inévitable. Là où Sidney, pour approfondir une seule situation, pour mettre à nu le cœur d'un de ses personnages, peut s'étendre à son aise sur des milliers de mots (et nous savons que cela lui plaît infiniment, et qu'il le fait très, très souvent), Mareschal serait obligé de concentrer en quelques vers tout un long développement psychologique. Il faudrait du génie pour y réussir, et souvent Mareschal, dramaturge et poète de second ordre, s'efforçant de

tracer en quelques lignes le portrait d'un personnage assez compliqué, arrive malheureusement à n'en faire qu'un croquis maigre et sommaire ou une véritable caricature. Tel le roi d'Arcadie qui, d'un vieillard bon, généreux mais naïf, devient dans *La Cour Bergère* un faible fantoche sénile, radoteur, presque imbécile, dénué de toute noblesse et de toute dignité, rendu grotesque par son ardeur amoureuse. Telles les deux princesses Pamèle et Philoclée qui font dans l'*Arcadie* un contraste très harmonieux : la dignité, l'assurance, le courage hautain de l'une rehausse l'humilité, la douceur effacée, la timidité farouche de l'autre. Chez Mareschal elles ne sont toutes deux que des jeunes filles amoureuses, qui se ressemblent trait pour trait.

En somme donc, quand Mareschal proclame sa fidélité à l'*Arcadie*, il faut entendre par là l'action par-dessus tout. Il semble que son premier soin de produire tout l'effet possible sur l'imagination des assistants, en faisant ressortir de son intrigue compliquée certaines situations extrêmement piquantes (par exemple acte V, sc. 5 : le quiproquo de Bazyle et de Gynécie dans la grotte), ou excessivement frappantes (l'exécution feinte de Pamèle, acte IV, sc. 6). Avec une préoccupation pareille, toute étude de sentiments, toute tentative d'évolution des caractères deviennent superflus. Le style en souffre également. Parmi les milliers de vers plats et monotones, les frères Parfaict (1) n'en trouvent qu'un seul de bon :

« Et le repos se prend des mains de l'innocence. »

Et tout l'effet de ce bon vers unique est perdu, parce qu'il est débité par le Roy d'Arcadie, qu'on n'aurait jamais cru capable de le concevoir. Donc, la poésie, la richesse, la psychologie fine, la pensée diverse et souvent profonde de l'*Arcadie*, si Mareschal en a conscience, il ne fait aucun effort pour les rendre dans *La Cour Bergère*.

Voilà à notre avis le dernier cas où Sidney ait exercé une influence incontestable sur la littérature française, en inspirant une pièce qui n'est plus intéressante aujourd'hui (peut-être en était-il de même en 1639), que parce que les vers plats, monotones et

1. *Histoire du Théâtre François*, t. V, p. 445 et suiv.

banals de Mareschal traitent un sujet tiré de l'*Arcadie*. Il est vrai que Sir Sidney Lee a affirmé à diverses reprises, et notamment dans son article sur Sidney dans le *Dictionary of National Biography*, que M^{lle} Scudéry et La Calprenède ont subi l'influence des parties chevaleresques de l'*Arcadie*, qu'ils ont imitées dans leurs nombreux volumes. Malheureusement il n'a pas donné de précisions, et bien que nous constatons une ressemblance entre quelques épisodes de l'*Arcadie* et certains faits et gestes narrés dans ces longues épopées en prose, nous l'expliquons par le fait que ces deux romanciers français sont les héritiers de l'*Amadis* et de l'*Astrée*, dont ils ont mêlé les deux traditions, retranché le merveilleux et l'élément pastoral et druidique, pour offrir au public de la guerre de Trente Ans ce qu'il concevait être le vrai, à savoir des faits héroïques, de la galanterie, des aventures romanesques dans un cadre historique. Non, une vague ressemblance entre les romans de La Calprenède et de M^{lle} Scudéry d'une part, et l'*Arcadie* de l'autre, ne suffit point pour prouver que Sidney les ait inspirés.

Après Mareschal, donc, nous ne trouvons aucune influence sensible sur une œuvre littéraire française. Pourtant, Sidney ne tombe pas tout de suite dans l'oubli, et pour bien des raisons. D'abord, son roman continue à jouir (sauf au plus fort de la révolution puritaine, entre 1640 et 1660) d'une popularité immense en Angleterre. Ensuite, ces mêmes troubles religieux et politiques qui jettent de l'ombre sur sa gloire en Angleterre, contribuent à le faire connaître davantage outre-Manche. Les royalistes chassés par leurs adversaires dédaigneux de ces amoncellements de vains mensonges appelés romans, viennent s'installer pour la plupart en France, et y font passer avec eux un léger souffle de culture anglaise. Le célèbre Sir Kenelm Digby, pour ne prendre qu'un des meilleurs exemples, libéré en 1643 sur les instances de la reine-mère, se retire en France, est reçu dans la vie intime de la Cour, et jouit de l'amitié de Descartes et d'autres savants. Or, ce chevalier soi-disant chimiste fait installer à Paris une bibliothèque littéraire importante, parmi des manuscrits de laquelle se trouve « The Psalmes of David, donne into english verse by the most noble and vertuous gentleman Sr Philip Sidney, Knight (1) ». Cette copie

1. Aujourd'hui MS 1110 de la Bibliothèque de l'Université de Paris.

est d'autant plus intéressante pour nous qu'elle nous fournit la première preuve qu'on s'intéresse en France à d'autres œuvres de Sidney que l'*Arcadie*. Or, celle-ci est à cette époque une lecture favorite des royalistes cultivés. Aurait-on tort de croire que ce roman adoucît un peu leur exil en France et que par eux il est communiqué même à des lecteurs français sachant tant soi peu l'anglais ?

Quoi qu'il en soit, l'*Arcadie* connaît vers 1650 un regain de célébrité, parce qu'il en est souvent question dans une véritable tempête de polémique qui éclate alors. Milton, secrétaire de Cromwell, dans un chef-d'œuvre d'acrimonie littéraire *Eikonoclastes* (écrit sous l'ordre du Conseil d'Etat) accable d'injures le malheureux Charles I^{er}. Saumaise, Amyraut, Pierre Du Moulin en France prennent la défense du roi, répondent avec force arguments pour réfuter les accusations du puritain furieux. Là-dessus celui-ci revient à la charge en publiant de nouveaux pamphlets mordants pour défendre l'honneur du peuple anglais (1). Mais que peut bien faire le roman pastoral et chevaleresque de Sidney dans cette discussion politique et religieuse, se demande-t-on ? Une des causes qui provoquent l'indignation de Milton, c'est son soupçon que le feu roi ait voulu faire passer pour sienne la « Prière pour le temps de Captivité » qui a fait partie de ses exercices sacrés. Or, cette prière (2) a été « dérobée mot à mot de la bouche [c'est la princesse Pamèle, emprisonnée par Cécropie] d'une Fiction Païenne, priant un de ses Dieux, tiré non d'un Livre sérieux, mais du Roman de l'*Arcadie* du Chevalier Philippe Sidney, Livre véritablement plein de mérite et d'esprit en son genre, mais qui ne doit pas être nommé au milieu des pensées et devoirs de piété ; lequel, mêmes en autre temps ne doit point être lu sans grande précaution, et qui, à plus forte raison, ne peut passer pour le formulaire des prières d'un Chrétien en temps de détresse et d'affliction ». Suit une comparaison des textes de la prière, où Dury nous renvoie à la traduction de l'*Arcadie* publiée en 1625 (t. II, p. 421), c'est-à-dire celle de M^{lle} Chappelain, mais s'apercevant que l'infidélité de cette version

1. Pour un récit détaillé de cette discussion, voir M. Ascoli, *La G.-B. etc., au XVII^e s.*, t. I, p. 79 et suiv.

2. Nous suivons ici la traduction française de *Iconoclastes* publiée par John Dury, Londres, in-8°, en 1652, pp. 22 et suiv.

rend le rapprochement peu sensible, il reproduit plus littéralement le texte pour que le plagiat saute aux yeux. Un peu plus loin Milton laisse échapper un véritable cri de triomphe dans sa haine des ecclésiastiques. « Au milieu de toute sa Prêtraille et des volumes innombrables de leurs distillations Théologiques, dit-il,... [le roi] a été forcé de dérober les Oraisons Paganiques du Chevalier Sidney et de sa Bergère prisonnière ». Si le roi a cherché cette prière dans une légende, où peut-il bien avoir ramassé les autres ? « Dieu sait où, l'une peut-être dans l'*Astrée Française*, l'autre dans la *Diane Espagnolle*, *Amadis* et *Palmerin* lui ayant à peine échappé ! »

La prière du roi martyr donnant ainsi lieu à une discussion si âpre qu'elle passionne toutes les cours européennes, attire de nouveau sur l'*Arcadie* l'attention du public français par cet étrange moyen dont nul n'aurait été plus étonné que Sidney lui-même.

C'est probablement un écho de cette querelle que nous trouvons dans le sous-titre d'une pièce de Boisrobert publiée en 1653, intitulée *La Folle Gageure ou les Divertissements de la Comtesse de Pembroc*. Dans l'« Advis au lecteur » l'auteur, après avoir avoué que la pièce est imitée de l'espagnol, explique ainsi son sous-titre : « J'ay mis la Scène à Londres qui estoit à Naples, et j'ay creu qu'il seroit mieux seant de gager et de railler en pleine liberté devant une Contesse de Pembroc qui entendoit raillerie, et qui avoit la reputation d'aymer la galanterie et les belles choses. » L'idée de mettre la scène à Londres, et l'explication qu'en donne Boisrobert ne manquent pas d'esprit, parce qu'en 1653 les puritains prennent garde que personne ne puisse gager et railler en pleine liberté, et quant à ceux et à celles qui entendent raillerie, qui aiment la galanterie et les belles choses, la plupart sont morts ou exilés ! Ce qui est autrement intéressant pour nous, cependant, c'est que, grâce à l'*Arcadie*, que souvent les lecteurs mal renseignés attribuent à la Comtesse elle-même, à cause du titre : « l'*Arcadie* de la Comtesse de Pembroc », la Comtesse de Pembroke est devenue la personnification de la dame du haut monde, fine, gracieuse, lettrée et spirituelle.

Terminons notre étude sur la première fortune littéraire de Sidney en France, en citant l'opinion de J. L. Guez de Balzac (*Entretiens*. Paris, 1657, in-12°, p. 71) : « le comte Baltazar en Italie, le

milord Sidney en Angleterre, Monsieur de Givry, Monsieur d'Urfé en France, n'ont point dérogé à noblesse pour avoir été éloquens, pour avoir été savants, pour avoir su écrire en prose et en vers » ; celle de Charles Sorel, très assagi par l'âge et l'expérience, qui met le roman de Sidney au-dessus de la *Diane* de Montemayor et de l'*Arcadie* de Lope de Vega, dont il condamne « les longues plaintes en vers, et le peu d'ordre de quelques aventures ». L'*Arcadie de la Comtesse de Pembroke*, dit-il dans sa *Bibliothèque Française* (Paris, 1664, ch. IX, p. 157), contient des choses plus raisonnables, et les discours en sont plus forts. » Cependant, la réputation de Sidney est toujours soutenue principalement par des traductions des œuvres de ses admirateurs anglais, tel que son ami Camden, qui inspire la plupart des opinions du public sur la vie et le caractère de son héros. Dans sa *Description Générale de l'Angleterre* (1), il s'arrête à Penshurst, château natal de Sidney, pour faire cet éloge magnifique (p. 130 et suiv.) : « Philippe, grand astre de ceste race, fortunée esperance de sa nation, pourtrait naturel de la vertu, et l'amour du monde sçavant... C'est ce Sidney lequel, comme Dieu l'avoit fait naistre afin de représenter à nostre siècle les belles qualitez des anciens, fut enlevé au ciel de la terre qui ne meritoit pas un si excellent personnage... O Sidney... tout ce que nous avons aimé en toy... tout ce que nous avons admiré, demeure, et sera eternellement gravé dans les esprits des hommes, et la postérité le conservera. L'oubli en a enseveli beaucoup, mais Sidney sera renommé tandis qu'il y aura des cœurs capables d'aimer la vertu. »

1. Version française publiée chez Jean Blaeu, Amsterdam, 1662, gr. in-fol.

CHAPITRE VIII

SIDNEY EN FRANCE PENDANT LE GRAND SIÈCLE ET APRÈS

La recherche des sources étant depuis quelques années à la mode, il est étonnant que personne n'ait encore cherché dans l'*Arcadie* la source d'une pièce de Molière. Et pourtant, en faisant un rapprochement superficiel entre les troisièmes églogues de l'*Arcadie* et l'*Ecole des Maris*, on constate que Sidney et Molière y traitent le même sujet : les ruses employées par une femme pour tromper un vieillard, afin de s'attirer un jeune homme dont elle est amoureuse. Evidemment, puisque l'*Arcadie* a été traduite en 1624, et que cette comédie de Molière est de 1662, il est possible que celui-ci ait puisé son sujet dans le roman de Sidney. Soit, et personne ne saurait prouver le contraire, mais n'y a-t-il pas une explication meilleure ? Nous croyons que si, que nous sommes ici encore une fois en présence de deux épisodes qui proviennent d'une même source, à savoir du *Décameron* de Boccace (III^e journée, nouvelle 3). Ce qui rend cette hypothèse vraisemblable, c'est d'abord que Molière aurait sûrement trouvé insupportable la lecture des églogues de l'*Arcadie* telles que Baudoin et M^{lle} Champelain les avaient traduites, et ensuite que précisément cette année-là, 1662, on publie une nouvelle impression française de ces contes italiens, où nous trouvons la nouvelle en question résumée ainsi (p. 252) : « Sous couleur de confession et de tres pure conscience une tres-belle Dame amoureuse d'un honneste homme, introduisit un devot et solennel religieux à luy donner moyen, sans qu'il s'en apperceust, de jouyr de son amy. »

A partir de l'année 1665 environ, Sidney est condamné, en

France, à une période d'oubli à peu près complet, et cela à la fois pour des raisons d'ordre général et d'ordre particulier. De même que la cour de Louis XIV, sous la forte empreinte de sa personnalité royale, est devenue le centre du monde politique, de même l'esprit classique domine cette multitude d'écrivains de premier ordre qui illustrent les lettres françaises de l'époque, et qui font de Paris le grand foyer de culture mondiale. Dans cette société si fortement imbue de l'esprit classique et du sentiment de son prestige national, il n'y a évidemment aucune place pour les œuvres d'un Anglais aussi peu classique que Sidney. En outre, les romans pastoraux et chevaleresques sont depuis longtemps passés de mode, l'*Astrée* n'évoque plus qu'un sourire, l'*Arcadie* aussi, sans doute, pour les mêmes raisons.

Sidney lui-même, mort depuis une centaine d'années, est en train de devenir purement et simplement un personnage historique, intéressant seulement à cause de sa célébrité passée. Ainsi Vanel (1) parle d'un François (*sic*) Sidney qu'Elisabeth envoya en 1576 auprès de l'Empereur Rodolphe, et qui en 1586 fut tué d'un coup de mousquet près de Gravelines. Pour Vanel, donc, Sidney n'est qu'un nom. De Larrey, qui traite le même sujet en 1698(2) fait preuve d'une érudition beaucoup plus étendue. Il cite par exemple les légendes d'après lesquelles Sidney aurait été « d'une maison distinguée en France qui vint s'établir en Angleterre sous le règne de Henri III », et il aurait été question de lui dans l'affaire de la succession polonaise en 1573. Bien plus : il fait allusion à son caractère et à son roman : Sidney était « également propre aux emplois de la paix et de la guerre, n'ayant pas moins d'érudition et de politesse, que d'expérience et de valeur. C'est lui qui est l'auteur de ce roman si célèbre qui porte le nom d'*Arcadie*, ou de *Comtesse de Pembrock*. » On voit bien par là que son savoir n'est pas des plus exacts.

Dans cette dernière décade du XVII^e siècle nous trouvons d'autres souvenirs de Sidney rappelés aux gens cultivés dans des ouvrages aussi divers que la traduction de l'*Essai sur la Poésie* par

1. *Abrégé Nouveau de l'Histoire générale d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, P. 1689, 4 v. in-8°, t. III, p. 400 et suiv.

2. *Histoire d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, Rotterdam, t. II, p. 282.

Sir William Temple (1) ; les *Lettres de Monsieur Languet à l'Electeur de Saxe*, traduites en français par J. C. Lunig (Cologne : 1695, in-8°, p. 160), que nous avons citées dans notre premier chapitre ; une œuvre latine intitulée *Huberti Langueti vita* (S. l. 1700, in-12°, p. 146) ; le *Dictionnaire* de Bayle (article Milton).

Le magnifique éloge fait par le Chevalier Temple a dû arrêter l'attention du lecteur français, tout en la laissant fort incrédule. Le voici en effet : Après avoir parlé des romans et des pastorales de l'antiquité qu'il considère comme des poèmes en prose, il poursuit (p. 290) : « Mais où l'esprit et la beauté de cette ancienne espèce de Poésie se fait le mieux remarquer, c'est dans les Ouvrages de Monsieur le Chevalier Sidney, que je regarde comme le plus grand Poète, et le plus noble Génie de tous ceux qui sont venus après lui et qui ayent écrit ou en notre Langue, ou dans aucune autre des Langues modernes, comme un homme, enfin, qui était né pour être capable non seulement de former les plus grandes et les plus belles idées, mais aussi de servir de modèle aux autres, si le cours de sa vie eût été aussi long, que son esprit et ses vertus étoient rares ». (2).

Cet hommage éclatant rendu à la mémoire d'un écrivain anglais mort depuis longtemps est d'autant plus singulier qu'il paraît en France en 1693 et que c'est seulement une quarantaine d'années plus tard que M. de Voltaire doit révéler à ses compatriotes saisis d'étonnement quelques-unes des richesses de la littérature anglaise, les œuvres de Shakespeare, Milton, Wycherley, Congreve, et d'autres comme Dryden et Addison, chez qui l'originalité de l'esprit anglais se dissimule sous l'influence des chefs-d'œuvre classiques français. Sidney, pourtant, pour Voltaire, est comme s'il n'avait jamais existé. Ainsi, entre 1624 et 1734, il se produit un retournement complet dans l'opinion française quant à la réputation littéraire de Shakespeare et de Sidney. En 1624 le nom de Sidney (ou de son roman) est dans toutes les bouches, tandis que

1. *Œuvres mêlées*, Utrecht ; 1693, 2 parties en 1 vol. in-12° : 2^e partie, 4^e essai.

2. Déjà cité par M. Ascoli, *La G. B. dev. l'opinion française au XVII^e s.*, t. II, p. 13. Notons en passant que M. Ascoli (*ibid.*, p. 19), cite le fait que l'*Arcadie* de Sidney est un des six ouvrages littéraires anglais qui font partie de la grande bibliothèque de Buteau en 1711.

Shakespeare est encore ignoré. Au XVIII^e siècle, au contraire, l'*Arcadie* ne sort plus guère des bibliothèques, alors que *Jules César*, *Hamlet*, *Othello* à leur tour vont susciter des querelles d'une tout autre portée que celle de Baudouin avec M^{lle} Chappelain.

Si Voltaire néglige l'auteur de l'*Arcadie*, la vogue, la véritable manie littéraire dont il est le plus grand inspirateur, empêche cependant Sidney de rester dans l'oubli. Certes, on ne traduit plus l'*Arcadie*, ni ses autres œuvres, on ne les traite plus comme des sources dignes d'inspirer des œuvres françaises, et pourtant le nom de Sidney et ses écrits reviennent sans cesse devant le public lettré ou le monde savant. Citons pour commencer une étude très exacte, très poussée sur Sidney, suivie d'un catalogue de ses ouvrages, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, du Père Nicéron, t. XV (p. 217 et suiv.). Puisque ce volume paraît en 1731, et que le séjour de Voltaire en Angleterre s'étend de 1726 à 1729, on ne saurait dire au juste si cet article est dû à son influence. Quoi qu'il en soit, jamais biographie plus complète de Sidney n'a vu le jour en France avant celle-ci. Sa famille, ses voyages, ses ambassades, l'affaire du projet de mariage d'Elisabeth avec le duc d'Anjou, ses relations avec Francis Drake, la campagne aux Pays-Bas, on y trouve tous les faits principaux de sa vie, tous ses écrits, aussi bien que les ouvrages qu'on lui attribue à tort. Notons en passant que c'est Nicéron qui parle le premier en France, d'*Astrophel et Stella* et de *la Défense de la Poésie*, mais qu'il semble croire que celui-là est un seul poème, et non pas un recueil de sonnets !

Nous avons là une petite étude érudite, concise et bien documentée. Bientôt, grâce en partie à cette nouvelle soif de littérature anglaise qui commence à brûler le public français, nous tombons dans le journalisme banal, le reportage agréable mais superficiel, médiocrement érudit, de périodiques tels que *Le Pour et Contre*, *Le Mercure de France*, *La Bibliothèque Britannique*. Dans le premier, on nous rappelle (1) que Fulke Greville, Lord Brooke, donna ordre en mourant qu'on gravât simplement sur son tombeau : « Ci-gît l'Ami de Sir Philippe Sidney » (suit une petite note

1. T. IV, n^o LVI, p. 247, année 1734.

sur celui-ci), dans le second (mai 1735, p. 836) on profite de l'occasion fournie par un article sur Spenser pour raconter une anecdote. L'auteur de la *Reine des Fées* faisant lire à Sidney sa « Description du Désespoir » l'auteur d'*Astrophel* en fut si ravi qu'il lui fit donner d'abord cinquante guinées, puis ayant lu une stance de plus, il doubla la somme, et continuant de lire encore une stance, il ordonna que ce fût deux cents guinées, et qu'on les lui donnât sur-le-champ, de crainte qu'en continuant, il ne fût tenté de lui donner tout son bien. On en retire l'impression très nette que tout est bien pour de tels articles, pourvu que ce soit anglais et d'une lecture rapide et agréable. Le troisième périodique que nous avons cité s'attaque cependant à des matières plus solides. Il donne des comptes rendus critiques d'ouvrages anglais extrêmement érudits, tels que l'*Essai pour introduire la mesure des anciens Vers grecs et latins dans la Poésie anglaise*. Là (janvier-mars 1738, article 7, p. 400) il est naturellement question des expériences peu réussies que fit Sidney dans cette voie, où l'auteur regrette cependant qu'il ait eu si peu d'imitateurs.

De telles allusions au caractère de Sidney ou à son œuvre sont assez nombreuses dans les périodiques français du milieu du XVIII^e siècle. Cependant, la plupart d'entre elles proviennent d'articles anglais. Elles ne sont que des échos d'opinions émises par des journalistes anglais, traduites par un correspondant londonien, et publiées, avec une déférence qui nous paraît aujourd'hui absurde, par des éditeurs français à qui l'anglomanie de l'époque procure de belles affaires. Le point sur lequel nous voulons insister, c'est que le rôle du public français à l'égard de Sidney est tout à fait passif. On s'intéresse passionnément à Shakespeare, Milton, Pope, Fielding, on achète, on discute longuement leurs ouvrages, mais il n'est question de Sidney que parce que son œuvre fait partie de la littérature anglaise. Très souvent on parle de lui parce qu'il a été l'ami et le protecteur de Spenser, parce que le *Calendrier des Bergers* et la *Reine des Fées* font souvenir de l'*Arcadie*, roman pastoral et chevaleresque (1). En 1754, pourtant, le roman de Sidney connaît soudain à Londres un renouvellement

1. Voyez par exemple le *Journal Britannique*, t. VI, nov. 1751, p. 347, et le *Journal Etranger*, mai 1755 et juin 1762, article I, p. 31.

de popularité. Un étudiant en droit nommé Macnamara Morgan s'en inspire pour son coup d'essai littéraire, une tragédie intitulée *Philoclea*, qu'on crée au Théâtre Royal de Covent Garden. Le succès de cette pièce n'est que médiocre, mais le correspondant londonien du *Journal Etranger* la trouve digne d'un long article (janvier 1755, p. 176 et suiv.), où il donne une analyse détaillée de la pièce, consacre quelques mots à Sidney, fait un rapprochement entre l'*Arcadie* et l'*Astrée*, et finit par déplorer le manque de goût non seulement de l'auteur de *Philoclea*, mais aussi de ses compatriotes en général. Cette critique en somme juste, pénétrante, pique la curiosité du public français, car le *Mercur de France* du mois suivant (fév. 1755) reprend le même sujet et répète à peu près les mêmes idées. Ce qui est plus remarquable, cependant, c'est que six mois plus tard, en août, ce sujet présente encore assez d'intérêt pour inspirer un article de l'*Année Littéraire* (vol. V, lettre 3). En effet, ce nouvel article doit son existence uniquement à l'amour-propre de l'auteur, qui, ayant découvert que *La Cour Bergère* de Mareschal avait été tirée également de l'*Arcadie* de Sidney, éprouve un impérieux besoin d'étaler son érudition. Donc, sans mot dire de cette source commune, il s'étend longuement sur les ressemblances des deux pièces, cite de nombreux vers, fait une étude poussée de certains personnages et de certaines situations, ensuite il demande pourquoi ces deux pièces se ressemblent de si près. Là-dessus, bien entendu, il révèle triomphalement le sous-titre de la *Cour Bergère* (ou l'*Arcadie de Philippe Sidney*). C'est faire, en somme, beaucoup de mystère pour presque rien.

Un autre périodique consacre un long article à Sidney : c'est la *Bibliothèque Universelle des Romans* (avril 1779, t. II, p. 21), article qu'on a déjà fait prévoir dans un « *Avant-Propos sur les Romans Anglois* » qui fait partie du premier volume pour octobre 1776 (p. 7). L'auteur y affirme, en parlant des romans d'amour, que la nation anglaise « a toujours été trop sensée pour s'occuper de passions ainsi tirées à l'alambic » ! Il n'en connaît qu'un ouvrage de ce genre en anglais, l'*Arcadie* bien entendu, qu'il déclare avoir été faite à l'imitation de l'*Astrée* de d'Urfé ! L'article du mois d'avril 1779, pourtant, est assez bien documenté, car la critique semble suivre de près la traduction faite par M^{lle} Chappelain. Il n'en soutient pas moins que l'*Arcadie* a été « commencée

par la Comtesse de Pembroke, et continuée par Milord Sidney ». Il blâme sévèrement la complication des épisodes, mais loue le style. Le plus grave reproche qu'il fait « aux Auteurs », c'est de n'avoir point assez fait connaître le lieu de la scène. Suivent une analyse de l'intrigue, et le résumé de deux épisodes piquants, études qui montrent que le critique ne se contente pas de reproduire les opinions déjà exprimées par d'autres critiques, mais qu'au contraire il a rédigé son article en consultant l'*Arcadie* même.

En dehors de périodiques tels que ceux dont nous venons de parler, le nom de Sidney ne revient souvent que dans des traductions d'œuvres sur l'histoire d'Angleterre (1), dans des ouvrages d'un caractère encyclopédique, tels que le *Dictionnaire Historique et Bibliographique* de l'abbé Ladvocat (2), le *Nouveau Dictionnaire Historique et Critique* de J. G. Chauffepié (3), et bien entendu le *Dictionnaire Historique* de Moreri (4), où Sidney en tant qu'écrivain, cependant, trouve très peu de place. Il est vrai que Trochereau dans son *Choix de Poésies* (Paris, 1749, in-8°) consacre quelques lignes à son projet d'introduire les mesures latines dans des vers anglais, que l'abbé Yart répète la vieille anecdote sur l'entrevue avec Spenser, où Sidney fut tellement ému qu'il lui fit sur-le-champ un très beau cadeau (5) et qu'un recueil intitulé *Variétés Angloises* (Londres, 1770, in-12°, p. 163 et suiv.) essaye de justifier son exclusion d'une échelle poétique anglaise, parce que sa manière est trop peu naturelle. Notons en passant que l'auteur de ce recueil ne parle de l'*Arcadie* que pour affirmer qu'elle fut écrite « pour justifier la condamnation de Marie Stuart » (6). Ces citations pourtant, puisqu'elles proviennent d'écrivains si peu réputés, sont insignifiantes à côté de celle que fait

1. Dans celle de Hume par exemple, traduite en 1763. Amsterdam, 2 vol. in-4° ; vol. 2, p. 232 et 258.

2. Paris, 1752, 2 vol. in-8°.

3. T. IV, 1756, in-fol.

4. Paris, 1759, t. IX, p. 418.

5. *Idee de la Poésie Angloise*, t. II, Paris, 1749, in-8°, p. 108.

6. On trouve d'autres mentions de Sidney dans les *Nuits Angloises* (Paris, 1770, 4 vol. in-8° ; première partie, p. 323, et seconde partie, p. 227 et suiv.) ; dans le *Journal de Lecture* (Paris, 1775, t. I, deuxième partie, t. 222) ; et dans le *Répertoire Anglois* (Paris, 1789, 2 vol. in-12°, t. II, p. 54).

Florian dans son *Essai sur la Pastorale* (Paris, 1788, in-8°, p. 19).

L'auteur d'*Estelle* nomme Sidney parmi les écrivains modernes qui ont composé des pastorales, mais ce n'est pas pour le complimenter. « Dans l'*Astrée*, dans l'*Arcadie* de Sidney, dit-il, la multitude des personnages fait trop souvent oublier Céladon et Mus-sidore, embarrasse l'esprit du lecteur, et dès lors le rend froid et indifférent ». Ce jugement est sévère, mais la postérité lui donne complètement raison.

Parmi ces nombreuses allusions à la vie de Sidney et à son œuvre, on ne trouve donc nulle part une étude vraiment détaillée de l'*Arcadie* et des deux traductions. Il en existe pourtant une très bien faite, très bien renseignée, dans les notes manuscrites qui se trouvent dans l'exemplaire de l'*Arcadie* traduite par M^{lle} Chappelain, aujourd'hui au British Museum (cote : C. 59. fff. 2). Nous trouvons là non seulement des notes sur la vie de Sidney, mais une discussion sur la date qu'il faudrait assigner aux divers épisodes de l'*Arcadie* (problème insoluble suivant ce commentateur inconnu), et une condamnation très sévère des termes ignobles et des sottes comparaisons dont elle fourmille. Notre critique s'est même donné la peine de confronter les deux traductions à certains endroits, pour mettre en lumière certaines grandes lacunes, des contresens, des phrases obscures, des fautes d'impression, et même des anachronismes. Tout en affirmant que la traduction faite par M^{lle} Chappelain est plus mauvaise encore que celle de Baudoin, il ajoute qu'en retranchant au moins la moitié des vers, elle a rendu un grand service à ses lecteurs, car, dit-il, ils sont à peu près détestables et illisibles. Il s'étonne que personne jusqu'alors n'ait tenté de mettre l'*Arcadie* en meilleur langage. Il se donne même la peine de combler certaines lacunes, et d'ajouter une table des matières à la fin de chaque volume ! Voilà donc au moins un homme instruit qui, vers la fin du XVIII^e siècle, s'intéresse profondément à l'*Arcadie* de Sidney.

Le XIX^e siècle, du moins au cours de sa première moitié, n'est pas plus favorable à la réputation de Sidney. Il est devenu une sorte de curiosité littéraire et historique, complètement ignorée du grand public. Hennet dans sa *Poétique Anglaise* (I) répète à son

1. Paris, 1806, 3 vol. in-8°, t. II, p. 128.

tour l'anecdote sur l'entrevue de Sidney avec Spenser, Amédée Pichot voyageant en Angleterre fait visite au château de Pen-shurst, où est né Sidney, et là-dessus, inspiré par ce domaine poétique, il nous donne dans le récit de son voyage (1) des souvenirs sur la vie et l'œuvre du chevalier anglais, à qui il oppose avec orgueil, en bon patriote français, la vie et la mort du « chevalier sans peur et sans reproche ». Ce ne sont là en somme que des riens, des bribes d'érudition introduites parce qu'elles font partie d'un sujet plus vaste, plus actuel. C'est pour cette même raison que nous trouvons des mentions élogieuses de Sidney dans deux études sur Hubert Languet (2), et si Saint-Marc Girardin consacre plusieurs pages éloquentes à une analyse de l'*Arcadie* (3), c'est que Sidney y peint avec beaucoup de finesse diverses sortes d'amours, surtout l'amour honnête, tendre et ingénu, et que ce critique étudie, comme le sous-titre du volume l'indique, l'« Usage des Passions dans le Drame ».

Alfred Mézières, à l'encontre de tous les critiques français de la littérature anglaise avant lui, néglige l'*Arcadie* pour nous faire sentir l'importance de la *Défense de la Poésie*, dont il loue la forte documentation et l'esprit avec lequel Sidney soutient sa thèse. Si en outre Mézières en signale les conclusions, c'est seulement parce que Sidney s'y montre en quelque sorte le défenseur des traditions classiques du drame, et que Shakespeare va prendre parti résolument pour les romantiques. Le nain n'est intéressant que parce qu'il va être écarté brusquement par le géant.

C'est seulement en 1863, avec l'*Histoire de la Littérature anglaise* de Taine (4), que le public français commence à être en mesure d'accorder à Sidney le rang littéraire qui lui est dû. Nous employons à dessein ce mot « commence », parce que le jugement porté sur l'*Arcadie* par Taine est excessivement sévère. Il en voit surtout les défauts : les actions barbares, les fantaisies, la profu-

1. *Voyages historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse*, Paris, 1825, 3 vol. in-8°, t. I, lettre VI.

2. H. Chevreul, *Hubert Languet*. Paris, 1852, in-8°, p. 114 et suiv. et A. Waddington, *De Huberti Langueti Vita*, Paris, 1888, in-8°, caput V.

3. *Cours de Littérature dramatique*, t. III. Paris, 1855, p. 273.

4. Deuxième édition, Paris, 1866, 4 vol. in-16, t. I, pp. 281-290.

sion excessive des décors, l'exagération, les images sottes. Il apprécie pourtant à sa juste valeur la *Défense de la Poésie*, plus sincère, plus sérieuse, plus classique. M. J.-J. Jusserand se montre beaucoup plus équitable pour Sidney dans son *Histoire Littéraire du Peuple Anglais* (Paris, 1894, 2 vol., in-8°), car il rattache les défauts de l'*Arcadie* à l'époque élisabethaine, et félicite Sidney d'avoir su faire de si belles descriptions de demeures et de parcs, d'avoir peint diverses sortes d'amour avec tant de finesse, et d'avoir éparpillé dans son style poétique quelques belles fleurs parmi les mauvaises herbes.

L'étude faite par M. Jusserand est donc, eu égard à la concision de son livre, à peu près complète, équitable, finement spirituelle. Elle n'est surpassée que par une seule, celle qui se trouve dans l'*Histoire de la Littérature Anglaise* par MM. Legouis et Cazamian (1), qui, inspirée par une sympathie plus profonde d'où naît une intelligence plus fine, plus parfaite de l'homme et de son œuvre, rend plus vivante pour nous cette chose qui échappe presque toujours à l'analyse, la personnalité même de Sidney, son charme indicible, sa grâce exquise d'esprit et de manière qui éblouissent toute une époque, et qui ont créé une légende séculaire autour de son nom.

M. Legouis n'a pas seulement interprété Sidney, il a traduit trois de ses plus belles poésies (2). Il a su exprimer tout le profond sentiment de Sidney, son ardeur, sa mélancolie, sa fantaisie, dans des vers qui ne cèdent en rien à l'original pour la grâce et l'harmonie. Peut-être lui sont-ils même supérieurs à cet égard.

M. Legouis a fait un rapprochement (3) entre certaines poésies de Sidney et ce magnifique recueil de sonnets d'amour donné par Auguste Angellier, *A l'Amie Perdue* (Paris, 1896, 8°). M. Legouis trouve « la même flamme un peu sombre, la même douloureuse ardeur » dans certains vers qui « paraissent être sortis d'une semblable réalité et exhalés très près d'elle, tout chauds encore de ses

1. Première édition 1924, troisième édition. Paris, 1929, in-8°, p. 258 et suiv.

2. *Dans les Sentiers de la Renaissance anglaise*. Paris, 1925, in-8°, pp. 2-14.

3. *Défense de la Poésie française*. Paris et Londres, 1912, in-8°, p. 123 et suiv.

peines et de ses joies. Même passion barrée par un même obstacle (la bien-aimée est mariée à un autre), longtemps indomptable, puis finalement enchaînée dans toute sa force, sans cesser d'être ». Puisque Auguste Angellier, professeur d'anglais, a dû connaître l'œuvre de Sidney, nous avons cherché des ressemblances plus précises, mais en vain. Les sonnets d'Angellier vibrent d'une émotion si intime, leur accent est si personnel, qu'il est impossible de supposer qu'il ait imité consciemment les poésies de Sidney.

Voilà donc, dans ses grandes lignes, l'histoire de la réputation de Sidney en France. En résumé, nous constatons qu'il n'a exercé aucune influence avant les traductions de 1624, qu'alors l'*Arcadie* a fait rage pendant plusieurs mois, qu'elle a été très connue pendant quelques années et a laissé quelques traces peu importantes dans la littérature de l'époque. Ensuite, au Grand Siècle, une période d'oubli à peu près complet, suivi d'une période où Sidney a été rappelé au public français par des journalistes et des érudits, et finalement de nombreux critiques littéraires lui ont consacré des études souvent bien documentées, quelquefois profondes, permettant de l'apprécier à sa juste valeur. La brillante étoile septentrionale de 1624 est reconnue dans le domaine de la littérature comme étant de seconde grandeur, mais la gloire de l'homme même luit encore avec le même éclat.

BIBLIOGRAPHIE

IMPRIMÉS

- Amadis de Gaule*. — Livres I-XI, traduction française par Nicolas de Herberay ou par Jacques Gohory. Paris et Lyon, 1555-1575, 11 vol. in-8° ou in-12°.
- ANGELLIER (Auguste). — *A l'Amie Perdue*. Paris, 1896, in-8°.
- Année Littéraire* : 1755, t. V.
- ASCOLI (Georges). — *La Grande-Bretagne devant l'opinion française, depuis la guerre de Cent ans, jusqu'à la fin du XVI^e siècle*. Paris, 1927, in-8°.
- *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle*. Paris, 1930, 2 vol. in-8°.
- BALZAC (J. L. Guez de). — *Entretiens*. Paris, 1657, in-12°.
- BASIRE D'AMBLAINVILLE. — *La Princesse ou l'Heureuse Bergère*. Rouen, 1627, in-12°.
- BAUDOIN (Jean). — *L'Arcadie de la Comtesse de Pembrok, mise en nostre langue de l'anglois. Première partie*. Paris, juin 1624, in-8° ; *seconde partie*, Paris, nov. 1624, in-8° ; *troisième partie*. Paris, mars 1625, in-8°.
- BAUDRIER. — *Bibliographie Lyonnaise*, série X. Lyon, 1913, in-8°.
- BAYLE (Pierre). — *Dictionnaire Historique et Critique* ; article Milton. 5^e édition, Amsterdam, 1734, in-fol., t. IV.
- Bibliothèque Britannique*. Paris, janv. et mars, 1738, in-16.
- Bibliothèque Universelle des Romans*. Paris, avril 1779, t. II, in-12°.
- BOISROBERT (F. Le Metel de). — *Les Amours d'Anaxandre et d'Oraxie*. Paris, 1629, in-8°.
- *La Folle Gageure ou les Divertissements de la Comtesse de Pembroc*. Paris, 1653, in-8°.
- BOITEL (Pierre). — *Le Théâtre Tragique*. Paris, 1622, in-8°.
- BOURNE (H. R. Fox). — *Sir Philip Sidney, type of English chivalry in the Elizabethan age*. New-York, 1891, in-8°.
- BRIE (Friedrich). *Sidneys Arcadia, eine Studie zur englischen Renaissance*. Strasbourg, 1918, in-8°.
- BRUNHUBER (K.). — *Sir Philip Sidneys Arcadia und ihre Nachläufer*. Nürnberg, 1903, in-8°.

- CAMDEN (William). — *Annales des choses qui se sont passées en Angleterre et en Irlande sous le regne d'Elizabeth jusques à l'an de salut MDLXXXIX*, traduction en langue françoise par P. de Bellegent. Londres, 1624, in-4°.
- *Description Générale de l'Angleterre*. Amsterdam, chez Jean Blaeu, 1662, gr. in-fol.
- *V. Cl. Guilielmi Camdeni et Illustrium Virorum ad G. Camdenum Epistolae* (publiées par T. Smith). Londres, 1691, in-4°.
- CAMERARIUS (Ph.). — *Méditations Historiques*, traduction française par S. Goulart. Lyon, 1610, in-4°.
- CAMUS (J. P.). — *Défense de Cléoreste*. Lyon, 1626, 2 vol. in-8°.
- *Pétronille* (suivie d'un *Dilude*). Lyon, 1626, in-8°.
- [CHAPPELAIN (M^{lle} Geniève)]. — *L'Arcadie de la Comtesse de Pembroke. Seconde partie*. Paris, janv. 1625, in-8°. *Troisième partie*. Paris, mars 1625, in-8°. *Première partie, traduite en nostre langue par un « Gentilhomme François »*. Paris, juill. 1625, in-8°.
- COKAYNE (G. E.). — *Complete Peerage*, vol. VII (article Leicester). Londres, 1929, in-4°.
- COLIGNY (Louise de). — *Correspondance*, recueillie par P. Marchegay. Paris, 1887, in-8°.
- *Lettres inédites*, publiées par la Société de l'Histoire du Protestantisme Français : *Bulletin historique et littéraire*, 3^e série, vol. VIII. Paris, 1889, in-8°.
- COLLINS (Arthur). — *Letters and Memorials of State*. London, 1746, 2 vol. in-fol.
- DAVISON (Francis). — *A Poetical Rapsodie*. Londres, 1611.
- DE LARREY. — *Histoire d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*. Rotterdam, 1697-1713, 4 vol. in-fol.
- DESPORTES (P.). — *Œuvres*, éd. A. Michiels. Paris, 1858, in-16.
- D'URFÉ (Honoré). — *L'Astrée*. Paris, 1647, 5 vol. in-8°.
- DU BELLAY (Joachim). — *Œuvres françoises* (publiées par Ch. Marty-Leveaux). Paris, 1866-1867, 2 vol. in-8°.
- FLORIAN (J. P. Claris de). — *Essai sur la Pastorale*. Paris, 1788, in-8°.
- FRÉNICLE (Nicolas). — *La Fidelle Bergère dans Entretiens des Illustres Bergers*. Paris, 1634, in-8°.
- FULKE GREVILLE (Lord Brooke). — *Life of the renowned Sir Philip Sidney*. Londres, 1652, in-12°.
- GALAUT (Jean). — *Recueil de divers poèmes et chants royaux, avec le commencement de la traduction de l'Aeneide*. Toulouse, 1611, in-12°.
- GENOUY (Hector). — *L'Arcadie de Sidney dans ses rapports avec l'« Arcadia » de Sannazar et la « Diane » de Montemayor*. Montpellier, 1928, gr. in-8°.

- GIRARDIN (Saint-Marc). — *Cours de Littérature Dramatique*, t. 3, Paris, 1855, in-8°.
- GOULART (Simon). — *Guerres des Pays-Bas*, vol. II, Saint-Gervais, 1604, in-8°.
- HAINSWORTH (George). — *L'Arcadia de Sidney en France. Trois nouveaux témoignages de son succès*, dans *Revue de Littérature comparée*, juillet 1930.
- HARDY (Alexandre). — *Théâtre*, t. I et II. Paris, 1626 et 1625, in-8°.
- HÉLIODORE. — *Théogènes et Chariclée* dans *Bibliothèque des Romans Grecs* (J. Fournier), t. IV et V. Paris, 1797, in-8°.
- HENNET (A. J.). — *Poétique Anglaise*. Paris, 1806, 3 vol. in-8°.
- HOTMAN (François et Jean). — *Francisci et Joannis Hotomanorum patris ac filii et clarorum virorum ad eos Epistolae*. Amsterdam, 1700, in-4°.
- JODELLE (Estienne). — *Œuvres* (publiées par Ch. Marty-Leveaux). Paris, 1870, in-8°.
- Journal Britannique*. Paris, nov. 1751, in-12°.
- Journal Etranger*. Paris, janv. et mai 1755, in-12°.
- JUSSERAND (J.-J.). — *Le Roman au temps de Shakespeare*. Paris, 1887, in-12°.
- *Histoire Littéraire du Peuple Anglais*. Paris, 1894, 2 vol. in-8°.
- *Shakespeare en France sous l'ancien régime*. Paris, 1898, in-16°.
- LABORDE (Comte Jules de). — *Louise de Coligny*. Paris, 1890, 2 vol. in-8°.
- LA CALPRENÈDE (Gaultier de). — *Phalante*. Paris, 1642, in-4°.
- LADVOCAT (l'abbé). — *Dictionnaire historique portatif*. Paris, 1752, 2 vol. in-8°.
- LAMARE (Philibert de). — *Huberti Langueti Vita*. S. I., 1700, in-12°.
- LAMBLEY (Miss K.). — *Teaching and cultivation of the French language in England during Tudor and Stuart times*. Manchester, 1920, in-8°.
- LANCASTER (H. Carrington). — *Sidney, Galaut, La Calprenède : an early instance of the influence of English Literature upon the French*, dans *Modern Language Notes*. Baltimore, fév. 1927, p. 71 et suiv.
- *Two Lost Plays by Alex. Hardy*, dans *Modern Language Notes*, mai 1912.
- *History of French Dramatic Literature in the Seventeenth Century*. Paris, 1929, 2 vol. in-8°.
- LANGUET (Hubert). — *Lettres à S. A. S. Monseigneur Auguste, Electeur de Saxe*, traduites de latin en français par J. Lunig. Cologne, 1695, in-8°.
- LAWTON (H. W.). — *Notes sur Jean Baudoin et sur ses traductions de l'anglais*, dans *Revue de Littérature comparée*. Paris, oct. 1926.
- LE BRETON (André). — *Le Roman au XVII^e siècle*. Paris, 1890, in-16°.

- LEE (Sidney). — *Elizabethan Sonnets...* with an Introduction. Westminster, 1904, 2 vol. in-8°.
- *Beginnings of French Translation from the English*, dans Transactions of the Bibliographical Society, vol. VIII, janv. 1906, in-8°.
- *French Renaissance in England*. Oxford, 1910, in-8°.
- LEGOUIS (Emile). — *Dans les Sentiers de la Renaissance Anglaise*. Paris, 1925, in-8°.
- LEGOUIS (E.) et CAZAMIAN (L.). — *Histoire de la Littérature Anglaise*. Paris, 1924, in-16°.
- LENGLET-DUFRESNOY. — *De l'usage des Romans*. Paris, 1734, 2 vol., in-8°.
- LESTOILE (Pierre de). — *Mémoires-Journaux* : édition publiée par G. Brunet, etc. Paris, 1875-1896, 12 t. in-8°.
- MAGENDIE (Maurice). — *Du nouveau sur l'Astrée*. Paris, 1927, in-8°.
- MAHELOT. — *Mémoire* publié par H. Carrington Lancaster. Paris, 1920, in-8°.
- MARCASSUS (Pierre de). — *Timandre*. Paris, s. d. in-8°.
- MARESCAL (Antoine). — *La Cour Bergère ou l'Arcadie de Messire Philippes Sidney*. Paris, 1640, in-4°.
- MARGUERITE DE NAVARRE. — *Heptaméron, ou Histoire des Amants fortunés*. Paris, 1841, in-12°.
- MARSAN (Jules). — *La Sylvie de Mairet*, édition critique. Paris, 1905, in-8°.
- *La Pastorale Dramatique en France*. Paris, 1905, in-8°.
- Mercure de France*. Paris, mai 1735, et fév. 1755, in-12°.
- MÉZIÈRES (A.). — *Prédécesseurs et Contemporains de Shakespeare*. Paris, 1863, in-8°.
- MILTON (John). — *Eikonoclastès ou Réponse au livre intitulé Eikôn Basilikhé, ou le Portrait de sa Sacrée Majesté durant sa solitude et ses souffrances*, traduction française par John Dury. Londres, 1652, in-8°.
- MONTREUX (Nicolas de). — *Les Bergeries de Julliette*. Paris, 1588-1598, 5 livres in-12°.
- *L'Arcadie Française de la nymphe Amarille*, tirée des *Bergeries de Julliette*. Paris, 1625, in-8°.
- MORERI. — *Dictionnaire Historique* ; article Sidney.
- MORNAY (Philippe du Plessis). — *Mémoires*. S. I., 1624, in-4°.
- MORNAY (M^{me} de). — *Journal de la Vie de Mornay* (Introduction des *Mémoires* publiés à Paris, 1824, 12 vol. in-8°).
- MORON (Henri, sieur de Logeas). — *Romant Heroïque*. Paris, 1632, 2 vol. in-8°.
- NICERON (Jean-Pierre). — *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*. Article sur Baudoin, t. XII ; article sur Sidney, t. XV ; article sur Antoine du Verdier, t. XXIV. Paris, in-12°.

- PARFAICT (C. et F.). — *Histoire du Théâtre Français*. Paris, 1745-1749, 15 t. in-12°.
- PEARS (S. A.). — *The Correspondence of Sir Philip Sidney and Hubert Languet*. Now first collected and translated from the Latin with notes and a memoir of Sidney. Londres, 1845, in-8°.
- PEIRESC (N.-C. Fabri de). — *Lettres* (publiées par Tamisey de Laroque). Paris, 1888-1898, 7 vol. in-4°.
- PELLISSON et D'OLIVET. — *Histoire de l'Académie française*. Paris, 1858, 2 vol. in-8°.
- PICHOT (Amédée). — *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse*. Paris, 1825, 3 vol. in-8°.
- POTÉZ (Henri). — *Le premier roman anglais traduit en français*, dans *Revue d'Histoire Littéraire*, 1904, p. 42 et suiv.
- Pour et Contre (le)*. Paris, t. IV, n° LVI, 1734, in-12°.
- Primaléon de Grèce*, livre I traduit par François de Vernassal. Orléans, 1572, in-8° ; livre II version française par G. Landre. Anvers, 1577.
- QUÉRARD (J. M.). — *Livres Perdus et Exemplaires Uniques*. Bordeaux, 1872.
- RATHERY (J. B.). — *Relations intellectuelles et sociales entre la France et l'Angleterre*, dans *Revue contemporaine*, 1855.
- RAUNIÉ (E.). — *Épithaphier du Vieux Paris*, t. IV. Paris, 1918, in-fol.
- REGNAULT (L.). — *Histoire tragique de Pandoste... le tout traduit premierement en anglois de la langue boheme, et de nouveau mis en français*. Paris, 1615, in-12°.
- REURE (O. C.). — *La Vie et les Œuvres d'Honoré d'Urfé*. Paris, 1910, in-12°.
- RIGAL (Eugène). — *Alexandre Hardy et le théâtre français à la fin du XVI^e siècle*. Paris, 1889, in-8°.
- *Théâtre français avant la période classique*. Paris, 1901, in-16.
- RONSARD. — *Œuvres Complètes*, éd. Blanchemain. Paris, 1857-1867, 8 vol. in-16.
- SAUMAISE (Claude). — *Apologie Royale pour Charles I^{er}*. Paris, 1650, in-4°.
- SAUZET. — *Notice historique sur Jean Baudoin*, dans les *Annales de la Société d'Agriculture du Puy*, 1836, in-8°.
- SCALIGER (J. C.). — *Poetices Libri Septem*. S. I., 1581, in-8°.
- SCOTT (Janet G.). — *Les Sonnets Elisabethains. Les sources et l'apport personnel*. Paris, 1929, in-8°.
- SÈVE (Maurice). — *Délie*. Lyon, 1862, in-8°.
- SIDNEY (Philip). — *The Countess of Pembroke's Arcadia*. Londres, 1590, in-4°.
- *The Complete Works*, éd. Albert Feuillerat, Cambridge, 1912-1926, 4 vol. in-8°.
- *The Apologie for Poetry*, éd. E. Shuckburgh, Cambridge, 1928, in-8°.

- SOREL (Charles). — *Berger Extravagant*. Paris, 1627-1628, 3 vol. in-8°.
 — *Bibliothèque Française*. Paris, 1664, in-12°.
- TAINÉ (H.). — *Histoire de la Littérature Anglaise*. Paris, 1864, 4 vol. in-8°.
- TALLEMANT DES RÉAUX. — *Historiettes*. Paris, 1865, 6 vol. in-8°.
- TEMPLE (William). — *Œuvres mêlées*, traduites de l'anglais (*Miscellanea*, t. I, 1680 ; t. II, 1692). Utrecht, 1693, 2 vol. in-12°.
- TOURVAL (Jean Loiseau de). — *Apologie pour le serment de fidélité* (suivie du *Catalogue des songes et mensonges de Tortu avec leur brève réfutation*), traduits de l'anglois de Jacques I^{er}. Londres (fausse indication pour Paris), 1609, in-8°.
- *Caracteres de vertus et de vices* traduits de l'anglois de Joseph Hall. Paris, 1610, in-12°.
- *Senèque ressuscité chrestien* (traduction des *Meditations and vowes divin and moral* de J. Hall), seconde édition. Paris, 1614, in-8°.
- TROCHEREAU. — *Choix de Poésies*. Paris, 1749, in-8°.
- VANEL. — *Abrégé nouveau de l'Histoire Générale d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*. Paris, 1689, 4 vol. in-8°.
- VAN TIEGHEM (P.). — *L'Année Littéraire comme interprète en France des littératures étrangères*. Paris, 1917, in-8°.
- Variétés Angloises*. Londres, 1770, in-12°.
- Vie abominable, Ruses, Trahisons, Meurtres, Impostures, Empoisonnements, Paillardises, Atheismes et autres tres iniques Conversations, des quelles a Usé et use Journellement le my Lord de Lecestre, Machiaveliste, contre l'Honneur de Dieu, la Majesté de la Royne d'Angleterre, sa Princesse*. S. I., 1585, in-12°.
- WALLACE (M. W.). — *Life of Sir Philip Sidney*. Cambridge, 1915, in-8°.
- WILSON (Mona). — *Sir Philip Sidney*. Londres, 1931, in-8°.
- WOLFF (L. L.). — *The Greek Romances in Elizabethan Prose Fiction*. New-York, 1912, in-8°.
- YART (abbé). — *Idée de la Poésie Angloise*, t. II. Paris, 1749, in-8°.
- ZANDVOORT (R. W.). — *Sidney's Arcadia. A comparison between the two versions*. Amsterdam, 1929, in-8°.

MANUSCRITS

- Aix-en-Provence*. — Bibliothèque Municipale : vol. 1025, f^o 187 : lettre de Montmartin à Tourval.
 — Vol. 1218. Catalogue de la Bibliothèque de Peiresc.
- Carpentras*. — Bibliothèque Inguimbertaine : vol. 1809, f^{os} 435 et s. : correspondance de Peiresc avec Tourval et Montmartin.
- Londres*. — British Museum : Additional MSS, n^o 36, 294, quatorze lettres de Camden à Limery.

- Londres.* — Record Office : State Papers, série XIV, vol. 56, n^o 7 ;
vol. 65, n^o 10 ; vol. 88, n^{os} 42, 58, 59, 99, 100 ; vol. 92,
n^{os} 107, 108 ; vol. 99, n^{os} 8, 97 : correspondance de Tourval.
- Oxford.* — Bodleian Library : Rawlinson D, n^o 920, f^{os} 365 et suiv. :
fragment de l'*Arcadie* traduite par Tourval.
- Paris.* — Archives Nationales : K. K. 180, f^{os} 31, 42, 47, 73, 99 ; pour
Baudoin, lecteur de la reine Marguerite de Valois. Y
21, f^{os} 340-345 testament de M^{lle} G. Chappelain.
- Bibliothèque Nationale : fonds français, n^o 5134, fol. 162, v^o,
et 163, r^o : double du brevet de baron de Sidney.
-

PIÈCES JUSTIFICATIVES

FRAGMENT de L'ARCADIE

Traduite par JEAN LOISEAU DE TOURVAL ¹.

Bibliothèque Bodléienne : Recueil de manuscrits
de la collection Rawlinson D. 920
(feuilles 365 sq.).

A...

M...

Voicy votre Arcadie, La pauvre Arcadie, non fort bien, mais bien fort deguisée, certes et a bien peu pres indigne que vous la reconnoissiez ; Elle a passé par une mauvaise Etamine depuis que ne l'avez veuë, et de bien disante qu'elle estoit en sa langue naturelle est devenue malparlante en une estrangere. Quoy que soit je confesse ingenuement et en jure, que c'est tout le mieuz que j'ay pu faire ; sinon par modestie je diroy quasi : et qui se peut ; Car de luy rendre sa perfection en langue quelconque, c'est chose impossible ; Qu'un autre donc l'essaye a la bonne heure et en sorte a son honneur ; Ma honte ne sera point surpassée par le contentement que j'en recevray ; assez glorieux si le mauvais traitement que j'ay fait a votre brave frere, (las ! toutefois bien loin de ma volonté) peut piquer quelque bel esprit a sa vengeance, quoy qu'auz depens mesmes de ma reputation, bien qu'il se dût servir de mes propres armes. Quoy que soit, dy-je, voicy votre Arcadie que je vous ren, et non point tant pource ce qu'elle est vostre (puisque l'ayant si mal acoutrée elle est en quelque sorte devenue mienne) et non point tant pource que je vous honore de par vous mesmes, et honoreray a jamais tout ce qui touche a mon cher Auteur, quoy que l'un et l'autre entre aussi en ligne de conte, comme principalement pource que vous plus que personne du monde en pouvez juger, et selon votre jugement luy donner cours ou la supprimer des sa naissance. Pour la mesme raison je ne vous loue point mon noble Auteur, non jamais assez loué ny a vous ny a personne qui l'ayt lu ;

1. Nous avons reproduit ici le texte même de Tourval, ses nombreuses fautes de grammaire, d'orthographe et de ponctuation. Mais nous avons écrit en toutes lettres les mots abrégés par Tourval, et nous avons remplacé « i » par « j » et « u » par « v » toutes les fois que l'usage moderne l'exige.

Vous en savez la valeur plus que pas un ; et nul tant soit envieux ou difficile a contenter ne peut qu'avoir la bouche pleine de ses louanges, s'il en a seulement lu, et plus, si plus. Si je le loïe en quelqu'autre endroit, c'est à ceuz qui ne l'ont jamais lu, et n'en savent rien que par ouy dire : Voire ce peu que j'en dy n'est que pour leur en donner goût, m'assurant bien que quand ils verront ma copie toute brouillée, barbouillée et chaffourrée qu'elle est, ils jugeront aisement que l'original estoit bien plus rare, plus net et plus accompli. Or donc puisque je n'ay pu mieuz faire et que depuis vint et cinq ans je ne voy que personne se mette en devoir de faire aussi bien, reste seulement a m'excuser et vous dire l'indicible déplaisir qui me demeure, de n'avoir pu rendre a l'inimitable deffunt ce qui luy appartient, et vous temoigner a meilleures enseignes combien devotement et a jamais je suis

De V. E.

Le treshumble et tres obeysant
serviteur

TOURVAL Δ

* * *

A...

M...

L'Arcadie, l'admirable Arcadie, comme un nouveau prodige et Oliveraye de Vecte Marcel au tems de Neron, a été portée et transportée en ces derniers tems de lieu en autre ; ny ayant presque eu noble Pays en Europe ou quelque bel Esprit ne l'ayt promené et menée jouer : et (ce qui est de plus remarquable) quelque part qu'elle ayt ainsi voyagé elle s'y est heureusement naturalisée avec la grace generale et bon accueil de tout le Pays. Le premier qui nous fit voir ce miracle suranné de la transmigration des terres fut le gentil Sannazare qui l'amena d'un des derniers coins de l'Europe, au milieu de l'Italie, ou elle s'est habituée avec reputation, voire (et sans reproche soit dit) beaucoup plus que si elle fut demeurée chez soy, ou je m'assure qu'elle n'a aussi pas envie de retourner. Si est-ce que ce judicieux Auteur preveut bien deslors que son ouvrage n'estoit pas pour devancer les autres guere que de tems, et de l'honneur d'avoir frayé cette premiere route a ceuz qui pouvroyent mieuz faire apres luy. Surquoy aussi quittant deslors la gloire de l'Arcadie a qui voudroit l'envier, il employa vi an entiers (comme l'on dit) a enfanter l'enfantement de la benite mere-vierge qui en 9 mois conçut, porta et enfanta le Salut du monde. Mais celuy qui le seconda voire (et ne luy en deplaise) selon quelques uns, le devança en son petit miracle d'Arcadie fut le delicat et ingenieuz Lope de Vega, que je ne fay point difficulté de nommer le second, quoy que le tiers, sachant de bonne part qu'il

n'avoit onc ouy parler de la vraye seconde quand il fit la sienne ; laquelle d'un plus grand saut il fit bondir droit en Espagne. Et vrayment ilz avoyent tous deuz bien fait quand la belle Marinelle pour la tierce, ou pour mieuz dire pour la 4^e, comme si la pauvre Arcadie eut été un balon a se renvoyer l'un a l'autre, la voulut ramener en Italie, et a l'envy des deuz autres surnommer la sienne, heureuse, quoy (certes je croy) qu'elle feroit bien plutot un lit heureux qu'une Arcadie, et neantmoins encore n'est elle pas sans sa gloire. Mais la pauvre vrette se trompe : l'Arcadie heureuse est en Angleterre, et sans contredit faut que la sienne et les deuz autres le cedent à la seconde du grand SIDNEY, qui a la verite fut seconde en ordre, et seconde pour avoir été transportée d'un vent bien second en Angleterre, mais certes premiere et derniere en l'honneur du miracle, comme celuy qui la fait sauter plus loin, l'a elevee plus haut, et rendue plus celebre que pas un des autres, n'en representant pas seulement les bergers avec leurs Eclogues, chansons, et petites emulations d'amourettes et de gloire de village, mais aussi les actions des Rois, les raisons d'Etat, guerres, batailles, entreprises sieges et traitez, arrivez, du moins qui sans fiction pouvoient justement arriver en l'Arcadie et Pays circonvoisins.

Or pour savoir pourquoy il a plu a tous ces beaux Esprits de se jouer ainsi sur ce nom là, et l'éterniser dans l'Arcadie, voyons donc que c'est que de l'Arcadie, puis on verra aisement qui suyt mieuz son titre et laisse les autres en queue. L'Arcadie est située au milieu du Peloponesse, le Peloponesse, aujourd'hui dit la Moree, est une presque Isle de la Grece et la derniere terre de l'Europe du coté de l'Afrique. Elle est tout autour assez reculee de la mer, pource d'une demeure d'autant plus paisible et tranquile, peuplee d'habitans de mesme, voire si simples et indifferens du commencement qu'ilz se paissoient d'herbe comme les animaux, jusqu'a ce que leur Roy Pelasge leur enseigna une fasson de vivre plus civile, dont aussi entre ses plusieurs noms elle fut lontems apelee Pelasgie, mais en fin retint son principal nom, d'Arcas filz de Jupiter. Le Pays est fort plaisant et bien diversifié de beaux prez, chams, bois et forets, fleuves, fontaines, rivieres et eaulz courantes, entre lesquelles les 3 principales sont l'Alfee, l'Erimante et le Ladon, amples, spacieuses et hautes montagnes dont les deuz plus fameuses sont Menale et Cillene ; La aussi est le palus lernean. Ceuz qui s'adonnerent auz armes y aquirent de la reputation, mais ilz s'en melerent peu, et seulement par occasion ; comme quand Evandre envoya son filz Pallas en Italie au secours d'Enee, accompagné de bon nombres d'Arcades, au moyen desquelz il emporta la victoire, quoy qu'autrement le jeune Prince y demeura. Conste donc qu'il y eut une succession de Roys, une Cour, des Princes, des guerres, un Etat formé dont il faloit aussi parler. Vray est que l'ambition de la plupart ne s'étendit pas plus avant que le soin des troupeaux, parmi lequel ilz melerent la Poesie, Musique et autres ars et exercices liberaux, qu'ilz aprirent premierement de Filoxene et de

Timothee, au moyen de quoy ilz trompoient les labeurs de la vie rustique ; s'assemblans ordinairement pour faire la Musique, et d'instrumens et de voix, ou pour chanter en partie, ou pour ouyr, ou voir quelques uns d'entrez qui se deffioient l'un l'autre, ou a chanter ou a faire quelque autre chose, proposans quelquefois tous par ensemble quelque gentil priz a celui qui feroit le mieuz. Surquoy la douce fasson de vie de ce bienheureux pays totalement dedié auz Muses, a fait que depuis tous les Poetes en ayent voulu naitre, comme de Troye les nations guerrieres. Mais ilz n'ont, tout tant qu'ilz sont, raporté que la moitié de l'Arcadie, ne representant que des gueuz de bergers qui se rompent le col de coudre a qui gagnera un panier d'osier, ou s'egueulent de chanter pour une coulée de Caille-bottes ; l'Incomparable SIDNEY en a bien fait autrement ; mais aussi nul n'étoit et brave Cavalier et rare Poete, comme luy.

A l'exemple, non certes a l'envy, de tant d'excellens esprits il y a lontems que j'eusse bien aussi désiré a mon tour de faire un petit miracle d'Arcadie, et l'aporter toute brandie en notre France, qui par une autre espece de contremiracle, ne savait encore, au milieu de tous ses voisins qui s'en vantoyent, et a qui il étoit si heureusement reussi, que c'étoit d'un tel miracle et transport de si lointain pays chez soy. Mais c'étoit un fardeau trop lourd pour moy, et ne faut point mentir, que je ne say pas bien les mots qu'il y faudroit dire ; si bien que voyant combien l'Arcadie Grecque est loin de notre rivage, il y 7 ou 8 ans que ne sachant pas la langue Angloise, et ayant bien peu d'esperance ou aparence de jamais la savoir, j'avoy jette l'œil sur l'Espagnole pour la charier avec moindres frais jusque chez nous. Mais l'inesperé trepass de la grande Elisabeth m'amenant tout a coup en ce pays ou je ne failly aussi tot pour mon apprentissage de consulter les sacrez feuillets de l'Arcadie Angloise dont j'avoy tant ouy faire de cas, je changeoy bientôt d'opinion, et quoy que cellecy fût beaucoup plus grande, et plus difficile, sachant d'ailleurs que le traject d'entre la France et l'Angleterre n'est pas large, j'ay mieuz aimé, comme Esope, choisir un grand fardeau et ne le porter pas loin, qu'un moindre a plus longue distance, non moins assuré que sa beauté et bonté, ainsi que des pilules dorees et sucrees m'en feroit aisement avaler la difficulté. Reste maintenant que comme de chose votre je vous en demande le congé, et que souz voz heuriez auspices, j'envoie en mon Pays des raretez du lieu ou je me trouve. Je ne fay point mon conte de vous n'en donner puisqu'au contraire je confesse prendre de vous. La France en general vous en aura l'obligation, et moy en particulier en demeureray a jamais et d'autant plus

De V. E.

Le treshumble et tres obeyssant
serviteur

TOURVAL Δ

* * *

LE SECOND LIVRE DE L'ARCADIE
DE LA CONTESSE DE PEMBROKE

En ces jeuz et ebatemens pastoraux plusieurs jours furent envoyez courre, l'un apres l'autre, tandis que la coupe empoisonée dont tout cette noble compagnie avoit avalé jusqu'au fons n'avoit laissé ne nerf ne veine sans avoir mortellement fureté par tout, retenant tousjours pourtant son venin au dedans jusqu'a un matin que la nyxt fachee de ne pouvoir distiler davantage de sommeil es yeuz des Amans, neut pas plutot fait place au point du jour, et le benin soleil laissé couler ses premiers raiz sur le coupeau des montagnes, que l'affligee Ginecia, a qui le repos estoit pire que le travail, avoit abandonné son lit importun, et sortant auz chams s'estoit retirée es lieux solitaires de là autour, dont ces desers avoyent grand nombre, ou elle se prit a promener a grand pas de ça de là avec des mouvemens temoins d'une estrange inquietude, et tous telz qu'une ame non moins comblee de douleur que de desespoir a acoutumé de pousser hors ; La s'aparurent devant les yeuz de son jugement les mauz esquels il y avoit grande aparence qu'elle estoit prete de tomber, avec la hideuse ignominie qui les suyvoit, et la commença elle a sentir au vif les epoinçonemens de sa conscience, laquelle n'étant coupable jusque là d'autre chose que d'un long exercice et acoutumance a la vertu, trouvoit maintenant son offence d'autant plus infame ; Le plus grand bien ou elle voyoit pouvoir aspirer, n'étoit pas meilleur qu'une navreure mortelle a son cœur tirassé en mille pars ; et qui pis est, ce n'étoit pas une petite partie de ses mauz, qu'elle estoit assez sage de les prévoir ; De sorte que jettant un effroyable regard tout autour d'elle comme si elle eut voulu appeler toutes les puissances du monde a temoigner de sa condition angoisseuse, enfin tournant ses yeuz eplorez vers le Ciel ; O Soleil, dit-elle, dont la sainte lumiere dirige les pas de ce miserable genre humain, reçois tu point de honte de departir ta precieuse clarté a un si maudit ver de terre que je le suis ! Et vous cieuz qui eternellement roulez dans le cours qui vous a été assigné ; N'y a il pas une de voz benignes influences qui ayt tant de pouvoir sur l'infortunée Ginecia que de la faire continuer dans le cours si lontems suivy et embracé par elle ? O desers, vrayment desers combien convenable hote suis je pour vous puis que mon pauvre cœur vous peut peupler d'une infinité de « feres feroces » et farouches dont vous avez faite ! O vertu, ou es tu maintenant retirée ? Et quelle hideuse et obscure epaisseur d'infamie est ce qui maintenant t'eclipse de moy ? On bien s'il est vray que tu ne fus

jamais qu'un vain nom, et non une essence réelle et substantielle ; puis que tu abandonnes ainsi lachement celle qui étoit ta servante livrée, et au tems qu'elle a plus besoin de ta chere presence ; O imparfaite partie de raison qui ne sais que trop prévoir et trop peu prévenir ! Helas ; hélas ; s'il y avoit tant seulement la moindre étincelle d'espoir en tous mes malheurs, ou une seule petite excuse pour toutes mes Offences ! Mais chetive que je suis, mon tourment est par de la toute esperance de secours, et encore toutes mes infortunes ne sont pas assez pour mes abominables demerites : Pour rien autre chose ne s'est mon mary jetté en cette étrange resolution de vie solitaire ; Pour rien autre chose n'ont les vens envoyé cet hôte étranger par de ça ; et bref pour rien autre chose n'ont les destinees réservé ma vie jusqu'à cet jour, sinon seulement afin que moy, malheureuse moy, fusse faite un fleau a moy mesme, et infamie a toutes celles de mon sexe ; Encore si mon desir (quelque injuste qu'il put estre) pouvait sortir a effet, quoy que mille mors le dussent ensuyvre, et chaque mort fut suyvie de mille infamies, hélas encore du moins le tombeau ne me recevroit point sans consolation. Mais hélas, quoy que je sois sure que Zelmane est de condition qui peut correspondre a mes affections, si est-ce que je suis encore plus assurée que ce sien deguiz ne peut estre sans quelque dessein precedent : Et donc pauvre infortunée, ou peuz tu trouver le moindre lien pour assoir aucun fondement a la moindre aparence d'esperance ? Non, non, c'est a Filoclea a qu'il en veut, c'est ma fille, la propre fille que j'ay portée qui est née pour me couper l'herbe souz le pied : Mais si ainsi est, la vie que je t'ay donnée ingrate Filoclea, je te l'arracheray plutot avec mes propres mains, qu'il soit dit que mon fruyt m'arrache la gloire de mes desirs ; Il n'y a point de reconfort en la honte sinon que de pousser en avant pardela toutes les bornes de honte ; Ayant mis fin a ces piteuses paroles, elle commençoit une plus piteuse guerre a son beau poil, quand non trop loin d'elle elle ouyt une vois non guere moins pitoyable, tellement neantmoins suprimée en soymesme, comme d'un accent étouffé, qu'elle ne put distinctement remarquer les paroles ; mais comme un air lamentable est la plus agreable musique du monde a une ame elangouree, elle tira au plus pres qu'elle put de ce coté la, esperant quelque allegement en sa misere si elle rencontroit quelque compagnie semblablement miserable, et comme elle s'aprochoit de plus en plus, enfin elle fut arretée tout court par une grosse touffe d'arbres si epaiz et si druz arrangez l'un jognant l'autre qu'elle eut peur qu'en passant et frayant contre iceuz elle fut cause de faire cesser cette dolente voix qu'elle desiroit d'ouyr ; parquoy s'asseyant le plus coyment quelle put, car elle étoit ja aprobee d'ou elle pouvait bonnement entendre, elle put aisement dicerner un lut excellemment bien touché, accompagné de la mesme pitoyable voix chantant ces vers.

[lacune pour 14 vers]

La fin de cette chanson ne sembla un commencement de nouvelles plaintes comme si l'ame opressee d'un trop pesant faiz de douleur se fut voulu decharger de tous cotez, et par maniere de dire depeindre ses ennuyz et ressentimens de toutes sortes de couleurs ; car l'affligee personne qui chantoit, comme si le lut eut eu quelque secret malheur en soy joint avec sa voiz, le jetta par terre, et tout d'un chemin environ semblables paroles du profond du cœur ; Ha pauvre lut combien tu es trompé de croire que tes accors puissent maintenant alleguer mes douleurs en mes miseres, comme tu avois acoutumé auz premiers tems de ma franchise et gayete de t'accorder a mes humeurs ; mais ce tems est changé mon lut, hélas cet heureux tems est changé, et mon esprit vagabond n'interpretoit point lors davantage toutes choses au sens le plus gay, comme mon ame affligee me fait maintenant tourner tout en aigreur et en angoisse : C'est auedans que le mal me tient, o mon lut ; la playe est interieure, et tout ce que tu fais n'est rien que pour tacher a me mettre en teste que ce qui n'est pas ; Qu'est-ce donc hélas de ton harmonie sinon pure deception, et la viande plus propre a ma devorante douleur ? La discordance de mes pensers s'accorde bien fort mal au mignar concert de tes cordes et pource ne sois point honteux d'abandonner ton maitre, puis quil ne se donne pas de peine de s'abandonner soy mesme : Et fut tout ce discours au lieu de conclusion fini par un profond sanglot, que Ginecia ne peut se tenir de se montrer estimant que telle violence de plaintes ne pouvait servir a rien plus proprement qu'a son infortune, mais comme elle s'avança pour entrer dans le petit enclos d'ou procedoit cette languissante musique, ses yeuz se rencontrerent avec ceux de Zelmane qui estoit la partie qui s'etoit ainsi accusé soy-mesme de misere, de maniere que toutes deux demeurerent confuses et surprises de subit etonnement ; Zelmane craignant que l'autre eut ouy quelque partye de cette complainte, qu'elle s'etoit levee ce jour la de si grand matin pour pouvoir evaporer a part elle ; Quant a Ginecia elle demeura grand piece sans pouvoir bouger avec une espece de muet ebahissement ; Enfin comme elle eut eu un peu de loisir de revenir a soy, elle s'efforça de demander a Zelmane quelle cause la menoit dehors si matin ; mais comme si en ouvrant la bouche elle eut ouvert quelque grosse bonde a la douleur dont son cœur ne peut plus retenir l'issue violente, sans attendre autre reponce les jambes luy faillirent et se laissa tomber tout de son haut sur la dure terre, et couvrant sa face avec ses mains comme si elle eut honte de ce quelle n'en pouvoit avoir et criant a haute voiz O Zelmane aydez moy, Zelmane ayez pityé de moy ; Zelmane courut a elle s'emerveillant quelle maladie subite la pouvoit avoir si promptement saisie, et comme elle luy demandoit la cause d'un si soudain inconvenient, et luy offroit son service, Ginecia ouvrant ses yeuz et la regardant d'une œillade farouche epoinçonnee et des aiguillons d'amour et de sa propre conscience ; Hélas, trop aimable Zelmane dit elle m'offres-tu remede toy qui es mon seul poison, et me presentes tu ton

service toy qui m'as reduyte en eternelle servitude ? Zelmane qui voyoit bien a quel blanc elle visoit et neantmoins ne voulant pas faire semblant de le reconoitre ; Tresexcellente Princesse dit elle il semble que votre meilleur seroit de vous retirer chez vous ; Me retirer chez moy ? dit Ginecia, si je me fusse retiree chez moy quand toy, hote infortune vins pour me tirer moy-mesme hors de chez moy-mesme, Helas que bienheureuse eusse-je été ! et n'auroy pas maintenant besoin de ton conseil, Mais, o malheur que je suis maintenant forcee d'avoir recours a toy pour me secourir, que j'accuse de tous mes mauz et te fais juge de ma cause, toy qui es la seule cause de tout ; Zelmane qui plus l'entendoit et plus faisoit l'etonnee, Madame dit-elle, de quoy me voudriez vous accuser que je ne soy toute preste a vous satisfaire, ou en quoy vous puis je estre de service que ne puissiez entierement me comander. Helas repondit Ginecia que te diray je plus ? Zelmane aye pitié de moy, mais non pas comme Zelmane, et ne dissimule point avec moy en paroles comme tu fais en habit : Zelmane se troubla merveilleusement de cette derniere parole, se trouvant reduytte en une merveilleuse extremite, mais comme elle songeoit a ce quelle estoit pour repondre elles aperçurent le bonhomme Bazile passer tout le long du cabinet sans s'apercevoir d'elles se complaignant pareillement de l'amour tout franchement et onc finissant sa plainte par cette chanson comme si l'amour eut renouvelle sa voix et ses inventions aussi bien que ses pretentions.

[lacune pour 9 vers]

Ce qu'ayant achevé il commença a se regarder curieusement soy mesme et a s'eplucher s'efforçant quelquefois de faire un petit saut comme s'il eut voulu dire qu'il avoit encore la queue verte ; Mais Zelmane qui durant tout ce loisir avoit pris consultation de sa reponce envisageant Ginecia comme si elle eut voulu inferer qu'elle luy faisoit tort, Madame dit-elle je ne say que cest de voz paroles de deguizement, aussi n'est ce pas la profession d'une Amazone, ny vous celle vers qui telz tours se doivent jouer ; si mon service vous est agreable employez le si lontems que vous ne me ferez point de tort en jugeant mal de moy, Helas Zelmane dit Ginecia je voy bien que vous savez peu combien perçans sont les yeuz d'une vraye amante, mais croyez que le moindre petit rayon de ces penses dont vous avez planté un nombre infini en mon ame est capable de penetrer au travers d'une nuee bien plus epaisse que celle ou vous marchez, ne cherchez donc point de vous cacher davantage de moy ; et ne forcez point la passion d'amour de se jeter auz extremités : Zelmane se trouvoit alors en un etrange detroit quand le Roy tournant fortuitement sa veue aperceut au travers des arbres sa femme et sa maitresse ensemble de sorte que composant la plus amoureuse contenance qu'il put il vint droit a euz et la belle premiere parole qui leur tint fut de remercier courtoisement sa femme d'avoir entretenu Zelmane et la pria de se vouloir retirer en autre lieu,

d'autant quil etoit la venu expres pour communiquer avec cette noble Dame de quelques importans affaires d'Etat : La Reine qui n'avoit nullement mal a sa teste de ce coté la obeyt volontiers a ce coman-dement, mais au reste plaine d'agonies enragees, et entierement deter-minee que comme elle ne faudroit point a rendre tous devoirs d'amour et d'humilite pour gagner le cœur de Zelmane, aussi, si cela ny faisoit rien plutot que faillir a ses intentions elle n'epargneroit point de re-muer le plus terrible et tragique dont elle se pourroit aviser, Et ainsi les laissant la se retira en la loge avec une si cruelle bataille en la con-trariété de ses pensers, et une si generale destruction de ses plus nobles resolutions, que le champ mesme et place ou la bataille s'etoit donnee, je veuz dire son cors, portoit sa part de la deffaite, se rendant a la langueur d'une grieve maladie qui par maniere de dire conduysoit cette pauvre Dame vaincue en trionfe apres ses propres passions, et qui pis est, plus elle sentoit la maladie l'aggraver et plus elle se grevait d'une soigneuse jalousie a epier et Zelmane et sa fille, n'étant jamais assuree jusqu'a ce quelle en eut l'une devant les yeuz :

Mais aussitot que Bazile se fut depeché de la presence de sa femme se jettant a genouz devant Zelmane il luy prononça de grand cœur environ semblables paroles, O tresbelle Dame qui seule avez le pou-voir de raviver en moy ces fieres flames qui etoyent ja de lontems amorties en moy, contemplez en moy la force de votre beauté qui reduyt maintenant un vieil homme a demander conseil d'une jeune fille ; et un prince redouté de se rendre esclave en son propre pays a un etranger, et puisque vous reconnoissez cette votre force en moy, Aymez la au moins, puis quelle est vostre, et puis que vous ne pouvez trouver rien autre chose en moy digne d'estre aimé : Noble Prince dit Zelmane en le relevant doucement, Et votre fasson de faire, et votre langage me sont si etranges que je ne say comme vous mieuz repondre sinon avec un honteuz silence ; si le silence vous vient a gré dit le Roy, jamais il ne me sera desagreable, veu que mon cœur est entierement dedié a vous agreer et servir ; Autrement si cetoit votre plaisir de bien heurer mes oreilles d'un si grand bonheur que de pouvoir ouyr quelque meilleure reponce de vous, je vous jure qu'elles convoyeront voz gracieuses paroles a une pauvre ame qui bee pour les recevoir au plus haut degré d'estimation et de treshumble reverence ; je ne de-daigne pas de parler a vous, trespuissant Prince dit Zelmane, mais j'ay horreur de parler d'aucune chose qui puisse amener ma reputa-tion en doute, et avec cette brave trousse d'un dedain nouvellement forgé elle echapa pour ce coup et vous planta la mon Roy pour raver-dir, le laissant non si offensé de la dureté de cette reponce comme aise et glorieuz d'avoir enfin pu avoir la hardiesse de ronpre cette premiere glace : Et surcela repaissant son esprit de ces vaines imaginations il passa un grand tems a composer des vers et prenant plus de soin de se tenir propre quil n'avoit fait auparavant de sorte que qui luy eut

voulu tant soit peu aider de la main, on eut aisement envoyé son bon sens prendre un peu l'ayr ; Or enfin s'étant si galamment defaite de sa trop aimante et peu aimée compagnie, Helas dit-elle pauvre Pirocle, y eut il jamais autre que toy qui receut du tort et ne put blamer persone, qui ayant plus que je ne veuz suis en continuelle necessité de ce que je desire ; O amour certes encore faut il que je confesse cecy en ta faveur, tu mas fait employer en lieu ou tout amour est tres justement merité, et pour recompense m'as envoyé plus d'amour que jamais je n'en avoy pretendu, mais que feras tu pauvre Pirocle et comment te delivreras tu de tant d'intrigues et de facheries ? Voila tu vis en tenebres a celle que tu veuz qui te conoisse, et a celle de qui tu as plus besoin de te celer te voila decouvert ; Quelle excuse trouveras tu contre l'importune recherche du mary, et comment te deffendras tu des violentes passions et poursuyttes de la femme ? Et encore quand tout cela sera fait que m'en sera il de mieuz pour etaindre le feu qui me consume pour la fille ? O bien, treschere Filoclea je voy bien que toute mon esperance doit prendre pied en l'excellence de ton divin esprit lequel ne peut estre ignorant de la cruelle playe que j'ay receue par toy mesme : Mais comme les malades quand ilz sont seuls estiment que la compagnie leur apportera quelque allegement et quand ilz l'ont trouvee, ilz la trouvent ennuyeuse changeant volontiers souvent d'objets extérieurs quand en effet le mal est interne ; Ainsi la pauvre Zelmane n'étoit pas moins lasse de Bazile qu'elle fut d'elle mesme quand il s'en fut allé, et ce d'autant plus, que plus elle retournoit ses yeuz en soy mesme pour les faire ses propres juges ; Ainsi donc fatigüee elle desiroit passionnement de rencontrer son cher Doron afin que sur les charitables epaules de sa fidelle amityé elle put decharger le fardeau de sa douleur ; pource s'achemina elle vers l'autre loge pres laquelle entre certains fauz [un trait] elle trouva Doron vetu d'un blanchet avec une peau de Chevre sur ses epaules, et une guirlande de laurier melé de Cypres sur sa teste, lequel estoit lors pres de son Maitre Damete qui luy enseignoit comme avec la houlette il falloir attraper un jeune folatre Agneau et comme avec icelle mesme jeter une petite motte a ceuz qui s'egaroyent du troupeau ; Et tandis que Doron pratiquoit devant luy cette noble science, vous eussiez veu Me^e Dame avec les deuz mains sur les rognons passant ses pouces par dedans sa ceinture, branlant tout le cors de la ceinture en haut et jurant qu'il n'avoit jamais veu garson aller plus de guingois en besogne, et qu'on parlat tant qu'on voudroit de rimes et de breviaire, mais que quant a pour sa part, il n'avoit jamais veu de plus maladroites gens que ces grans Clers : Mais l'arrivée de Zelmane sauva pour ce coup Doron d'estre davantage tancé, et ainsi commençant a l'entretenir du nombre de moutons de son maitre, et de quelle province d'Arcadie venoit la plus fine laine, avec ces discours de vilage elle l'attira hors de l'étendue de l'oreille de Damete, et lors avec une passion aussi vehemente que si son cœur eut voulu surmonter a sa

bouche pour entreprendre l'office de sa langue, elle luy declara sur quelles ronces les roses de ses affections croissoient, et comme il sembloit tousjours que le tems l'oublioit ne luy faisant pas grace d'une seule minute de confort, et demeurant tousjours en mesme Etat de mauvaise fortune, sinon quelle estoit d'autant pire que la continuation du mal sayt acroitre le mal mesme ; Helas mon cher Doron dit-elle figure toy combien longuement et langoureusement les semaines se sont passees depuis notre dernier devis, et neantmoins je suis tousjours le mesme miserable moy mesme que j'etoy, fortifié seulement en desirs, et affoibly en esperance ; Lors elle entra en un lamentable recit de ses passions insupportables, de sorte que les oreilles de Doron non puissantes de temoigner quelles playes mortelles elle en recevoient, persuaderent ses yeuz d'en accuser les ressentimens par leurs pleurs jusqu'a ce que la passion, hote assez ennuyeux a soy mesme fit Zelmane pria Doron de luy descrire une carte de son petit monde, afin qu'elle put conoitre s'il estoit aussi troublé d'un melange de climats inhabitables de glacez desespoirs et de brulantes rages comme le sien estoit ; Ainsi se promenans souz quelques Palmiers, qui etans amoureux de leur nature sembloient leur preter plus volontiers leur amiable ombrage d'autant qu'ilz traittoient d'amour ; Ainsi donc Doron commença a luy faire une description de sa fortune, Helas dit il cher Cousin, quelle pityé que les astres nous ayent voulu reduyre en un si miserable etat, que le seul entrecours de notre plus fidelle amityé n'est autre chose qu'un contrechange de miseres ; Et neantmoins il faut que je confesse pour mon regard, que d'une etrange et tenebreuse epaisseur de tristesse je me suis trainé, Je ne veuz pas dire a aucune clarté, mais seulement je ne say quelle blancheur entreveue comme par une fente de quelque espece de possibilité de confort, mais helas si eloigné du blanc de mes desirs que je l'estime plutot comme cette clarté qui entre par un petit pertuys dans une tour afin que le pauvre prisonnier puisse mieuz se ressouvenir de la lumiere dont il se trouve privé, ou comme un ignorant Ecolier qui est seulement venu jusqu'a ce degré de science quil se conoit entierement ignorant, mais quoy que soit voicy comme il en va avec moy : Apres que par vous je fuz elevé au service de cette benite loge la, ce me fut comme une espece de raffraichissement pour un tems, qu'a cause de ce que j'avoy tué lours la Princesse daignoît quelquefois laisser tomber quelque gracieuz regard sur moy, en laquelle certes la mageste reluysoit au travers de son humanité, et quelquefois estoit contente de preter lœil a mes exercices et l'oreille a mes chansons ; Quant a moy certes mon cœur ne me pouvoit permettre de laisser passer aucune occasion par laquelle je pusse donner a entendre a ma belle sans pair quelle extraordinaire devotion je portois a son service, et pource m'efforçois a paroître plus galant en sa presence, afin que ce peu de merite concurrent avec une si grande affection put prevaloir au cœur de cette Sage des Sages ; Mais helas je m'aperceu bientot que les ser-

vices d'un berger n'avoient pas plus de poiz que comme venans d'un berger, et l'acceptation d'iceuz n'alloit pas plus avant que des devoirs d'un bon serviteur ; Et quand par mon maintien j'eü fait reconoitre qu'il y avoit de l'affection cachée au dedans en mesme tems je vy la magesté seante au trone de la beauté brandir contre moy un si dangereuz epouvantable glaive de juste dedain, que je demeuray comme un homme abatu du tonnerre n'osant et n'ayant pas le pouvoir de regarder d'ou le coup luy vient ; Or de faire conoitre qui j'étois, bien me sembloit il impossible a raison de la deraisonable deffiance et de Damete, et de sa femme, et de ma jeune maitresse leur fille ; Car Damete pour sa part, selon l'ordinaire de tous les lourdauts, ne pense pas qu'il y ayt plus grand point de prudence sinon de soupçonner mal de tout a quelque priz que ce soit ; lequel soupson, Miso par la bestialité naturellement rechignée de sa cervelle de truie, et Mopsa par une secrete envie, Dieu sait sur quoy fondee, qu'elle a conceue de la celeste beauté de Pamela, sont et tres aises et tresprontes de pouvoir executer ; de sorte que pour tous ces empechemens connoissant combien peu mon service étoit, et pouvoit estre reconnu, mon affection dedaignee, et ma qualité ensevelie, je ne demeuray pas moins depourveu de conseil et expediens pour parvenir au but de mes desirs que de jour en jour mesme je sentoy mes desirs croitre et regorger dedans moy, dont helas ces pauvres arbres s'ilz pouvoient parler pouvroient bien estre bons temoins, m'étant venu plusieurs fois icy a l'écart plaindre a euz ; et plusieurs fois etendu souz ce Palmier la loin ay-je admiré et envié sa felicité en ce quil pouvoit concevoir et porter amour sans aucun ressentiment de peine ; et combien de fois, quand j'amene le troupeau de mon maitre pour venir passer la chaleur du midi, et ruminer en la fraicheur de cette place, ay je veu le jeune toreau rendre temoignage de son amour, mais comment ? Je vous prie ? avec superbes œillades, sauts, gambades et toute sorte de gayeté ; Infortunez hommes, disoy-je lors en moy mesme, combien ce bel esprit qui devoit estre le gouverneur de tout notre bien estre, se rend partial et traite a votre felicité, Ces pauvres bestes cy comme vrayz enfans de nature possèdent en toute joye et tranquillité ses benedictions, et nous autres pires que bestes comme batars, ou enfans trouvez somme exposez pour estre nourriz en toute sorte de douleur et de malheur ; Leur esprit ne murmure point auz consolations de leurs cors, et leurs sens ne savent que cest de respect pour les retenir de la jouyssance de ce qui leur playt ; Nous miserables nous avons des brides de je ne say quelz respects et honneurs que nous nous forgerons, et des tourmens que nous attirons en la conscience ; et certes je me suis quelquefois si profondement et lontems fixé en ces meditations qu'il me sembloit que mes pieds etoyent comme fichez en terre, au reste avec un si grand obscurcissement et pesanteur d'esprit que j'eusse pu alheure estre assez aisement persuadé d'avoir fait échange d'essence ; Mais ce fauz amour, qui quelquefois se playt a nous accabler de fardeaux,

quelquefois a nous exalter sur les ailes de l'esperance, lorsque j'étoy au plus bas degré de mes desespoirs, relevoit tousjours mon cœur a se ressouvenir qu'il ny peut avoir rien d'achevé ou ny a encore rien de commencé ; et que cil qui tousjours se tient coy, sil ne s'avance jamais n'a de qui se plaindre que de soy mesme ; qu'il estoit desormais tems ou jamais d'aiguiser la pointe de tous mes esprits, et penetrer au travers des difficultez de mon entreprise, et ne cesser jamais d'assembler toutes mes inventions l'une avec l'autre jusqu'a ce que l'une ou l'autre ou toutes ensemble me pussent porter au moyen de pouvoir declarer et mon Etat et mon intention, en fin je m'imaginoy en avoir trouvé un, et me resoluz de le poursuyvre, quoy que possible vous puissiez penser de prim'abord que cest plutot le moyen de me rendre davantage inconnu ; Je commençay a me contrefaire passionnement amoureux de Mopsa, et quant a l'amour passionné, certes je n'avoys pas grand besoin d'en inventer de nouvelles demonstrations, car il n'estoit que trop vivement et trop vrayement engravé en mon ame quoy que pour un autre suget, et ainsi faisant servir la contrariété pour un lieu commun a ma memoire, je contemploys en sa laideur la beauté de ma maitresse, et regardant Mopsa je voyoy tousjours Pamela, comme si j'eusse veu mon soleil rayonner en une eau trouble, je ne crioy rien que Mopsa, Mopsa, a Mopsa estoit adressé tout mon service, a Mopsa etoyent portez les meilleurs fruyts que je pusse cueillir ; et sembloit que mon œil portast tousjours ma langue a Mopsa ; de sorte que Mopsa estoit tous mes criz, Mopsa tous mes ecriz, Mopsa tous mes chans ; Mopsa dy-je, qui n'a rien qui se r'aporte sinon seulement un sale taint dessus un vilain museau l'un et l'autre enchassez en crasse ; Cette Mopsa estoit mon Ourse, l'Etoile de ma vie la benediction de mes yeuz, la ruyne de mes desirs, et la recompense de mes ruynes, la douceur de mon cœur adoucissant mesme la mort que ses douceurs attiroient sur moy, En somme tout ce que je pensoy de Pamela, je le disoy de Mopsa, au moyen de quoy comme je commençoy d'aquerir la bonne grace de mon maitre qui n'en a point, lequel me hayoit auparavant craignant que je luy detournasse celles de ma maitresse qui veritablement les a toutes en supreme degré, elle aussi de sa part commença a me favoriser plus librement de sa presence, soit que ce fut par je ne say quelle noble indignation qui se put elever en elle de ne permettre pas qu'une telle gueuse lui enlevat chose du monde qui fut sienne quelque peu de conte qu'elle en fist, ou plutot comme je croy que mes paroles si passionnées et si directement visans tout a contraires perfections qu'a celles de Mopsa luy donnans assez a conoitre ou le paquet s'adressoit, elle estoit contente comme un passetems et exercice d'esprit dy donner attention ; surquoy prenant un jour occasion de raconter comme d'une tierce persone l'histoire de mon propre amour et de ma condition, trouvant Mopsa seule avec Pamela, comme un hibou avec un rossignol je vins droit a euz, et prenant une harpe je me mis a chanter cette chanson, avec une face,

je m'assure, merveilleusement couverte de nuees de tristesse et d'affliction :

[lacune pour douze vers]

Cette chanson achevee qui en ce peu de paroles avoit été souvent interrompue par une abondance de douloureux soupirs qui me coupoient presque la parole a chaque mot, je laissoy tomber ma harpe, et jettant quelquefois mes yeuz sur Mopsa, mais asseant principalement ma veue sur Pamela ; Et sera ce donc la seule fortune de l'infortuné Doron, o tresbelle Mopsa, dy-je, que la fortune soit la seule mesure de son courage ? Et suis-je celui seul qui pour estre en affliction doys d'autant plus estre surchargé d'affliction ? Et faut-il que ce qui devroit estre suffisante raison de compassion envers moy soit la deraisonnable cause de ma misere ? Helas, tresexcellente Mopsa considerez qu'un vertueux Prince ne cherche qu'a maintenir la vie voire d'un de ses plus infime sugets, et que le beau soleil ne dedaigne de faire part de sa lumiere jusqu'au plus petit vermisseau de terre ; O Mopsa Mopsa si vous pouviez aussi bien ressentir les angoisses de mon cœur, comme il y ressent peu de consolation, je ne fay point de doute que la hauteur de mes desirs ne balansat bien en votre cœur noble la bassesse de ma condition : Et qui est ce qui n'a ouy parler de la grandeur de votre qualite ? Et qui ne sait que votre grand qualite est encore plus grandement excellee par cette douce conjunction de toutes excellences qui est inseparable d'avec vous ? Et qui ne recoit que tout cela ne sont quasi que comme de vains ornemens de cette claire etincelle de divinité qui reluyt si hautement en vous et qui etant descendue du ciel ne pouvoit choisir ailleurs une plus celeste demeure ça bas ; Mais si j'ose pretendre vous faire ressouvenir quel doit estre la couronne qui doit resserrer toutes ces excellences ensemble, sachez que c'est une pitoyable mercy vers cil qui est en son ame parfaitement voué a toutes ces perfections ; Mopsa qui desia avoit bien fort l'eau en la bouche pour l'amour de moy, demeura tout ce tems la quelquefois avec ses mains devant son mufle, mais pour le plus avec une certaine bonne grace a elle particulierement propre, remuant le groin comme un singe qui dit ses patenotres, et grinçant les dens au lieu de sourire, et enfin toutes les belles paroles que je pu tirer d'elle fut en tortillant du cul et faisant le hochet, Merfenda vous moquez de moy, Vrayment vous voulez rire ; Mais la tousjours gracieuse Pamela, qui voyoit bien que le jeu ne vaudroit rien si elle n'aydoit a Mopsa de jouer son role, fut contente de presser un peu plus la matiere en mon endroit, S^r Doron dit elle, Il me semble que vous avez grand tort de blamer votre fortune, attendu que la faute n'est pas en votre fortune mais en vous mesme ; qui ne vous savez pas acomoder et retenir dans ses bornes ; et aussi grand tort avez vous de requerir d'une si grande inegalité comme de Mopsa au serviteur de son Pere, attendu dy-je que celle n'est pas digne d'estre recer-

chee qui n'a quelque ressentiment de sa propre dignité ; J'attendy assez bonne piece apres quelle eut achevé la dernière parole, esperant qu'elle voulût continuer, tant je ressentoy de contentement a l'ouyr, mais voyant qu'elle ne passoit plus outre, fremissant par tout mon cors je luy repondis en telle sorte ; O Dame digne de tout honneur et reverence comment se peut il faire que vous en qui toute vertu brille vueillez entreprendre la deffence de fortune l'unique rebelle entre les vassales de la vertu, specialement ayant onc devant voz yeuz un si lamentable spectacle de sa malice, une pauvre creature perdue dy-je qui faut qui demeure non tel que je suis, mais tel qui luy playt me faire puis que voulez qu'elle tienne la balance du merite ; Toutefois si le malheureux condamné a permission de parler a l'heure de la mort, permettez semblable grace a ma mortelle blessure, qu'en vertu dicelle Je vous die peu de paroles, et neantmoins tout ce j'ay a vous dire avant mourir ; Helas puis quil y a tant et tant de surabondantes perfections en celle que j'aime que leur ressentiment ne peut toucher, aucun cœur ignoble, sera donc ce cœur qui non seulement les ressent mais encore a toutes les operations de sa vie a colloquees en elles, sera donc ce cœur, dy-je, sublimé en une si haute élévation, réputé coupable de bassesse ? Helas, ne souffrez pas qu'un si excellent esprit se face tel tort de penser que la ou il a pu prendre pied, ou il est embrassé chéri et adoré, la puisse y avoir aucune indignité ou demerite puisque le plus foible nuage n'est pas plus aisement dissipé par les raiz du Soleil que toute bassesse est entierement abolie par la hauteesse de si nobles pensers ; Je ne veuz pas nier que cet amour que portez a Mopsa, dit Pamela, ne vous ayt porté a la consideration de ses vertus et que cette consideration ne vous puisse avoir aporté plus de vertu et ainsi rendu d'autant plus digne, mais aussi faut il que vous confessiez quant et quant que donc vous avez receu d'elle et ainsi estes tenu a luy rendre graces pour le bien ja receu qu'a en poursuyvre davantage jusqu'aussi que de votre part vous aportiez quelque chose du votre en vertu de quoy le pretendre ; Et certes Doron je ne puis que je ne vous die en faveur de Mopsa, que si ses beautez vous ont tant rendu sien que vous criez, c'est le devoir du loyal amant d'avoir plus egard au bien de sa maitresse qu'au sien propre, et un plus tendre respect a son honneur qu'a votre satisfaction ; Par sainte Dame, la bonne Dame Madame, dit Mopsa, me jettant un grand nombre d'yeuz de brebis, j'eussions bien fait un Pape, moy, et vous a ce coup le Diable emporte si je n'etions tous deuz d'une pensee ; Moy reconnoissant que cette finesse reussissoit, me produysant a tout le moins tant de grace qu'en la mesme presence de Ma Dame je pouvoy descouvrir la playe si profondement envenimee de mon ame, et quelle concevoit mieuz mes raisons etans appliquees a Mopsa, qu'elle ne les eut daigné écouter si je la prenoys a partie, j'estimoy bien a propos de poursuyvre mon bon commencement, me servant fort avantageusement du bel esprit de Pamela, et de la betise de Mopsa : Pource jettant sur Pamela une

ceillade toute humble, mais non moins persante comme etant plutot condamné par sa bouche que favorisé par l'autre, tournant un peu le cors vers Mopsa mais retenant tousjours ma veue ou elle estoit ; Belle Mopsa, hélas je ne reconoy que trop par la belle suytte de votre discours que toutes les raisons que je pouvroys alleguer seront tousjours reputées autant foibles, que je suis indigne, et voy bien que mon amour ne sera jamais estimé amour si je ne laisse d'aymer, comme vaisseau trop incapable ou de si hauts pensers soyent enclos ; neantmoins puis que cet amour que je vous porte s'est tellement incorporé avec la meilleure part de ma vie, que l'on ne s'en peut aller que quant et quant l'autre ne suyve, je vous conjure par vous mesme, premier que je vienne a vous rendre ce dernier devoir d'obeyssance en abandonnant ma vie, faites moy tant de grace que je puisse conoitre en quoy vous prenez mon indignité, soit ou d'Esprit, ou de condition, ou de tous les deuz ensemble ; Mopsa estoit toute preste a dire, en pas un des deuz, car son tendre cœur estoit ja tout fondu en joye et en trop de courtoisie, sinon que Pamela prenant la parole, d'une fasson un peu plus gracieuse qu'auparavant, reconnoissant combien capable j'étois de tomber en desespoir me dit que la dessus je me pouvoy bien desja avoir repondu a moy mesme, car outre quil n'avoit desja été accordé que les ressentimens interieurs des perfections de Mopsa avoit de beaucoup embelly mon Esprit, personne ne pouvoit nier que mon cors et mon esprit ne meritassent grande louange, Mais Doron dit elle, Il faut que vous soyez bien maitre de votre amour jusque la que de considerer que puisque le jugement du monde consiste sur le respect de la fortune, et que sur tout le pauvre sexe féminin doit avoir un particulier soin de satisfaire a ce jugement, Ce n'est pas a nous a faire les filosofes en nous contentant des vertuz interieures, considere que ce qui seroit tenu pour sagesse en un sage Prince, en nous seroit pris pour quelque affection legerement conceüe ; Et vous savez qu'une mesmé chose n'est pas tousjours une entre diverses personnes ; Le malade ne reçoit point tant de contentement d'avaller gloutement quantité d'eau froide au milieu d'une fièvre ardente, et sa rage ne redouble point davantage aussi tot que le boire cesse, comme je senty de rafraichissement en mon ame avec ce peu de mots si doucement prononcez, aussi tot neantmoins, encore plus violemment enflammé desqu'elle eut fermé ses belles levres par un non moins ravissant silence ; Mais me ressouvenant qu'aussi tot meurt le couard soldat qui se tient coy que celui qui donne le plus brave choc, et voyant que pour l'elevation de ma fortune il ne manquoit quasi plus rien que de faire conoitre ma fortune, avec une contenance qui temoignoît combien avant le mal tenoit en mon ame, comme si mes paroles eussent été trop grosses pour sortir par ma bouche en fin je donnoy air a ces paroles, Hélas tresdigne Princesse, dy-je, vos propres paroles ne prouvent elles donc pas bien a cette heure quil ny eut jamais homme qui put avoir une plus juste action que moy contre l'injuste

fortune puis que toutes autres choses m'étans passees son aveuglement est mon seul empeschement, O que plut a ce grand Dieu qu'elle eut des yeuz capables de discerner mes merites ou que je fusse aveugle pour ne voir pas continuellement la cause de tous mes malheurs ; Mais helas ma treshonoree Dame si mes miserables discours ne vous ont point ja trop degoutée et que la presence mesme d'un si miserable chetif que moy ne soit odieuse devant vos yeuz, Permettez moy de repliquer encore autant contre ma sentence de mort que je vous puisse reciter une histoire arrivee en ce mesme Pays lontems y a, (car les ennuysfont sembler long le tems mesme le plus court) par laquelle vous conoitrez que ma qualité n'est pas si contemptible quil ny ait bien un prince qui ayt esté content de s'en revetir, et par ce seul moyen aspirer a la jouyssance d'une grande grande Princesse, Pamela se contenta gracieusement de m'ouyr, et moy je commençay en cette sorte.

Au Pays de Tessalie (las pourquoy faut il que je nomme ce maudit pays qui ne porte rien que sugets de tragedies, mais il faut que je le nomme) En Tessalie dy-je il y eut (las je puis bien dire il y eut) un Prince (las non plus prince, cil que la servitude maitrise de tout en tout, neantmoins tenu pour Prince et) nommé Musidor ; O chetif Musidor, mais a quoy servent les exclamations ou ny a point d'oreilles pour en ouyr le son ? Ce Musidor étant encore en son plus tendre aage, son brave Pere, par une mort violente paya les derniers devoirs de nature abandonnant son jeune enfant a la foy de ses parens et a l'epreuve du tems, ne recevant point de si durs sanglots en sa mort que ce soin paternel et prevoyance plaine de craintes quil remportoit pour son foible successeur ; Et neantmoins si sa prevoyance ait bien pu donner jusque la, tresheureux fut ce bon Pere en l'avancement de ses jours, qui l'empêcherent d'avoir connoissance des miseres de son filz, puis qu'avec toute sa connoissance et capacité il ne pouvoit aussi bien jamais les prevenir, ou relever ; Ce jeune Musidor étant privé en cette piteuse sorte, comme pour premier gage de la bonne volonté des destins en son endroit, de son principal apuy encore fut-il par quelques annees apres (comme si les astres eussent voulu reprendre halaine pour un plus grand desastre), bercé en autant de bonne fortune que la curieuse amour de sa triste mere et l'Etat florissant de son Etat pouvoient luy en procurer ; Mais quand le tems fut venu qu'il sembloit que la misere fut assez meure pour luy, pource quil commençoit a avoir de l'aage pour savoir que cest de misere, je croy quil y eut une generale conspiration de toutes les puissances celestes et terrestres pour faire naitre des occasions propres pour l'y conduyre ; ses peuples a qui toutes entreprises de dehors avoit au precedent toujours été odieuses, vinrent a desirer en leur jeune Prince, de l'experience aquise en voyageant : Et sa treschere mere de qui les yeuz estoient seulement tenuz ouvers par l'unique joye qu'elle avoit de contempler son filz, fut lors contente de se dispenser du cher confort de son vefvage, et consentir a ce que ses sugets desiroient pour l'ac-

croissement des merites de son filz ; Et jusque là la propre vertu de Musidore fut assez bastante de le porter, voyez comme la vertu mesme peut estre faite Ministre d'infortune, car certes je puis bien repondre pour luy (quoy que la ressemblance de noz malheurs me donne hardiesse de me comparer a luy) que la seule vertu en ce tems la estoit son unique but, duquel nul lache plaisir ne le purent onc detourner ; Mais l'occasion qui lors noïa tout cecy ensemble, fut que son oncle le Roy de Macedon qui puis nagueres avoit gagné des victoires hors de toute expectation envoya querir son filz, lequel pour eviter les perils des guerres en son plus petit aage il avoit envoyé pour estre élevé avec Musidore et par mesme moyen fit demander Musidore luy mesme, afin que ses joyes fussent plus accomplies ayans pres de soy ceuz qui y participoyent plus etroittement ; Mais helas en quel ocean de miseres me jette ma malheureuse langue ? et ainsi tout hors d'halaine plutot pour l'abondance de ce que je pensoy que de ce que j'avoys a dire, je demeuroy la tout court jusqu'a ce que Pamela me faisant signe que son plaisir estoit que je continuasse, je repris ma parole en cette sorte : Ces deuz jeunes Princes pour satisfaire aux desirs du Roy prirent leur chemin par mer vers Trace ou ilz voulurent necesserement l'aller trouver et secourir avec une Armee navale au siege de Bizance devant laquelle il estoit alors avec une puissante Armee et toute sa cour ; Mais quand les cieuz conjurez eurent tant fait d'amener ce miserable suget de leur ire sur une place si propre comme estoit la mer, Incontinent ilz commencerent a pousser des vens tresimpetueux, comme quelque partie de leur malice contre luy, de sorte qu'avec la perte de tous ses navires luy seulement avec le prince son jeune cousin furent jettez a bord bien loin de la place ou leur desir les portoit : O vens impitoyables en rages terribles, ou pourquoy commenciez vous cette tempeste contre luy, où pourquoy ne la finites vous en le finissant ? Mais votre cruauté fut telle que vous le voulutes reserver a l'infinité de ses tourmens, plus cruelz que la fin des fins mesme ; Or de vous dire maintenant quelz pitoyables accidens arriverent au jeune Prince de Macedon son cousin ce seroit remplir voz delicates oreilles de trop d'horreurs, et ne veuz point vous ennuyer de ses laborieuses aventures, et penibles desaventures parmy et par dela lesquelles la fortune et son courage le conduysirent ; Mon propos m'emporte a l'extreme point de la perfection des miseres de Musidor, car comme on voit qu'es maladies pestilencieuses toutes les humeurs peccantes qui rendoyent le cors mal sain viennent a faire gros, ainsi cette derniere sienne misere vint a renouveler et rassembler en luy toutes ses premieres afflictions ; Arcadie, Arcadie fut l'echafaut préparé pour son suplice d'autant plus intolerable qu'infiny ; Arcadie fut, (helas je pouvroy bien dire avec plus de verité est) le cercle charmé ou tous ses esprits devoyent pour jamais estre enchanter, car icy mesme et non ailleurs, ses yeuz infectez firent reconoitre a son ame languissante quel pouvoir une celeste beauté avoit de

l'abismer auz plus profondes angoisses des enfers : Ce fut icy qu'il vit la fille ainee du Roy d'Arcadie en laquelle il colloqua tellement toutes ses esperances de contentement et toutes les plus contentes parties de son cœur qu'il ne se laissa rien pourtout qu'un labirinte de desirs et un tenebreuz cachot de douleurs ; Mais helas qu'est ce que la parole pourra faire croire quand la veüe mesme ne peut rien persuader. Il faut que ces peines se ressentent avant que pouvoir estre entendues, et nulle eloquence exterieure ne peut commander l'opinion : Or tel estoit lors l'Etat du Roy son Pere quil ny avoit lieu de pouvoir directement recercher cette excellente Princesse, et telle la miserable condition de cet amoureux Prince quil ne pouvoit remettre a un autre tems de la recercher : En cette sienne etrange confusion il prit un habit de berger afin que souz cette basse forme il peut avoir libre accez pour repaitre au moins ses pauvres yeuz de ce qui va journellement devorant son cœur ; En quoy faisant il a assez bien montré que ce bas Etat n'est pas du tout rejettable, puis que dessouz ce voile peuvent estre cachees choses d'assez d'estime ; Et si en changeant sur soy un humble regard de berger il a pu jeter ses yeuz sur la plus belle Princesse que nature crea lors, ce semblable voire plutot ce mesme desir en moy ne doit pas estre dedaigné ou tenu a mepris ; Mais helas ma veue commence ores a s'obscurcir ma langue begaye, et le cœur me faut en la vive ressouvenance que je sen souz quel mondeau de miseres cet afflige Prince git accablé et ensevely : Pardonnez moy donc ma tres excellente princesse si je coupe icy possible trop court le fil de ma deplorable histoire, puisque si elle est entendue, c'est assez pour la deffence de ma bassesse ; Quant a ce qui cy apres pourra arriver a ce desastré parangon de mauvaise fortune, ses accidens etans trop monstrueux pour ma capacité, Il faut attendre que les destins ennemis declarent euz mesmes qu'ilz ont arreté d'en faire ; Ayant ainsi fini mon histoire en merveilleuse inquietude, afin que la princesse put juger des pensees de cil qui jettoit ses paroles avec tant de ressentiment, sa reponce fut du tout etrange et neantmoins, pour certaines raisons, assez confortable ; Car l'eussiez vous jamais pensé ? Elle avoit ja ouy parler de nous deuz par le moyen du brave prince Palange, et particulièrement de notre naufrage, comme elle me fit bien paroître, en me rendant ces delicates paroles, suyvant le stile que j'avoy commencé, Vrayment dit-elle Doron vous nous avez fait un gentil conte, mais vous trouvez tant soit peu court vers la fin car le Prince Musidor, et son jeune Cousin le Prince de Macedon perirent tous deuz sur la cote de Laconie, comme un Seigneur de qualite nomme Palange qui savoit cette histoire tout du long en a depuis peu assure mon Pere : O Dieu combien cet aimable propos epandit de joye en mon ame ! O mon bienheureux nom pensoy-je, puisque tu as eu tant d'honneur d'estre proferé par cette douce langue et passé au travers de ces belles levres, quoy que je ne puisse jamais esperer d'en approcher : Quant a Pirocle je ne nie pas (luy dy-je) qu'il ne soit peri

(ce que je dy afin qu'elle ne prit pas plus de soupçon de vous que vous mesmes ne voudriez) et encore ne fut ce point menterie puisque je luy dy seulement que je ne le vouloy pas nier, mais quant a Musid. dy-je, je voy bien de fait que ne savez rien de son histoire que par ouyr dire, Car cela mesme fut la seule objection que cette Princesse sans pair fit au pauvre malheureuz Prince, lors qu'il se mit en devoir de se faire reconoitre pour tel quil estoit devant les yeuz de la prudence de sa tres-belle maitresse, mais quant a moy je say pour l'avoir lu escrit en belle lettres au livre de la certitude de ma connoissance, quil eut prontement dont la satisfaire, et l'assuré pour tresvray que le navire ou il estoit avoit voirement été perdu par une grand trahison, et pourtant que Palange n'avoit pu guere moins penser sinon que les jeunes Princes etoyent perduz, mais que la verité est que Musid. se sauva sur un coffret et fut jette a la cote de Laconie, ou il fut recueilli par une couple de bergers qui vivoyent fameus en ce tems la pour ce questans rivauz l'un et l'autre en mesme lieu ilz ne laissoyent pas de s'entredemeurer tres constans amis ceuz mesmes dont le Pasteur Lamon a chanté naguere une chanson devant vous, et quil avoit été amené par euz a la maison d'un Seigneur pres Mantinee duquel le filz peu avant son mariage avoit été pris prisonier, et que par cette voye la Musid. quoy que lors ayant pris un autre nom, avoit été delivré : Or est il que j'usoy de toutes ces circumlocutions pour ce que d'un coté je savoy que la Princesse desiroit estre informee bien a plain, et d'ailleurs si j'eusse nomme Clays, Strefon, Calandre et son filz je croignoy que possible cela ne fit entrer quelque espece de conjecture en la grosse caboché de Dame Mopsale : Pource dy-je, tresdivine Dame, le pauvre Prince pour eclarcir tout soupçon dit a cette tresdivine Princesse qu'elle pouvoit bien aisement verifier par ces gens la si apres un tel naufrage, un tel n'avoit pas été recueilly par euz ; de sorte que Palange luy mesme se trouvoit court lequel n'avoit pu estre averti qu'il y en avoit eu un de sauvé ; et derechef que cil qui avoit été ainsi preservé portoit de bons temoignages d'estre l'un des deuz chefs principauz de cette miserable compagnie qui se perdit, et puisque Palange mesme savoit quil ny avoit que Musid. et Pirocle, il faloit à tout le moins qu'il fut l'un diceuz quoy que, comme j'ay dit, sur un veu pris par ensemble ilz s'appelassent lors autrement ; Davantage qu'il faloit necesserement que la Princesse jugeât que nul moins que Prince n'eut osé attenter une si haute entreprise, laquelle (quoy quil eut pu aquerir les bonnes-graces de la Princesse) il ne pourroit deffendre qu'avec la puissance d'un Prince contre celle d'Arcadie, finalement que pour plus claire preuve il prit la hardiesse de luy montrer une marque qu'il avoit au visage toute telle que j'en pouvroy bien montrer, dy-je, une a mon col a l'incomparable Mopsa, (et sur ce leur decouvryt mon col a toutes deuz ou vous savez qu'il y a une marque rouge comme de la figure de la griffe d'un lion) afin qu'elle se puisse mieuz acertener que je suis le frere de Menalque ; Ainsi fit le Prince supliant treshumble-

ment la Princesse d'envoyer secrettement quelque homme fidelle en Tessalie pour s'informer si l'aage, la taille, le taint, et tout particulièrement cette marque notable ne convenoit pas avec leur Prince : N'en savez vous pas davantage (dit elle d'un sens bien rassis et n'accusant point aucune sorte d'emotion interieure) Helas non, dy-je, car en cet endroit mesme l'historien s'arreta disant que le reste appartenoit a l'Astrologie ; Et tout d'un chemin esperant que ses muettes imaginations commençoient de remuer quelque chose, pour ayder a les molifier comme la nature de la musique est de faire, et pour demontrer par mesme moyen quelle espece de berger j'etoy, je pris ma harpe et chantoy ce peu de vers.

[lacune pour 8 vers]

Et lors en partie pour ramener Mopsa a ses moutons pour qu'elle ne prit de trop pres garde a noz discours, mais principalement pour recueillir quelque etincelle de consolation, s'il estoit possible par les agreables reponces de ma Princesse, je me jettay agenouz devant elle la supliant de toute humilité de persuader Mopsa de me vouloir du bien, et qu'elle voulut desarmer son noble cœur de cette resistance d'acier contre les foibles couz de la douceur de mon amour, et puis que toutes ses parties etoyent enrichies de quelque ornement particulier, sa face de beauté, son chef de sagesse, ses yeuz de magesté, son maintien de grace, sa bouche d'attraits, sa langue de trionfes qu'elle voulut faire son cœur un trone pour la pityé etant la plus excellente qualité de cette plus excellente partie : Pamela sans aucune demonstration de faveur ou de dedain faire cas ou negligence de tout ce que j'avoy dit tournant son propos vers Mopsa avec une voix et action si froide quelle temoignoit bien quelle parloit d'un affaire qui ne luy touchoit guere, Prenez garde a vous, dit elle, Mopsa, votre berger a la langue bien pendue, mais vrayment s'il se fait reconoitre tel quil dit estre, je veuz dire frere et heritier du bon Menalque, je ne voy point de raison que le deviez mepriser ; Mopsa quoy que je croy en conscience qu'elle estoit entierement mienne tripes et boyauz, si est-ce qu'elle s'efforça de repondre que pour tout mon [lacune] langage elle prendroit bien garde a garder son honneur, et que quant a la voye de mariage, jamais elle n'iroit avant ny arriere jusqu'a ce que mon maitre son Pere en eut degoulé le mot tout du long, et que quant a pour elle, elle n'en feroit autre chose : Mais tournant son groin a chaque bout de champ devers moy, elle me jettoit une œillade si friande et savoureuse qu'elle estoit bien suffisante de faire vomir un amoureux du meilleur estomach du monde : Mais dieu que je suis hors du sens de meler cette souillon avec mes nobles pensees ; Mais seulement pource qu'elle jouoit sa part en ma tragedye, et vous informer entierement de tout ce qui peut m'en ressouvenir je ne veuz laisser rien derriere pour bas qu'il soit : Or la Princesse etant sur le point de se retirer d'avec nous, je pris un joyau auquel estoit engravé la figure

d'une Ecrevisse, laquelle d'autant quelle regarde d'un coté et va de l'autre j'estimoy un propre present pour temoigner que regardant vers Mopsa, je tiroy droit a Pamela ; la parole qui estoit autour portoit, force, non choiz : et sans me lever de genouz de devant la Princesse, je la suplioy quil luy plut me faire cet honneur de le donner a Mopsa, et daigner par la felicité de ses mains bienheurer cette bagatelle, et la rendre acceptable devant ses yeuz ; laquelle je disoys avoir trouvee puis naguere suyvant la charue avec un homme de ma conoissance ; car, luy dy-je, comme nous retournions la terre le soc donna sur un gros caillou lequel nous tirames, et ainsi trouvames cette piece la et encore d'autres belles petites choses que nous partimes entre nous deuz : La pauvre Mopsa fut entierement etourdie de joye quand la Princesse le luy bailla, mais en la princesse je ne pu reconoitre la moindre aparence d'aprehension de tout ce que j'avoy dit ou fait, ains qui laissoit tout couler avec une calme negligence, justement comme nous faisons les propos qui ne nous touchent ne pres ne loin, laquelle espece de froideur melee neantmoins avec l'eclair de sa magesté naturelle m'est sur toutes chose extremement terrible ; Car si je reconoissoy quelle me meprisat, je m'efforceroys desesperement de mettre tous moyens en campagne et de vertu et de fortune pour en venir a bout ; Si elle se deffioit de ma qualité je seroy le plus fortuné homme qui vive, car en moins de rien je la pourroy suffisamment satisfaire ; finalement si elle me hayoit, au moins seroy-je assuré avec quel genre de passion j'ay affaire, et tacheroy par toute sorte de service et merite a retirer les tisons de ce feu la, ou bien en fin si tout n'y faisoit rien je luy donneroy mon propre sang pour l'estaindre ; Mais cette cruelle tranquillité, cette odieuse l'enteur qui ne tire ny a faveur ny a dedain, tousjours gracieuse, mais gracieuse d'un mesme air, toutes ses courtoisies ne tendans a autre but qu'a faire bien pour l'amour de la seule vertu, et non en fasson du monde a cause des personnes, et tousjours conservant son cours egal comme le soleil lequel ny pour noz prieres ou injures jamais n'avance ny recule : Cette sienne celeste sublimité, dy-je, (car quelle que soit ma misere si ne luy puis je donner autre nom) est de si haute et impossible attainte que je commence presque a m'abandonner a la tyrannie du desespoir ne sachant user aucun moyen de persuasion a l'endroit d'une prudence qui semble se rendre insensible ; je me suis montré devant elle tout tel que je suis par une gentille invention dont je me servy a la faveur de la betise de Damete, luy mettant en teste que luy et moy peussions nous habiller de quelques riches acoutremens que j'avoy secrettement fait apreter, et ainsi que nous pussions représenter quelque chose a cheval pour le particulier passetems de la Princesse, donnant a entendre a ce gros lourdaud que c'estoit des habits que j'avoy gagnez a Atenes pour avoir bien joué le personnage d'un Roy en une Tragedye : Quant a mon cheval c'estoit bien le mien mesme que j'avoy laissé chez Menalque, mais Damete trouva moyen d'en recouvrer un pour luy par amis de

l'Ecuyrie mesme du Prince ; mais quoy que je montrasse bien lors que je ne suis pas de basse etage tout ce que je fy lors et fais a cette heure, n'est rien plus que battre un rocher et faire de l'Ecume : Doron s'apretoit pour en dire davantage quand Damete tout sifflant et contant par ses doigts combien de chartees de foin ses diz set beufs gras mangeoyent en un an, vint prier Zelmane de la part du Roy de se vouloir rendre a la loge ou on l'attendoit : Helas, dit Doron prenant son congé, le sommaire est tel que vous avez batu votre tristesse contre une telle muraille que du rebond d'icelle la votre ne se peut guere que rendre plus forte : Mais Zelmane tournant son propos vers Damete, Je me rendroy bientot savante en affaires de vilage, si j'entre souvent en discours avec votre serviteur ; Par ma foy, dit Damete, avec une gauserie bien douee de sel, Il se pourra faire passable gentil garson s'il ne commence trop tot a presumer de soy mesme, et ne veut endurer d'estre corrigé par ceuz qui sont pardessus luy : Et sur cela comme ilz s'acheminoyent vers l'autre loge, pour montrer a Zelmane qu'elle eut bien mieuz fait d'employer son tems avec luy. Il commença avec une metode aussi agreable que luy-mesme a luy dechiffrer tout l'art du labourage, insistant plus que tout sur les moyens de bien fumer un champ avec de bon vieuz fien, tandis que la povre Zelmane recevoit ses couz importuns dans ses oreilles ne temoignant pas seulement par la moindre parole qu'elle y prit aucune garde ; Enfin Zelmane fut delivree arrivant en la presence de Bazile qui l'attendoit avec sa femme et sa fille en un coche qui se pouvoit couvrir et decouvrir a l'alemande pour la mener promener et voir quelque passetems qui s'etoient preparez pour elle, Bazile et Ginecia etans a l'un des cotés luy avoyent laissé place a l'autre a main droite pres Filoclea de sorte qu'ayant le coté de son cœur vers elle, elle eut volontiers baisé leurs piez pour cette speciale benediction de luy avoir apreté une si bonne place, car a cause que ce n'etoit qu'un petit coche, elles etoyent etroittement serrees depuis les piez tout le long du cors jusqu'auz epaules, et quoy que l'envieuz habit leur empeschat un attouchement plus vif, toutefois comme un bon Aimant quoy qu'en une boîte d'ivoire peut autravers d'icelle envoyer sa vertu attractive a un aimé fer, ainsi ce voisinage du Paradis faisoit par la belle ame de Zelmane passer tout outre et du bel yvoire de son cors et de l'habit qui le couvroit s'aller coler a celle de sa maitresse. Tout son sang etoit emeu en son cors ainsi que vous voyez quelquefois en un vase le vin ou l'on jette un morceau de sucre tout a coup, recherchant de sucer et recevoir avec pareille hate toute la douceur d'un si agreable survenant : et son cœur comme un lion nouvellement emprisonné voyant au devant de la grille cil qui resserre sa liberté, non seulement pantelant, mais se debatant avec toute violence de sauter sil eut été possible au col de Filoclea : Mais Damete qui voyoit son metier de chartier changé en cil de cocher, non pas glorieuz pour un petit de ce que lors tout le gouvernement d'Arcadie cheminoit souz sa verge poussa son coche

jusqu'a l'oree du bois ou y avoit levriers, Epaigneuz et chiens courans qui les attendoyent, desquelz les premiers sembloient estre les Seigneurs, les secons les gentilzhommes et les autres les roturiers entre les chiens, Davantage y avoit une volée d'Emerillons qui volans d'une gaillarde hauteur faisoient remettre dans les buissons les oiseaux qui selevoient, comme les faucons font le Gibier sur l'eau ; Mais le principal plaisir que Bazile voulut donner ce jour la a Zelmane fut d'un heron, lequel s'elevant dans l'ayr tant que ses ailes babatantes et l'extrémité de sa force le pouvoient porter, comme s'il eut encore eu peur que ses jambes eussent touché a terre, ou que ce plus bas ayr n'estoit pas digne de le porter, estoit ja emporté si haut quil commençoit a diminuer la veue de soy-mesme, donnant un bon exemple auz grands personages que tant plus ilz sont haut elevez et moins doivent ilz paroître ; quand on luy lacha un gerfaut apres, lequel apercevant en mesme tems la proye ou il devoit tendre, fichant avec grand desir son œil seulement là dessus et y guidant ses ailes par son œil, avec non moins de force que d'industrie ; Car comme un bon Architecte ne fait pas l'escalier d'une haute tour tout droit, mais biaise presque tout le tour d'icelle circulairement jusqu'au sommet afin que la roideur de la montee soit de tant plus insensible ; Ainsi l'oiseau reconnoissant la haute situation de sa desirée proye, alloit tournoyant et comme devidant l'air, s'elevant doucement en cette sorte, voire tant plus que moins il sembloit qu'il s'elevat, et trouvant neantmoins cette voye la a peine assez courte pour l'avidité de sa hâte, comme un homme ambitieux secarte bien souvent hors du droit chemin pour gagner un certain point de hauteur auquel il bute ; Ainsi vous eussiez dit quil abandonoit entierement le heron, d'autant quil luy tournoit le dos et voloit directement d'un autre coté, mais tout cela n'estoit que reculer pour mieuz sauter et prendre avantage pour retourner à un plus haut degré, auquel etant une fois arrivé, ou il se deliberoit de battre et abatre le heron a belle force, ou bien s'agraffant avec luy venir par ensemble a terre pour y estre separez par de trop partiauz spectateurs.

Ainsi fut la richesse de la lumiere employee tandis que notre pauvre bon homme faisoit voir a sa chere maitresse, plusieurs telles sortes de volerie et le jour deceda plutot qu'on ne s'en fut avisé jusqu'a ce que la nuyt comme un successeur degenerate leur y fit tout a coup prendre garde : Ainsi contrains ilz commandent a Damete de chasser droit vers la loge, lequel demy dormant, et demy beant a penser comme il racomoderoit la [lacune] d'un pressoir, sut si bien conduyre ses chevauz que la roue du carrosse passant sur une grosse tronche d'arbre, il les vous renversa tous cul par sus teste ; Or quoy que la chute fut grand du coté ou etoyent assises Ginecia et Zelmane, neantmoins quant a celle cy elle eut entierement été bien aise de cette fortune qui renversa le douz fardeau de Filoclea tout de son long sur elle, si elle n'eut craint quelle se fut blessee en quelque partie : Mais

de bonheur il ny eut grand mal ny pour elle ny pour personne, car chacun avoit les bras et les jambes rentrez dans le coche, excepté seulement la pauvre Ginécia qui du seul heurt de la chute eut l'épaule demise, laquelle quoy que par l'art d'un des fauconniers fut remise tout sur le champ, si est ce quelle fut remenee au logis avec encore assez de douleur, laquelle ayant fait venir son ordinaire compagne la fièvre, contraignit la bonne Dame a leur donner quelques jours d'entretenement en son lit...

Mais la fièvre ne luy estoit ja d'une ardeur si vehemente, comme l'interieur ulcere pestueux de son affection, ny la douleur de moitie si insupportable comme la jalousie quelle avoit conçue de sa fille Filoclea, de peur que possible l'occasion de sa maladie ne presentast celle a Zelmane quelle redoutoit sur tout ; A cette cause fit elle incontinent venir la jeune Princesse et quoy quil fut nuyt toute noire, luy commanda tout bas a l'oreille de s'en aller a l'autre loge coucher avec sa sœur et luy envoyer presentement Mison, a qui elle avoit quelque-chose a dire : Ce tems pendant Ginécia retint Zelmane avec soy, car elle vouloit avoir bon gage que sa fille fust en lieu de sureté premier que de laisser aller celley : Filoclea qui n'avoit point d'autre plus grand science que l'obeyssance, s'en alla droit son chemin sans replique ; et la lune lors en son plain, ne dedaignant point de porter la torche devant une si rare beauté, acompagnoit les pas de celle dont les mouvemens portoient des desirs qui portoyent en euz d'autres mouvemens beaucoup plus violens. Mais helas, (o douce Filoclea) comme s'est fait que jusquicy ma plume ait pu oublier tes passions, puis que tout ce long ouvrage n'est principalement intenté que pour ta memoire ? Pardonne la tardiveté avec laquelle je viens a la description de ces malheurs, lesquelz ayant premier fait sentir a autrui, tu vins par apres toy-mesme a ressentir a ton tour ; la facile Filoclea estoit d'un esprit entierement douz, et justement au rang de ces vrais gens ausquelz l'ignorance du mal sert pour fondement de vertu, maintenant leurs facultez internes en meilleur état par une simplicité immaculée, que plusieurs qui recherchent de savoir ce qui est bon, avec plus de curiosité quilz n'en embrassent volontairement la poursuytte en l'ame : Mais comme ce douz et simple souffle de bonté celeste est de tant plus facilement alteré qu'il ne sest point melé avec la mechanceté du monde, ny resseny par propre epreuve le mal que le mal apporte avec soy ; Ainsi maintenant la jeune pucelle (de qui les yeuz et les sens n'avoient encor receu autre impression des choses que telle que le cours naturel et premier aspect d'icelles la donne ; de qui la tendre jeunesse pleine d'obeyssance avoit tousjours innocemment vescu souz la tutelle de ses parens, sans former de soy-mesme preelection de chose quelconque) lors qu'elle se trouva insensiblement arrivée a un point ou il luy falut faire épreuve de son propre jugement, a reconoitre que cest que de coulpe par ses premieres marques, elle fut toute semblable a un jeune faon qui tombant au vent des veneurs ne

sait bonnement si cest chose quil doive fuyr, ou non, dont a lheure il commence d'acquérir une chere experience : Car apres que Zelmane eut commencé a vivre un tems dans la mesme loge avec elle ; et que seulement ce quelle estoit la une noble Etrangere eût engendre en elle une soigneuse attention ; sa venue en ce lieu delectable, ou elle n'avoit autre conversation qu'avec ses pere et mere, un contentement en sa compagnie ; son bel esprit et maintien, une admiration muette mais non moins disposee a aimer ; a la fin l'excellence de ses beaux dons de naturelle, jointe auz extremes demonstrations quelle faisoit d'honneur et devotion particuliere vers Filoclea (etraignant ainsi en un mesme sujet les deuz seuls liens d'amityé savoir est d'aymer et destre aimable) opera bien facilement en son cœur que sans grand resistance elle se soumit volontiers auz lois et liens d'une tresamiable affection ; laquelle depuis qu'elle se fut une fois si bien saisie des clefs de son esprit quil ne pouvoit plus recevoir aucun message des sens, sinon que cette affection en fust le truchement ; lors commença de se former en son ame une demesuree delectation d'estre tousjours avec elle avec un indicible goût et contentement en tout ce que Zelmane faisoit ; la chance etant tellement tournee que la ou au commencement le goût de ses comportemens avoit produyt cette bienveillance, aujourdhuy cette bienveillance estoit ce qui produysoit le goût de ses comportemens, si bien qu'en peu de tems Zelmane n'estoit plus prisee pour l'amour de ses meurs, mais ses meurs pour l'amour qu'ilz etoyent de Zelmane : Et apres ne faillit a s'ensuyvre ce tres naturel effet, de se conformer au plus pres a ce qu'on aime, et non seulement desirer estre une toute telle autre en toutes choses, mais aussi fonder une entiere imitation sur une autorité tant estimee, de sorte que le proche degré fut un soin de remarquer, tous les faits, dits et façons de Zelmane, et les transporter en soy mesme comme un unique patron de vraye vertu et noblesse. Ce qu'ayant une fois été decrete par la communauté des passions, passé par ses nobles pensees et que la raison mesme, non encore pratique en l'issue de telles affaires, y eut aporté son royal consentement, lors l'amityé comme un officier diligent prit soin que l'ordonnance fut en tout et partout observee : De la vint que non seulement elle se contenta d'imiter la modestye de sa belle contenance, et la bonne grace de son biendire, mais mesmes jusqu'a ses moindres gestes et fassons de faire ; si bien que si Zelmane, l'oëilladoit souvent elle ne failloit d'oëillader souvent Zelmane, et tout ainsi que les yeuz de Zelmane portoyent quant et par euz un secret mais non moins vehement desir, Elle voire comme si elle neut point eu de desir en soy, neantmoins ne laissoit de luy repondre par des regars de non moins persante douceur et humilité : Zelmane autant que la jalousie de Ginecia le vouloit permettre, desiroit de se trouver avec Filoclea : Filoclea autant que la jalousie de Ginecia le pouvoit souffrir se trouvoit avec Zelmane : si Zelmane luy etraignoit doucement la main, Elle aussi, estimant que les neuz d'amityé doivent estre reciproques,

ne failloit a luy rendre par une semblable douce etrainte, temoignage combien elle recevoit de deplaisir de lacher prise ; Quand Zelmane soupiroit, aussi faisoit elle ; et si elle estoit triste, estimant que ce fut sagesse, il luy plaisoit d'estre triste aussi ; Comme Zelmane quelquefois d'une façon languissante tenoit les bras croisez et levoit les yeuz en haut, elle estimoit que cetoit une extremement bonne grace, et ne failloit aussi tot de suyvre la mesme posture ; jusqu'a ce qu'en fin finale plutot quelle ne s'en fut aperceue, pauvrete elle accepta, non seulement la marque, mais l'esclavitude, non seulement dy-je le signe mais la passion signifiée ; Car soit qu'a longue son esprit reconnu que l'esprit de Zelmane estoit plain de desirs et d'impatiences bien loin au dela des limites ordinaires, et que pource elle fut contente de la seconder quoy qu'elle mesme ne savoit que cetoit de limites ; Soit qu'en effet l'amour, considéré tel qu'il est, ait cette faculté inficiante, a la fin elle commença petit a petit d'entrer en connoissance avec souhait, le fourrier d'amour ; Premièrement donc, elle souhaittoit qu'elles deuz pussent vivre toute leur vie ensemble, comme deuz nimfes de Diane ; Puis aussi tot elle se dedisoit, nestimant pas ce souhait assez suffisant, sachant bien quil y auroit encor plusieurs autres nimfes avec elle qui voudroient aussi prendre et pretendre part en Zelmane : Alors elle commençoit a desirer quelle fut sa sœur, afin que par ce lien plusetroit elle se la put rendre plus particuliere ; mais contre cela considerant que quoy quelle fust sa seur, s'il avenoit jamais quelle fut mariee elle seroit volée de son bien ; Lors devenue plus hardie elle passoit outre a souhaiter ou bien quelle mesme ou que Zelmane fut homme afin qu'entreuz deuz put entrevenir un bienheureux mariage : Mais des que ce dernier souhait eut une fois deployé son enseigne au milieu du jeune cœur de la Princesse, en mesme tems le voila suyvi d'un million d'esquadrans d'impatiences et d'envies quil fust ainsi, avec un gros bataillon de degouts et murmures contre leur creation qu'ainsi ne fut pas : Alors les songes s'avancerent a luy représenter plus la nuyt quelle n'eut osé souhaiter le jour, quoy faisant cela luy fit mieuz reconnoître soy-mesme par l'image de ses fantaisies ; Mais comme quelques maladies quand elles sont aisees a garir, sont difficiles a conoitre, et quand elles sont aisees a conoitre sont difficiles a garir ; Ainsi l'innocente Filoclea, tandis quelle pouvoit prevenir son mal, ne le sentit pas et commença supreme a le sentir lors quil n'estoit plus tems d'y apporter remede, comme un torrent contre lequel on ne peut plus batir de digues lors quil a inondé le pays : Car lors certes l'amour tout formé mit le masque bas et luy montrant ouvertement sa face luy dit tout a plat qu'elle estoit sa prisonniere : Lors n'eut elle plus besoin de farder volontairement son visage de passions feintes, car les vrayes reluysoient au travers de sa face quoy quelle ne leut pas voulu, lors et bien souvent sa couleur vermeille estoit embellie par des rougeurs extraordinaires, quelquefois sa parfaite blancheur se changeoit en une subite paleur, non moins belle, pourtant en l'une qu'en l'autre, tantot chaude

tantot froide, amoureuse tousjours desirant elle ne savoit quoy, ny comment, si elle savoit quoy : Lors son esprit par ses propres douleurs contraint a penser a la maladie, et ses mesmes ressentimens la rendirent en peu de tems savante a juger de ceuz de sa mere ; Et ce qui d'autant plus la fortifioit merveilleusement en ses intentions (comme aucun erreuer ne nous assaut point si violemment que cil qui se presente armé de l'exemple et autorité de noz parens) estoit de voir que sa propre mere avoit toutes les mesmes ; voire plus elle l'en voyoit jalouse et plus faisoit elle cas d'un joyau si precieuz tant envié et environné de tant de gardes ; Mais comme enfin cette jalousie estoit si puissante quelle barroit continuellement toutes les conferences privees que les deuz Amans eussent pu esperer ou rechercher, lors commença Filoclea a ressentir le contentement d'une solitude amoureuse, lors dy-je que quand avec paroles et fassons non retenues, comme si Zelmane mesme y eut esté presente, elle pouvoit librement evaporer ses pensees, et donner air au moins a quelque petite fumee de ce grand embrasement dont elle se sentoît au dedans non seulement brulee mais etoufee ; Comme cette nuyt que s'en allant d'une loge a l'autre par le mandement de sa mere, ses tristes contenancez temoignans bien son dueil, et ses pas incertains l'egarement de ses desirs, elle fut bien contente de prendre au poil l'offre de cette occasion afin au moins d'avoir loisir dentretenir pour un peu a part soy ses amoureuses pensees ; de sorte que se retirant un peu a coté dans le bois ou plusieurs fois auparavant elle avoit pris plaisir de se promener, ses yeuz furent saluez d'une certaine touffe d'arbres si serrez l'un pres de l'autre qu'a voir les ombres que la lune a peine y peignoit au travers cela eut pu engendrer de lœil en l'esprit quelque espece de craintive devotion ; Mais des vrais pensers d'amour bannissent bien loin toute vaine fantaisie et superstition ; Elle se ressouvint fort bien de la place et ne l'eut pas moins agreable, car maintefois avec ce gracieuz ombrage avoit elle trompé le soleil de ne pouvoir la regarder ; et la maintefois avoit elle jouy d'elle mesme, lors quelle estoit maitresse d'elle mesme n'ayant autres pensees que celles qui se pouvoient elever d'une tranquile conscience ; Mais la principale cause qui portoit sa souvenance en cet endroit la, estoit une belle large pierre de marbre blanc qui sembloit avoir esté dediee es siecles passez auz dieuz forestiers, laquelle trouvant par fortune là, peu auparavant la venue de Zelmane elle y avoit engravé ces paroles comme un temoignage de son cœur, celuy sembloit, aussi loin de la captivité ou il se trouvoit maintenant, comme alors il en estoit éloigné de tout soupçon.

[lacune pour 12 vers]

Mais or que sa trop memorative conscience l'argue interieurement de legereté, et que sa propre main estoit la portant temoignage contre sa faute, elle se jetta dans ce peu d'arbres si serrez par en haut en leurs branchages quil sembloit par bas que ce fut une sainte petite

chappelle, ou elle pouvoit a l'aide de quelques raiz de lune considerer ce beau marbre comme un autel en ce gentil pelerinage bocager : Mais ny le peu de lumiere pouvoit sufire a lire l'écriture, ny l'ancre mesme ja usé et effacé en plusieurs places ; Ce qu'apercevant, Helas, dit-elle, beau marbre qui jamais ne fus pollué que par mon écriture, voicy des ratures qui conviennent bien a l'effacement de l'écrivain ; mais pardonne a celle qui pensoit bien lors écrire tout de bon quoy quelle ait depuis trop honteusement changé d'opinion, Jouyz a plaisir de ta gloire de ta candide nature qui sais si constamment porter les marques de mon inconstance : surquoy cachant ses yeuz d'une chaste honte avec sa delicate main, ces vers suyvens luy vinrent a la fantasie lesquelz elle eut volontiers adjouté au bout des autres en forme de retraction, si le peu de loisir quelle avoit lors le luy eut voulu permettre.

[lacune pour 12 vers]

Mais voyant quelle n'avoit aucun moyen d'ajouter cette palinodie a la fin de son veu precedent, se couchant de tout son long souz un des plus beaux arbres, (car elle ne fit pour tout un tem que se remuer, comme si elle eut pu detourner la passion qui la maitrisoit, et cachant sa face comme si par ce moyen elle eut pu esperer se cacher a sa propre conscience), en fin d'une voix entrerompue elle commença ainsi tout bas a par soy disant O moy malheureuse quelles Infectes et Infames flames sont celles cy qui me tourmentent en la sorte ? Et par quel moyen est-ce que la veue de cet hote Etranger a ainsi envahy mon ame ? Helas par ou a pu entrer ce desir, et quel droit a il d'ainsi me malmener ? Surquoy une nuee venant a passer entre son regard et la lune : O Diane, dit-elle, Plut a Dieu que cet epais nuage qui ternit maintenant la lumiere de ma vertu pust aussi facilement estre dissipé comme tu te sauras bien tout maintenant tirer de cette obscurité ; ou plutot que tu peusses a jamais ainsi demeurer couverte pour servir en quelque sorte de couverture a ma trop outrageuse folie ; puis jetant sa veue sur les etoiles qui avoyent desja rendu leur comfortable lueur au clair firmament ; Las dit-elle J'ay ouy dire a ma mere que dans voz beaux cors celestes il y a de grands vertuz cachées qui ont leur secrette operation sur le fluz et refluz de noz conditions ; si donc ainsi est, o benins astres, helas je vous suply ayez bonne opinion de moy, et si jamais avec aucune mauvaise intention je me suis laissee aller en proye a mes fantaisies, ou si par aucuns sales desirs ou oisiveté j'ay disposé mon cœur a recevoir une telle impression, que donc ce fleau aille de jour en jour s'appesantissant sur moy jusqu'a ce que mon nom soit odieux et abominable a tout mon sexe : mais si une extreme et indomtable violence m'a atterree, qui est ce qui fera jamais sacrifier a pas un de vous, o beaux astres, si vous ne m'estes secourables ? Non non vous ne voulez pas me secourir ; Non, non vous ne pouvez pas me secourir ; Il faut, Il faut que le peché soit le pere, et

honte l'enfant de mon affection : Et neantmoins tout cecy n'est que foles objections, (fole Filoclee) C'est l'impossibilité, cest la mesme impossibilité qui me tourmente : car les desirs illegitimes sont puniz en l'effet de la jouyssance, mais les desirs impossibles reçoivent leur punition au desir mesme ; O donc, o cent fois infortunee que je suis, puisque la ou es autres l'esperance allume l'amour, en moy le desespoir est l'embrasement de mon affection ; et de tous les desespoirs le plus miserable cal qui est tiré de l'impossibilité ; le plus miserable avaricieuz du monde ne travaillera jamais son cors pour recueillir des richesses d'un terroir qu'il sait bien ne luy pouvoir rien rapporter ; Et pourquoy ? pource qu'il est impossible : le plus ambitieuz du monde ne travaillera jamais son esprit pour echeler les cieuz ; Pourquoy ? pource quil sait bien quil est impossible : Et donc o amour helas pourquoy me propose tu un si excellent ouvrage pour en retirer un patron qui nest pas moins impossible ? toutefois, helas, pourquoy est ce que je condamne ainsi ma fortune sans premier ouyr ce quelle peut alleguer allencontre ? Et que say-je, pauvre fillette, ce que l'amour me garde ? Ne voy-je pas ma propre mere aussi bien, au moins di-je aussi furieusement que moy mesme mourir d'amour pour Zelmane ? Et seroy-je plus sage que celle qui m'a enfante ? Ou certes il faut quelle voye quelque possibilité en ce que j'estime impossible, ou du moins il ne faut point que j'aye de honte d'un amour impossible. Qui plus est ne voy-je pas Zelmane mesme (qui ne pense jamais la moindre pensee sinon qu'elle ait premier eté pesee en la balance de sagesse et vertu) voy-je pas dy-je quelle daigne m'aimer avec non moindre ardeur ; Je le voy, et ses yeuz deposent trop ouvertement quil est vray pour en pouvoir faire doute : Quoy donc ? et si elle s'abaisse tant que d'aimer une pauvre chetive comme moy, dedaigneray-je moy par trop honoree de rendre l'amour du a une si excellente Dame ? Loin loin donc toutes fantasques examinations de quoy et comment, Tu m'as premier aimee incomparable Zelmane, et moy voicy que je t'aime, surquoy embrassant la froide terre mesme sur laquelle elle etoit etendue, elle dit tout bas entre ses dens, car mesme quoy que seule elle avoit honte de parler plus haut, O ma chere Zelmane gouverne moy, aye soin de moy car je suis entierement abandonnee a toy : En cette profondeur de reveries et telles autres sortes de discours la jeune amante eut volontiers passé là le reste de la nuyt, sinon que Mison et Damete qui ayans entendu quelle devoit venir coucher en leur loge s'etoient ecartez pour la chercher, furent plutot sur elle quelle ne s'en fut pris garde, Iceluy groumelant bien fort et disant que quant a luy il ne vouloit pas s'empestrer des affaires d'autrui mais que pour sa part il n'etoit pas content de voir les filles mettre le pied hors de l'hotel fors a cette fin de traire une vache ou pour recourir un poussin des griffes d'un huaz, ou pour quelque toute telle affaire de grand consequence ; et sa noble femme luy repondant d'un aussi agreable ton, et jurant que si c'etoit sa fille Mopsa quelle luy feroit danser une danse

qui luy apprendroit si bien a porter son nez si tard au vent qu'elle nauroit envie d'y retourner de quinze jours : Mais leur criaillerie avoit ja fait lever Filoclee, et faisant semblant que ce quelle en avoit fait navoit été que pour les mettre un peu a l'erte sen alla avec Damete commandant a Mison d'aller tout a l'instant trouver sa mere ; Des qu'elle fut arrivee en l'autre loge, etant ja bien acoutumee par la discipline de ses parens, aussi bien que sa seur de se servir soy mesme, elle monta toute seule en la chambre de Pamele, ou esperant resjouir ses yeuz et aiser ses pensees en la douce conversation de sa chere seur, elle la trouva (quoy que ce fut ja tems que les ailes etendues de la nuyt distiloient plus volontairement le sommeil es yeuz de toutes creatures) assise en une chaire comme a la renverse, et ayant la teste presque renversee de l'autre cote de la chaire, regardant une bougie qui bruloit devant elle, tenant en une main une lettre, en l'autre un mouchoir qui avoit naguere bu les larmes de ses yeuz, et laissant au lieu d'icelles deuz petis cercles cramoisis comme ces veines rougeatres qu'on void dans le firmament lors que la saison est plus chaude, quelz Filoclee trouvant en cette sorte (car ses yeuz avoyent aussi ja fait leur apprentissage a reconoitre les livrees de la tristesse) elle la requit avec grand instance de luy en confier la cause, afin ou quelle la pust consoler, ou du moins luy faire compagnie en son humeur melancolique : Mais comme Pamele semblast plutot fachee de ce que sa seur en avoit tant reconnu, que disposee a luy en dire davantage ; O chere Pamele, dit Filoclee qui mestes une seur en nature, une mere en conseil, une Princesse par les droits de notre Pays, et (nom qui me semble que je tien plus cherement que tous, autres) une amie par ma propre election, et votre faveur ; Que veut dire que me bannissiez ainsi de voz conseils ? Et chérissiez vous donc tant voz deplaisirs que vous m'en enviez ma part ? Ou estimez vous que je n'aime une Pamele affligee autant qu'une joyeuse ? Ou bien sont mes oreilles indignes, ou ma langue suspecte ? Comment ma seur, et quoy ? que vous cachiez de votre seur voire votre servante Filoclee ? Toutefois ces douces paroles ne faisant pas plus d'effet en Pamele sinon quelle dit a sa seur quilz pouvroyent deviser plus a l'aise quand elles seroyent couchees ; elles apauvrirent leurs habits pour enrichir leur lit, lequel cette nuyt la pouvoit bien faire honte au [lacune] de Venus ; là sentrecaressans l'une l'autre avec chers quoy que chastes embrassements, avec frians quoy que frois baisers, il sembloit que l'amour fut decendu entre elles deuz pour s'ebattre et egayer là sans dard : ou plutot que lasse de ses propres feuz il s'etoit venu raffraichir entre leurs doucement respirantes levres ; Mais Filoclee persistoit tousjours a suplier Pamele quelle luy voulut faire part de sa douleur, sur quoy, tirant la courtine afin que la chandelle ne peut se vanter de l'avoir veu rougir, elle etoit quasi toute preste a parler ; mais son haleine ja presque formee en paroles fut derechef arrestee tout court et tournee en soupirs ; Enfin ouvrant a peine la bouche, mais je vous pry dit elle ma douce Filoclee

parlons d'autre chose, et dites moy si vous vistes jamais noz jeuz pastoraux si amendez que depuis que Doron est venu icy ? O amour combien loin penetre ta veue, toute aveugle qu'elle est ? Pamele n'eut pas plutot laché le mot que Filoclee sentit ou le mal luy tenoit, et pour ce afin d'en tirer davantage ; En verite dit elle je me suis souvent emerveillee comme tant d'excellences se pouvoient rencontrer en une persone de si petite calité ; mais possible que fortune a eu peur de placer ses plus riches tresors en lieu ou ilz pussent estre moins remarquables par l'assemblage de tant d'autres perfections, mais ce dont je m'esmerveille le plus est comme il se peut accomoder a deguiser tant de rares dons souz une si grosse teste que Damete ; Ah, dit Pamele, si vous en saviez bien la cause, mais aussi ne say-je pas, et pour vous en dire le vray, mais bon Dieu comment sommes nous tombees a parler de ce garson ? Et neantmoins certes si vous etiez quelquefois avec moy pour le remarquer quand ce gros gueuz luy lit sa legende de bestes, (Assavoir comme il faut paitre le betail avant midy, comme le mettre a l'abry du soleil auz grandes chaleurs, comme il faut accomoder la creiche auz beufs, quand il faut se servir de l'aiguillon, et quand de la voix, luy donnant tous les preceptes d'un bouvier quoy qu'il desseigne d'en faire un berger) et de voir durant tout ce tems la, avec combien de bonne grace (qui sert comme d'une belle couronne a sa pauvre condition) il s'abaisse a ces chetives choses, certes vous diriez, mais a quoy est bon tout cecy, En verité nous ferions bien mieuz de dormir que de causer de ces folies la, Ah ma chere Pamele, dit Filoclee, je vous tiens a ce coup, la constance de votre bel esprit n'avoit pas acoutumé de produire des discours ainsi decousuz ; Vous estes amoureuse, ne dissimulez pas davantage ; Il est vray repondit elle, ore je le vous confesse, et ne vous l'eusse pas fait tant acheter si mon cœur eut pu plutot aprendre destimer ces paroles bienseantes a ma bouche : Mais donne-toy garde, ma Filoclee, car certes je ne croy pas que la vertu mesme soit une armure a l'epreuve de l'affection ; et pource soyez sage a mes depens ; Las, pensoit la pauvre Filoclee, voz ciseaux viennent trop tard pour rongner les ailes de l'oiseau qui a ja pris sa volée : Mais Pamele se sentant une fois mise au courant de son amour, s'y laissa aller a toute voile, racontant comme les nobles qualitez de son Amant avoyent premier gagné quelque espece de grace vers elle, neantmoins que considerant son infime condition elle s'etoit tousjours retenue dans les limites convenables, jusqu'a ce, qu'apres avoir recerché toutes les occasions de parler a elle, et en ayant tousjours été empeché, tant pource que elle mesme l'avoit evité, reconnoissant bien et dedaignant ses intentions, qu'aussi a cause de la jalouse rudesse de ses geoliers, enfin il avoit usé de la plus gentille finesse dont on se fust pu aviser, en contre faisant son amour vers Mopsale, et par ce moyen luy faisant entendre a elle mesme tout ce quelle vouloit qu'elle sust, noubliant pas a représenter enuelles transes de passion il avoit raconté sa propre histoire mesme faisant

croire a la pauvre bestiole que cetoit un conte arrivé plusieurs ans auparavant ; Et finalement afin que vous sachiez que mes pleurs ne partent point, dieu mercy ny de repentance ny de misere, qui pensez vous que mon Doron se soit rencontré estre, Par ma foy cest le brave Prince Musidor, tant fameux par toute l'Asie pour ses heroiques faits d'armes, et je m'assure, vous ressouvenez assez combien l'Etranger Palange en dit de bien a mon Pere, iceluy n'ayant pas été noyé comme Palange estimoit, quoy que son cousin Pirocle soit de vray peri : Ah ma seur si seulement vous aviez ouy ses paroles ou considere sa contenance quand il me fit entendre quel et a qui estoit son amour, je m'assure que vous eussiez lors acouplé ensemble en votre ame, ceuz qui le sont si rarement nulle part, Assavoir pitié et plaisir ; Conseillez moy donc, ma trechere seur, car les Dieuz me sont a temoin que je n'entendy onc faire autrement que bien, puis-je en façon quelconque sans encourir le detestable peché d'ingratitude m'abstenir d'aimer celuy, lequel, surmontant de beaucoup ses perfections corporelles par ses spirituelles, et la grandeur de sa naissance par celle de ses actions, ne se dedaigne point de devenir le servituer de Damete pour l'amour de moy ? Vous me demanderez comme je puis si facilement croire quil est Musidor, puis que la servante inseparable de sagesse est tarde creance ; Mais assurez vous que cette consideration la n'a pas manqué en mon endroit ; car comme le desir est bien aise de s'attacher au premier suget de consolation quil rencontre, aussi est le desir desirieux d'une parfaite assurance ; laquelle j'ay eue de luy non seulement par argumens necessaires et comprehensibles a quelqu'un de sens commun, mais aussi par suffisantes demonstrations, et finalement mesme il m'a suppliee d'envoyer en Thessalie ; Mais certes cest bien ou je pense le moins maintenant, de faire tant tort a mon honorable amy que de le soupçonner si avant, neantmoins le pauvre, ne sait de rien mieuz sinon que et je le soupçonne et abhorre, voire abomine ; Car tous les jours il trouve quelle nouvelle invention, aujourdhuy une demain une autre de se faire voir a moy en diverse sorte, et toutes neantmoins acceptees avec une mesme froideur et dedain.

De fait ny a encore guere, luy et Damete s'equiperent fort richement pour courre la bague en ma presence ; O quel hideuz spectacle c'estoit de voir Damete, comme un riche drap d'or fourré de peaux de mouton. Mais o dieu comme il avenoit bien a Doron, et quelle joye de voir avec quelle grace il se presenta a cheval devant moy, faisant pour ce coup la magesté devenir humble servante de l'humilité mesme, et comme au commencement se tenant coy, et ayant les yeuz fixement bandez sur moy comme si ses mouvemens eussent été attachez a mes regarz il demeura ferme jusqu'a tant que je commanday a Mopsa de le prier de faire faire quelque chose a son cheval, ce qui ne fut pas si tot dit, qu'avec une espece plutot de soudain et volontaire mouvement qu'aucune aparence de force, le voila venir droit vers moy a courbettes, frapant si legerement et a propos la terre avec les piez,

qu'aucun danseur pour excellent qu'il fust ne pourroit plus justement garder la mesure ; si ressouvenez, ma seur, du navire que nous vimes une fois sur la cote d'Argos, lorsque la mer estoit enflée, certainement la beste aloit tout ainsi ; et luy, si, comme un nouveau centaure eut été tout d'une piece avec le cheval, ne se mouvoit non plus que feroit qui chemine sur ses propres jambes, aussi certes luy comandoit il aussi facilement que si c'eut esté ses propres membres, car encore quil eut et des eperons et une gaule, ilz sembloient plutot des nobles marques de souveraineté en luy qu'instrumens de necessité ou de chatiment, sa jambe et sa main avec une tres belle grace commandant plutot que menassant, voire rememorant plutot que chatiant, aumoins si quelquefois il le faisoit, c'estoit prestement, et a la derobee que ny noz yeuz n'avoient loisir de sen prendre garde, ny le cheval par aucun change ou fremissement ne faisoit pas le moindre semblant de s'en vouloir plaindre, allant tousjours si juste et a droit et a gauche quil sembloit sans doute que comme il empruntoit le cors du cheval, aussi il pretoit son esprit au cheval mesme ; Vous eussiez veu tournant a gauche la main de la bride doucement se mouvoir tant soit peu, mais a la verité si doucement qu'elle distiloit plutot une secrette vertu que d'user de violence : et toute sa personne en un mesme instant demontrer fermeté et agilité, quelquefois le faisant aller a voltes terre a terre comme un chat quand il tourne apres une soury, tachant a l'agripper ; quelquefois vous l'eussiez aller a mezzair, selevant un peu plus sur le devant, quelquefois sautant comme un corbeau de scillon en scillon, et quelquefois allant par haut et bondissant comme un des chevreauz de Damete pardessus les petis monceaux de terre ; et le tout fait par tel compas que ny la plus gaillarde façon ne temoignoit point de peyne, ni la plus facile, de negligence ; mais tousjours comme un maitre bien obey, dont le moindre signe suffit pour toute direction, sans faillir jamais de conclure chaque chose qu'il faisoit avec sa face tournée vers moy comme si de la luy fut venu non seulement le principe mais aussi la fin de tous ses mouvemens ; Mais d'ailleurs c'estoit un plaisir de voir Sire Damete jetté de la selle, sur le col du cheval et de la dans un fangaz rendant par ce moyen le dehors de son bel habit presque aussi vilain comme le dedans. Mais comme il avoit tousjours dit auparavant quil ne luy manquoit qu'un grand cheval et de beauez atours pour estre aussi fringant Courtisan que les plus braves, aussi maintenant se sentant tout rompu en son apprentissage il publioit quil ny avoit point plus grand folie en un homme sage que d'aller mettre son honneur et sa santé en hazard a l'appetit d'une beste : de sorte qu'enfin Doron fut contraint de courre la bague tout seul : En quoy certes au moins mes pauvres yeuz de femme ne purent juger autre chose, sinon que lever sa lance de dessus sa cuisse, l'abaisser puis apres tant soit peu, l'assurer ferme en l'arrest, laisser tomber la pointe petit a petit et emporter la bague, fust tout un mesme et seul mouvement, au moins sil y en avoit divers ilz couloyent si invi-

siblement de l'un en l'autre que la dernière part étoit tousjours parfaite plutôt qu'on se fut aperçu que la première fust achevée : Vray est que Damète trouvoit à redire en ce qu'il ne montrait pas davantage de force à manier son bois, mais selon mon avis la gentille netteté dont il le portoit étoit surtout extrêmement agreable. Si est ce quelque plaisir que j'y prisse, que tout le ressentiment m'en demeura en l'ame, et jamais ny en eut le moindre signe qui daignast mettre la teste à la fenestre pour luy donner quelque espece de consolation ; Ains tant plus je trouvoy de matiere et raison d'y prendre gout, et plus y oposoy-je toutes les forces de mon ame pour l'estaindre, où du moins pour le receler ; mais certes il faut que j'avoue que comme j'ay ouy dire à quelques medecins que lors qu'on est froid en l'exterieur, on n'en est pas de mesme en dedans, de fait aussi les froides cendres que je tachoy d'amonceler sur mon feu, ne purent etouffer sa flamme. Las combien de fois ay-je senty ma poitrine trop enflée preste à se fendre en deux à force d'y retenir mes soupirs emprisonnez ? et combien de fois ces larmes que je repoussois en arriere sont elles retournees à fondre sur mon cœur toutes prestes à le noyer ? Mais helas, quel bien en revenoit il à mon pauvre Doron, dont les yeuz ses plus fidelles espions ne luy pouvoient reporter aucune autre nouvelle que de desespoir ? Enfin je pense qu'il ne s'est point passé aucun jour qu'il n'ait inventé quelque nouvelle galantise pour paroître devant moy avec temoignage de son amour ; Une fois il s'avisa de dancier les matachins tout armé (O Dieu avec quelle agreable dexterite), et ce croy je pour me faire voir qu'il avoit été nourry en ces exercices : Une autre fois il persuada Damète pour me faire paroître le tems plus court, de représenter Priam en fasson de Dialogue, avec luy, et qu'il représenteroit Paris ; Je vous laisse à penser quel Priam, ma douce seur, mais mon Paris sur ma foy qu'il étoit un Paris, voire plus qu'un Paris, lequel si vous l'eussiez veu comme en un habit de sauvage, avec le col, bras et jambes nuz il faisoit l'amour à Enone, Certes vous eussiez bien reconnu qu'il ressentoit la part qu'il representoit : Dites moy donc ma bienaimée seur oütes vous jamais parler d'un si gentil berger, A vous jamais ouy d'un si brave Prince ? et la dessus resolvez moy si j'ay été conquise par des assauts ou indignes, ou de peu de violence ? Vrayment je voudrois hayr ma propre vie, si je croyoy qu'aucun vain penser me portast là : mais puisque mes parens me traittent si cruellement il me semble desormais plus que tres raisonnable qu'il est tems que je m'en face un peu acroire : et neantmoins mes deportemens jusqu'icy ont été tous telz que je vous ay dit en son endroit, lesquelz continuans tousjours de mesme, toutes les fois que sans fruyt il s'est avanturé d'en faire épreuve, ont engendrer un si grand changement en luy que je vous jure (et en disant cela elle mit sa main à son côté qui panteloit) que je ne crain pas peu pour sa vie ; Je vous suply voyez quelle lettre est icy (lors reculant le rideau, elle tira une lettre de dessous l'oreiller) laquelle aujourd'hui

d'une humilité languissante il m'a presentee, me supliant en la presence de Mopsale que je la luy voulusse lire, pour amollir son courage, ferré que de malheur, et sur ce elle se mit a lire la lettre de cette teneur. Tropheurez papier qui auras tant d'honneur de baiser la main de qui tout bonheur est en nature treshumble esclave : Ne daigne demporter avec toy les paroles lamentables d'un pauvre chetif ore au comble de desespoir ; et ne t'etonne point de te trouver devant elle portant le bas nom de cil qui t'envoye ; Car cette divine main ne t'aura pas si tot touché qu'en mesme tems toute ta bassesse sera convertie en exaltation souverainement grande : Porte donc hardiment ton deuil (o mon anonce) tandis que ses clairs yeuz daigneront te regarder, ta noireur sera changee en lumiere : et vous mes plaintes ecrivez vous hardiment ; car tandis quelle vous aura en la bouche voz plus rudes accens ne seront que melodie ; Dis luy donc o tresheureuz porteur d'un plus que tresmalheureuz message, que la trop tot nee et trop tard mourante creature, qui n'oseroit parler, non pas regarder, a peine penser a sa celeste hauteesse, (comme de luy mesme au fons de la misere ou il est plongé) a seulement osé presumer de te convier de dire a son sacré jugement (au tems que ses yeuz et sa voiz t'exalterent en ce haut degré de beatitude) et luy dire seulement ainsi, non de par luy, O non, cela ne seroit pas seant, mais de luy ; O vous le seul honneur des femmes, la seule admiration des hommes, vous qui etant armee d'amour defiez celuy qui vous arme, En ce hâut degré ou il vous plait maintenant me placer, permettez que je me ressouvienne de celuy auquel je suis obligé pour m'avoir fait venir devant vous ; Ho permettez que je me ressouvienne de celuy de qui, puis quil est votre c'est bien raison que soyez a plain informee : le miserable, et neantmoins votre miserable, (quoy qu'a pas languissans ne laisse pourtant de courir a son tombeau, et voulez vous souffrir qu'un temple quelque pauvrement bati quil soit, temple neantmoins de votre deite) soit detruyt ? Toutefois il meurt, Ouy, il est tresvray, il meurt, et celuy auquel vous vivez, meurt pour vous obeyr, dont quoy quil se lamente ne se plaint il pas, car c'est bien un mal, mais non un tort ; Il meurt dy-je pource qu'en un mortel langage tous ses sens luy disent que tel est votre plaisir ; car sil ne vous plait quil vive las, hélas que peut il sensuyvre, que peut il sensuyvre de l'infortuné Doron que sa fin ; finy donc desastéré Doron, finy, et finy toy, lettre douloureuse, finy, car cest assez pour sa sagesse quelle sache que sa volonté divine soit acomplye.

O ma chere Filoclea, est il homme digne d'ecrire de si pitoyables paroles ? Et ces paroles, sont elles dignes de peu de consideration ? Mais si vous aviez [lacune] avec quelle main tremblante il me les presenta, en quelle fasson morte il se departit comme en verité s'il n'eut été autre chose que la bierre qui s'emportoit soy mesme a la fosse ; Par trois fois, certes je ne le puis nier, je fu toute prete de recevoir quelque espece de regard affable en mes yeuz, et par trois fois ma pre-

miere resolution luy en boucha le passage de sorte quil fut contraint de s'en aller comme cela sans avoir remarqué le moindre temoignage de courtoisie ; Mais il ne fut pas si tot hors la porte que regarday la porte courtoisement, et certes la crainte qui des lors m'a saisy pour sa santé m'a tousjours depuis tenue en la peine et perplexité ou vous m'avez trouvee ; Ah, belle Pamele dit Filoclee, cessez et chassez toutes ces vaines douleurs, la riviere de voz larmes tarira bientot sa source ; il est autant en votre pouvoir de recoudre sa vie mieuz que jamais, comme il vous a été de la déchirer ; et ainsi quoy que de sa part elle n'eut pas moins besoin de consolation, elle s'essaya de consoler sa seur, jusqu'a ce qu'il plut au sommeil de se venir baigner, es larmes de ses beaux yeuz : Ce que des que Filoclea eust bien aperçu, elle commença a tordre ses mains, disant, O moy trop desastree est vraiment l'unique bute du courrouz du destin de laquelle la plus heureuse felicité est cent fois plus infortunee que l'infortune plus malheureuse de ma seur ! Helas elle pleure pource qu'elle ne voudroit pas se faire plutot bienheureuse, et moy je pleure pource que je ne le puis jamais estre ; ses larmes decoulent de pitié ; les miennes, de me trouver beaucoup plus loin par dela que le bras de pitié ne peut atteindre, Et toutefois je ne t'envie point chere Pamele, je ne te porte point d'envie, seulement desireroy je que puis que je te suis si proche de sang, je ne te fusse pas si eloignee de fortune. Mais enfin aussi les tenebres de la tristesse venans a couvrir son ame, comme la nuyt ses yeuz, elle fut contente de faire compagnie a sa seur, et ainsi demeurèrent toutes deuz cachees souz les ailes du sommeil jusqu'a ce que le matin suyvant eut presque perdu son nom ; l'ors les deuz amoureuses seurs rompans les douz songes qui les avoit flattees avec plus de consolation en dormant quilz n'eussent pu ou voulu consentir en autre tems s'eveillerent en sursaut se sentant saluer a la bille-baude par Dame Miso laquelle ayant été parler a Ginecia avoit receu expres commandement d'elle de n'abandonner point ses filles de veue ; et sur tout quelle ne permit jamais que Zelmane et Filoclee eussent aucune conference ensemble, a tout le moins qu'elle ne faillist dy estre tousjours presente pour ouyr et luy rapporter tout ce qui s'y passeroit : Surquoy cette vraye fille de vilain devenant plus insolente par l'acroissement de son autorité la voicy avec une grimace rechignee entrer en la chambre des deuz gentilles Dames bavant comme une truie, et pour tout bonjour leur criant ; Debout de par le diable debout Est ce pas grand vergongne destre si lontems a vessir au lit, et gater la peau de votre visage, comme de vrayes faineantes. Maudit soy je, si quand j'étoy de votre aage je n'eusse desja ourlé une bavette a ces heures ; Les jeunes Dames luy rendans son graceiuz bonjour avec un benin sourire, et obeyssant volontairement a ses directions, commencerent a soumettre leurs delicates beautez a la couverture de leurs habits, ja glorieuz de leur joye et jouyssance premieres. Mais aussitot que Pamele fut habillee

et plutot le fut elle que sa seur, ressentant en son ame pour l'agonie de Doron renouveler les playes que la pitié de sa lettre y avoit si au vif empreintes, elle appelle Mopsale, et luy commande d'aller querir Doron pour venir parler a elle, car elle vouloit plus particulièrement s'informer de luy plutot que persuader Damete de la luy bailler en mariage ; Mopsale aussi joyeuse d'un tel message que si on luy eust donné de la fouasse au sucre, s'en alla et retourna tout sur le champ avec son bel amy vers Pamele dont le dessein estoit, tant par ses propres paroles d'elle de donner quelque petite espece de reconfort a son cœur outré de la dernière affliction, qu'aussi recevoir par les propres paroles d'iceluy quelque information sur quelque partie de sa vie passée, dont quoy que la renommée luy en eut ja donné prou de conoissance si desiroit elle en estre plus particulièrement certifiée par un si agreable historien ; Et neantmoins la douce disposition de sa vertu, melant mesme de la jalousie en ce peu de faveur, ne luy voulut pas permettre d'entrer tout du premier coup en des questions de son Musidor (lequel elle estoit a demy honteuse d'aimer tant, et plus que demi honteuse quelle ne le pouvoit aimer davantage) mais estima plus seant de commencer d'entrer en propos par Pirocle et par son noble Pere, qui luy fit parler ainsi.

Doron, vous me distes dernièrement que Palange s'estoit trompé en ce quil nous avoit assuré que le Prince Musidor avoit été noyé, mais par mesme moyen vous avouates que Pirocle son cousin estoit peri, duquel certes ce fut grand dommage en cette age la, puisque, selon que j'ay ouy, c'estoit un jeune Prince duquel tous hommes esperoyent autant qu'aucun pouvoit d'homme quel quil fust, puisse rapporter, et sa vertu promettoit pour luy que leur expectation ne seroit point en vain ; Ma tresexcellente Dame, dit Doron, Nulle expectation en autrui et nulle esperance en luy mesme ne pouvoient jamais aspirer a un plus haut but que d'estre par votre beau jugement estimé digne de louange, ou mesme rendu digne d'icelle par votre si digne bouche ; Mais il ny a rien plus certain que comme sa renommée ne pouvoit jamais rencontrer un si noble et agreable air pour y etendre son vol avec tant de gloire comme en votre douce haleine, Aussi certes ne pouviez vous, (j'enten dy-je vous tirant hors du pair) rencontrer au reste de tout le monde un suget si digne de recommandation ; Autant noble qu'une longue succession de Royauz ancestres, fameux et tous fameux par victoires, le peuvent rendre ; d'une taille et fasson aimable par extrémité ; et neantmoins d'un esprit encore plus aimable par extrémité ; Vaillant, Courtois sage et quoyplus ? Ha très douz Pirocle, tresexcellent Pirocle, que peuvent toutes mes plus specieuses paroles sinon ravalier tes perfections ? et plut a Dieu que tu en eusses legué quelque petite parcelle a cil qui ne peut que les avoir en eternelle admiration, afin qu'aumoins masqué en icelles je pusse trouver icy quelque acceptation plus favorable ; Surquoy il emprisonna son œil pour un peu d'espace sur Mopsale, laquelle d'aise

commença a en rire si gracieusement que vous eussiez dit qu'elle avoit la gueule fendue jusqu'aux oreilles ; Vrayment, dit Pamele, je vous say bon gré, Doron, d'avoir un si bon courage que d'une si basse fortune comme est la votre, vous pensiez a vous elever a l'imitation d'un si brave Prince qu'étoit Pirocle ; Quiconque vise au soleil quoy quil s'assure bien quil ne frappera jamais au but, si se peut il assurer quil tirera plus haut que cil qui ne vise qu'a un buisson ; Mais je vous pry dites moy puis quil semble que vous sachiez l'histoire tout du long, quel personnage fut ce brave Roy Euarche, Pere du Prince Pirocle, duquel le renom est si grand pour tant de veritablement royales vertuz, et par quel moyen s'aquit il une si grand reputation ? puis venez aux occasions qui le murent premierement d'envoyer d'aupres de soy, puis de r'appeller ce sien excellent filz, avec un entier discours de sa vie et de sa perte, en quoy par mesme moyen vous pourrez dire quelque chose si vous voulez, touchant ce mesme Musidor son cousin, afin que marchant tous deuz par ensemble l'histoire de Pirocle que seulement je desire puisse estre mieuz entendue :

Madame dit il qui ne recevez comparaison que de vous mesmes, la faveur dont il vous plait m'user en me gratifiant de voz commandements, remplit mon ame d'une si vertueuse influence que non seulement elle me donne le vouloir mais aussi le pouvoir de vous obeyr : Sachez donc premierement que ce fameuz Roy Euarche étoit au tems mesme que vous parlez, Roy de Macedone, Royaume qui aux siecles passez estoit d'une si absolue puissance sur toute la Grece, quil ny avoit pas un seul Roy d'entre les particuliers Royaumes d'icelle qui par divers degrez d'hommage n'en relevast plus ou moins, et n'en reconust en quelque sorte la souveraineté, comme entre les autres, cet apresent tres noble et par vous tres anobly Royaume d'Arcadie : Iceluy quand il arriva a la couronne trouvant la plupart de ses anciens devoirs de longue main intermis soit par la negligence ou infortune de ses modernes predecesseurs, ne voulut point aler remuer de vieuz titres, quelque aparens qu'ilz fussent, par lesquelz la paiz publique vint a estre rompue, voire avec perte de mainte pauvre ame qui n'en pouvoit mais, ains se contenant de gouverner le navire auquel les cieuz l'avoient proposé, ne temoigna pas moins de magnanimité en meprisant la multiplicité des royaumes quil pouvoit bien raquerir sans grand danger (car la terre luy a depuis porté d'assez sanglantes preuves que ce netoit ny faute de courage ny de valeur) que les autres montrent d'ambition a les poursuyvre au travers d'une infinité de traverses : Ce vertueux Roy, comme il étoit également tressage et clairvoyant a reconoitre et prévoir ce qui étoit le meilleur, tresjuste et exact a mettre en execution ce quil avoit preveu, et s'abstenir de quelconque chose quil y voyoit en quelque fasson contraire, Aussi croy je qu'aucun homme ne sauroit bien se figurer ny un œil ny un courage si assuré pour voir le danger avec mepris, et plus lors que le danger se presentoit, sous quelque espece de menace, ou avantage ;

Prince au reste mesurant sa grandeur par sa bonté ; et si desirerez de quelque grandeur , la desirant seulement afin qu'en icelle il eut plus de moyen de fournir toute la carrière de sa bonté ; Un prince dy-je d'une belle representation, et d'autant plus belle que par une grave magesté il donnoit grace a tout le reste de ses qualitez exterieures, fort de cors et d'autant plus fort qu'avec la noble discipline de maint penible exercice il l'avoit enseigné et a faire et a souffrir ; En ce tems, d'un aage environ de cinquante ans lors que son neveu Musidor chargea un tel habit que cil que je porte maintenant, pour l'amour de l'incomparable parangon du monde. Ce Prince laissé jeune orfelin de son pere et de sa mere, desquelz aussi le Pere et l'ayeul estoient mors jeunes, lorsqu'il arriva a l'aage qui lui donnoit autorité, trouva son Etat tellement desjoint, et affoibly, voire es plus vifs et vigoureux membres de gouvernement, que le nom mesme de Roy y estoit devenu odieux au peuple qui avoyt beaucoup esté souffert par labus de l'autorité d'iceluy souz la regence de ces granz Seigneurs et petis roys qui durant tant d'interregnes en favorisant leurs partisans et opressant les vrais deffenseurs de la liberté publique contre leur tyrannie, avoyent ja introduyt par des voyes beaucoup plus sensibles que visibles la pire espece d'Oligarchie, qui est quand les peuples sont veritablement gouvernez par peu, et neantmoins ne leur dit on point qui sont ce peu la, a qui ilz doivent obeyr : Car iceuz ayans en main le pouvoir de Roys, mais non certes le cœur ny la nature de Roys, avoyent usé de leur autorité comme les fermiers font de leurs fermes, dont ilz voyent quil faut quilz sortent au bout de l'an ; et fait servir le glaive Royal a fraper ceuz quilz haïssoient, et les coffres de l'epargne a recompenser ceuz qui maintenoient leur gouvernement, et qui pis est, le propre visage et contenance du Roy mesme a sapper sa propre souveraineté : Car les povres sugets ne pouvoyent gouter autre meilleur fruyt de ce quilz avoyent un Roy, sinon charges sur charges et nouvelles impositions, le tout pour servir a de vaines fins ; Des loiz etablies plutot pour surprendre les simples en faute que pour prevenir que les mechans ny tombassent ; la Cour du Prince rendue, plutot un Asile et lieu privilegié pour toute sorte de licence effreneé que la demeure de celuy qui comme un bon Pere doit donner un exemple paternel a tout son peuple : De la s'engendra une dissolution fondamentale de tous etas, tandis que les grans, a raison de l'ambition impossible d'estre jamais soulee, se rendirent factieux entreuz mesmes, et les inferieurs, contents certes d'estre inferieurs souz ceuz qu'ilz hayoyent le moins, afin au moins d'estre preservez de ceuz quilz hayoyent le plus : Les gens de bien supprimez pour que leur eclat ne decouvrit la vilenie des autres ; Enfin la vertu mesme quasi du tout oubliée, puis quelle ne pouvoit plus esperer aucune fin honorable ou elle pust tendre, les vieilles gens affirmez de longue main en toute corruption, et se moquans de tous ceux qui y vouloyent apporter de l'ordre ; les jeunes trouvant a redire par tout, ny ayant rien ou plus

a redire qu'en euz mesmes ; Et ainsi comme seulement par maniere de nouvelle fasson de meurs, d'habits ou de quelconque autre chose, et par l'acoutumance du mal dont ilz se sentoyent convaincuz en l'ame, joyeuz d'aller au change, quoy que bien souvent prenant le pire : le trafic ruyné et par ainsi les villes entierement decheues faute de leur juste et naturelle liberté ; les offices mesme de la judicature des ames venduz ; les deffences negligees, En somme afin que je ne vous amuse plus longtems, tout y alloit a gauche, et ce qui gauchissoit encôre le plus vers le desespoir de tout bien, estoit un general abuz que chacun faisoit de son esprit a inventer des raisons pour maintenir le mal plutot que l'employer a chercher des remedes pour l'amender ; En ce piteuz Etat dy-je, voire encore en un beaucoup pire quil ne m'est convenable d'abuser de voz dignes oreilles, fut ce que le Roy Euarche trouva son Royaume quand il en prit le gouvernement sur soy, lequel a raison du long cours d'abuz, il estoit contraint d'Etablir par toute sorte d'extreme severité, non point tant pour les fautes mesmes, lesquelles il tachoit plutot a prevenir qu'a punir comme pour ceuz qui les commettoient, lesquels fortifiez en icelles dedaignoyent sa jeunesse, ne pouvans aprendre a digerer que cet enfant duquel ilz s'etoient si lontems serviz pour masque de leurs ambitions, fut maintenant celuy qui les reduysit au petit pied ; Mais aussi tot que quelque peu, mais certes notables exemples eurent tonn   le devoir dans le c  ur de ses sugets, il sut bien montrer que la vilet   du soupson, ny la plus vile des vilet  z savoir est l'envie ne pouvoyent rien sur cil qui pouvoit tant sur luy et sur tous : Alors donc il fit briller les eclairs de son amour, en departissant egalemant la lumiere et la chaleur entreuz, surquoy l'eclat de sa justice leur inspirant en mesme tems dans l'ame une respectueuse reverence, r  ndoit cet amour d'autant plus aimable ; Son premier et principal soin etant de paroître a ses peuples tout comme il vouloit qu'ilz fussent, et luy aussi d'estre tel qu'il paroissoit ; faisant sa vie un exemplaire de ses loiz, et ses loiz comme de vraiz axiomes qui resultoyent de sa vie ; De sorte qu'en bien peu d'espace il regagna la singuliere bienveillance de tous ses sugets, et enta une parfaite confidence en euz : Car qu'eussent ilz pu faire sinon aimer cil quilz reconoissoient si tendrement les aimer ? Luy dy-je qui eut tenu a grand reproche que ceuz qui ont la charge de bestes mesmes, aiment leur charge, et en prennent soin, et que luy etably au gouvernement de la plus noble creature n'eut pas un semblable soin d'une si excellente charge ? Et pource que la plupart des princes, seduyts par la flatterie, et persuadez a batir sur des fauz fondements d'Etat, se separent euz mesmes et font toute une autre chose qu'avec le peuple, estimant par ce moyen que cest autant de gagn   pour soy quand ilz peuvent prendre quelque chose sur euz ; et comme si c'estoit deuz contrebalances que leur Etat va plus haut lors que le peuple est plus bas, estiment par une certaine fallace d'argumens que lors qu'ilz sont plus Roys, quand leurs peuples sont plus serviteusement soumis ;

Luy au contraire reconnoissant avec autant de vertu que de sagesse, que luy avec son peuple ne faisoient tous qu'un cors politique, dont il estoit le chef, aussi vouloit il avoir soin d'euz autant que pour ses propres membres, jamais ne restraignant leur liberté, sinon quil vist qu'elle passast en debordement, et n'exigeant rien de leur bien qu'en mesme tems ilz ne le vissent appliqué a un bien plus grand ; mais temoignant en toutes ses actions un plaisir singulier en leur salut, il les fit venir a telle raison que tandis que par force il ne prenoit rien d'euz, par amitié il avoit tout ; Somme toute (O incomparable princesse) que j'aurois aussi tot fait de vous repeter tous les preceptes de la science politique que de vous représenter le tableau de ses vertueux deportemens ; Cetoit en cette sorte quil florissoit en la douce consolation qu'il recueillit de savoir quil faisoit beaucoup de bien, lors que par une Occasion qui se presenta de laisser son pays pour quelque tems, il eut moyen de faire voir au jour les beaux effets de sa vertu de magnanimité, comme auparavant il avoit fait de ceuz de Justice. Il avoit une seule et unique seur, de laquelle (afin que je ne me laisse point possible trop aisement aller a la partialité de ses louanges) on peut justement dire que cetoit une digne branche qui ne demettoit en rien la beauté du noble tronc dont elle venoit : Icelle avoit il donnee a Dorilas Roy de Tessalie, non pas tant pour faire une nouvelle, comme pour conserver et confirmer entre leur postérité, celle qui de lontems estoit entr'euz par la ressemblance de leur vertu ; Car certes Dorilas estoit tel qu'il n'avoit besoin de la bouche d'aucun amy pour amplifier ses louanges, voire pour le souverain degré d'honneur : Et qui est ce qui n'a point ouy parler, dit Pamele, du galant, sage et valeureux Dorilas, duquel la mort avancee ne laisse de tirer encores des larmes depuis le tems, des yeuz de ceuz qui honorent la vertu ? Et certes mon pere a presque en la bouche rien de si commun et dont il parle avec tant d'admiration que de la notable amitié, (chose rare certes es princes et encore plus rare entre princes) qui fut si religieusement observee au survivant de ces deuz grans personnages ; mais, dit elle, je vous pry poursuivez votre histoire : Dorilas donc n'eut pas été lontems marié que son mariage fut beni.

Vu le 20 mai 1932.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- | | |
|--|---|
| <p> Achille Tatius, 53.
 Addison, 155.
 Alençon (duc d'), 10, 11.
 Alessandri, 90.
 Alveri, 90.
 Amblainville (Basire d'), 139.
 Amyot, 53.
 Angellier, 162-163.
 Anjou (duc d'), 10, 17 156.
 Aristote, 61.
 Ascoli (Georges), 66, 67, 89, 133,
 139, 150, 155.
 Ashton (T.), 8.

 Bacon (F.), 36, 77, 91.
 — (N.), 35, 36, 65.
 Baïf, 43, 52.
 Balzac (J. L. G. de), 151.
 Bandole, 79.
 Banosius, 12, 16, 32-35.
 Barclay, 69.
 Baro, .
 Baudoin (Jean), 78-121, 131, 134,
 135, 142, 145, 147, 153, 156, 160.
 Baudrier, 128.
 Bayle, 155.
 Bellarmin, 70, 71.
 Bellièvre, 16.
 Bellot, .
 Bèze, 63.
 Binet, 66.
 Boccace, 128, 141, 153.
 Bodin, 61.
 Boisrobert, 139, 140, 142, 151.
 Boitel, 125.
 Brantôme, 65, 97.
 Bressand, 90.
 Brie, 54, 59, 60, 128. </p> | <p> Bry, 37.
 Brunhuber, 54, 56, 57, 59, 128.

 Camden, 30, 33, 83, 124, 125,
 152.
 Camerarius, 124.
 Camus, 130, 132, 135, 136.
 Casimir (comte palatin), 32, 34.
 Catherine de Médicis, 12, 61.
 Catulle, 48.
 Cervantes, 53, 136.
 Chappelain (M^{lle} Geneviève), 85-
 91, 95-96, 102-121, 150, 153, 156,
 158, 160.
 Charles I^{er} (d'Angleterre), 145, 150.
 Charles IX, 9, 10, 11, 13, 15, 21, 22.
 Chauffepié, 159.
 Chevreul, 161.
 Cicéron, 23, 24.
 Coligny (amiral de), 10, 13, 32, 37
 — (Louise de), 32, 37-40.
 Condé, 13, 14.
 Congreve, 155.
 Cooke (Robert), 8.
 Cotgrave, 77.
 Cromwell, 150.

 Daniel, 45.
 Davison, 11.
 Denbighe (Lord), 18.
 Descartes, 149.
 Desportes, 50.
 Devereux (Penelope), 13.
 Digby, 148.
 Domitien, 143.
 Dryden, 155.
 Du Bartas, 35, 36, 65, 66.
 Du Bellay, 43, 44, 47, 48, 52. </p> |
|--|---|

- Dudley, 7.
 Du Bray (Toussaint), 87, 130.
 Du Ferrier, 15, 16.
 Dury, 150.
 Du Verdier (G.), 13, 64, 128, 129.

 Edouard I^{er}, 8.
 Edouard VI, 7.
 Elisabeth (d'Angleterre), 9, 10,
 11, 14, 17, 18, 31, 45, 61, 65,
 67, 74, 75, 154, 156.
 Elvidius, 25.
 Esope, p. IV.
 Estienne, (H.), 35, 36, 66.

 Ferrière, 13.
 Feuillerat, 95-120, 131, 143.
 Fielding, 157.
 Florian, 160.
 Florio, 36.
 Fouet, 85, 90, 94, 95, 104.
 François I^{er}, 63.
 Fredeville (M^{lle}), 79.
 Frénicle, 141.
 Frobisher, 67.
 Fulke Greville, 10, 29, 156.

 Galles (prince de), 71, 78.
 Galaut, 126-129.
 « Gentilhomme François », 80,
 87, 93, 97-102, 105, 107-114,
 120, 121, 136.
 Girardin (Saint-Marc), 161.
 Glapthorne 145.
 Godwin, 91.
 Golding, 29.
 Gombauld, 136.
 Gorges, 78.
 Gorris, 68.
 Goulart, 124.
 Greene, 77, 127.
 Grégoire, 34.
 Grenville, 67.
 Grey (Lady Jane), 7.
 Groslet, 124.
 Guillaume le Taciturne, 17, 32,
 37, 38.

 Hainsworth, 135, 141.
 Hall, 45, 71-74, 76, 81, 83.

 Hardy, 127, 142-143, 145.
 Harvey, 43.
 Héliodore, 53, 62, 141, 146.
 Hennet, 140.
 Henri II, 12, .
 Henri III, 15, 154.
 Henri de Guise, 10.
 Henri de Navarre, 10, 13, 14, 27,
 28, 68, 70, 79, 129.
 Henriette-Marie de France, 78,
 139.
 Herberay, 10.
 Herbin, 90.
 Hirschberg, 90.
 Hotman (F.), 30, 32, 33.
 — (J.), 30-33, 36, 38, 39,
 86, 123, 127.

 Jaquemot (T.), 83-84, 87.
 Jacques I^{er}, 68, 70-72, 74, 76,
 78.
 Jodelle, 11, 12.
 Jusserand, 12, 35, 89, 162.

 La Calprenède, 126, 149.
 Lancaster, 126, 130, 139, 141-
 143.
 Languet, 12, 14, 15, 16, 21-27,
 30, 33, 36, 155, 161.
 La Rochefoucault, 14.
 Larrey, 154.
 Laval, 29.
 Lawton, 78, 89, 115.
 Lecluse, 11, 16, 33, 34, 35.
 Lee, 42, 43, 46, 49, 149.
 Legouis, 162-163.
 Leicester (comte de), 9, 11, 17,
 18, 27, 30, 31, 37, 43, 67.
 Lestoile, 70-73, 81, 99, 124.
 L'Hôpital, 12.
 Limery, 82-83, 86, 87, 90, 93.
 Lincoln (comte de), 9.
 Lipse (Juste), 33.
 Lobeira, 54.
 Logeas (Moron de), 140.
 Lope de Vega, 75, 94, 157.
 Louis XIV, 90, 154.
 Lunig, 14, 155.

 Magendie, 130-133.

- Mahelot, 142.
 Mairet, 138.
 Marcassus, 139.
 Mareschal, 141, 144, 149, 158.
 Marguerite de France, 12.
 Marguerite de Navarre, 64, 133.
 — de Valois, 10, 13, 79, 129.
 Marie de Médicis, 78.
 Marinella, 94.
 Marsan, 138.
 Maximilien II, 15, 16, 34.
 Mézières (A.), 161.
 Michaud, 79.
 Milton, 150, 155, 157.
 Moine (J. le), 36, 37.
 Molière, 153.
 Montemayor, 53, 135, 152.
 Montmartin, 68, 69.
 Montmorin, 16.
 Montreux (N. de), 133, 135.
 Moody, 54, 128.
 More (T.), 35, 36, 65.
 Moreri, 159.
 Morgan (M.), 144, 158.
 Mornay (Du Plessis), 12, 13, 14,
 26-30, 33, 36, 61, 65, 123.
 — (M^{me} de), 27.
 Nash, 68.
 Nassau, 13, 14.
 Nicéron, 129, 156.
 Opitz, 90.
 Ovide, 48.
 Paradin, 65.
 Parisetti, 90.
 Parthenius, 142.
 Paulet, 30, 31.
 Pears, 16.
 Peiresc, 68, 69, 81, 87, 123, 125.
 Pellisson, 79.
 Pembroke (comtesse de), 139,
 141, 151, 159.
 Perlin, 65.
 Pétrarque, 44, 47, 52, 97.
 Philippe II, 20.
 Pibrac, 16, 25.
 Pichot, 161.
 Pithou, 67.
 Pontoux, 46.
 Pope, 157.
 Potez, 77.
 Quérard, 128.
 Ramus, 12, 16, 32, 33.
 Regnault, 77, 127.
 Retz, 13.
 Reure, 130.
 Rich, 36.
 Richelieu, 142.
 Rigal, 127, 142.
 Rodolphe (empereur), 14, 16,
 27, 124, 154.
 Ronsard, 12, 44-46, 45, 50, 65,
 66.
 Rosny, 68.
 Rutland, 36.
 Saint-Amand, 66.
 Salisbury (comte de), 68, 70-72,
 86.
 — (comtesse de), 85, 86.
 Sannazar, 53, 74, 94.
 Saumaise, 150.
 Sauzet, 78.
 Saxe (lecteur de), 14, 15, 21, 155.
 Scaliger (J. C.), 61-64.
 Schalvius, 90.
 Scott (M^{lle} J.), 42, 51.
 Scott (W.), 56.
 Scudéry (M^{lle} de), 149.
 Ségur, 28.
 Selden, 126.
 Sève, (M.), 51.
 Shakespeare, 44, 134, 155-157.
 Shirley, 145.
 Shuckburgh, 53, 63.
 Sidney (Henry), 8, 9, 27.
 — Mary, 7.
 — Philip, *passim*.
 — Robert, 61, 76, 145.
 Sorel (Ch.), 36-138.
 Spenser, 43, 45.
 Surgères (Hélène de), 12, 49.
 Sydenei (Jean), 8.
 Taine,
 Tallemant des Réaux, 79.
 Tavannes, 13.
 Téliigny, 13, 14, 37.

- | | |
|-------------------------------------|------------------------------|
| Temple, 155. | Vanel, 154. |
| Tibulle, 48. | Van Tieghem, 93. |
| Tourval, 68-78, 80, 81, 84, 90, | Virgile, 63, 64. |
| 93, 96, 102, 105, 106-115, 118- | Voltaire, 91, 134, 155, 156. |
| 121, 125, 127. | Walsingham, 14, 27, 28, 29. |
| Trochereau, 159. | Wéchel, 14. |
| Troterel, 142. | West, 93. |
| Urfé (Honoré d'), 85, 123, 130-133, | Windebank, 77, 86, 87. |
| 152, 158. | Wolff, 54, 128. |
| Vallavez, 69. | Yart, 159. |
| Vallièrre, 127. | Zandvoort, 59. |
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAP. I. — Esquisse biographique de Sidney.....	7
CHAP. II. — Ses amitiés françaises	21
CHAP. III. — L'influence française sur Sidney	42
CHAP. IV. — Les traducteurs français de l' <i>Arcadie</i> de Sidney.	65
CHAP. V. — Les traductions françaises de l' <i>Arcadie</i>	92
CHAP. VI. — La première fortune littéraire de Sidney en France.....	123
CHAP. VII. — La fortune littéraire de Sidney de 1623 jusqu'au Grand Siècle	134
CHAP. VIII. — Sidney en France pendant le Grand Siècle et depuis	153
BIBLIOGRAPHIE	165
PIÈCES JUSTIFICATIVES : le manuscrit de Loiseau de Tourval à la bibliothèque Bodléienne (Rawlinson D. 920)..	I
INDEX DES NOMS DE PERSONNES	XLIII
